

GEO

VOIR LE MONDE AUTREMENT



GRAND REPORTAGE

SIBÉRIE
AVEC LES
CHASSEURS DE ...
MAMMOUths !

N°444. FÉVRIER 2016

BEL : 6 € - CH : 10,50 CHF - CAN : 11,50 CAD - D : 7,50€ - ESP : 6,50€ - GR : 6,50€ - ITA : 6,50€ - LUX : 6€ - PORT CONT. : 6,50€ - DOM : 6,50€ - Avion : 9€ ;
Surface : 3,90€ - MAY : 13€ - Maroc : 6,60 DH - Tunisie : 9 TND - Zone CFA Avion : 6 300 XAF ; Bateau : 5 000 XAF - Zone CFP Avion : 2 000 XPF ; Bateau : 1 000 XPF.

www.geo.fr

Nouvelle-Zélande

LE RÊVE ULTIME DES VOYAGEURS

CES GRANDS
ESPACES
QUI NOUS FASCINENT

LES DERNIÈRES
CONQUÈTES DES
MAORIS

LA PLUS BELLE
RANDONNÉE
DU MONDE



Etats-Unis

LE MYSTÉRIEUX ROYAUME
DES GULLAHS



GRANDE SÉRIE 2016

LA FRANCE,
TERRE
D'HISTOIRE
1. LYON



Calcutta, Lagos...

DANS LE TOURBILLON
COLORÉ DES MÉGACITÉS

BMW xDrive

www.bmw.fr



Le plaisir
de conduire



* Offre réservée aux particuliers valable pour toute commande d'une BMW neuve équipée en option de BMW xDrive à motorisation équivalente, sauf sur BMW X1, BMW X3, BMW X4, BMW X5 et BMW X6, du 01/01/2016 au 31/03/2016 dans les Concessions participantes. ** Transfert de la force motrice à l'essieu présentant la meilleure adhérence en moins d'1/10^{ème} de seconde (moins d'1/4 de seconde sur BMW Série 2 Active Tourer / Gran Tourer et BMW X1).

BMW xDRIVE. LA TECHNOLOGIE 4 ROUES MOTRICES INTELLIGENTE.

BMW xDRIVE EST DISPONIBLE SUR 110 MODÈLES.
EN CE MOMENT, TECHNOLOGIE OFFERTE SUR UNE LARGE SÉLECTION*.

Moins d'1/10^{ème} de seconde, c'est le temps qu'il faut à la technologie BMW xDrive pour agir sur la motricité** et même anticiper toute perte d'adhérence. Cette gestion électronique de la force motrice veille en effet en permanence sur le comportement des BMW pour offrir au conducteur et à ses passagers le meilleur de la sécurité. Partout, tout le temps et par tous les temps.



X
DRIVE

Consommations des BMW Série 1, BMW Série 2 Active Tourer, BMW Série 2 Gran Tourer et BMW Série 4 Gran Coupé équipées de BMW xDrive en cycle mixte selon dimension des jantes : 4,3 à 8,5 l/100 km. CO₂ : 113 à 198 g/km selon la norme européenne NEDC. BMW France, S.A. au capital de 2 805 000 € - 722 000 965 RCS Versailles - 3 avenue Ampère, 78180 Montigny-le-Bretonneux.



À PEINE NÉ, DÉJÀ GRAND.

THE NEW MINI CLUBMAN.



LE WHISKY PRÉFÉRÉ DES ÉCOSSAIS SE RECONNAIT À SA FAMEUSE GROUSE.

THE FAMOUS GROUSE EST DEPUIS 1896 UN WHISKY
UNIQUE GRÂCE AU SAVOIR-FAIRE DE SON CRÉATEUR,

Matthew Groat

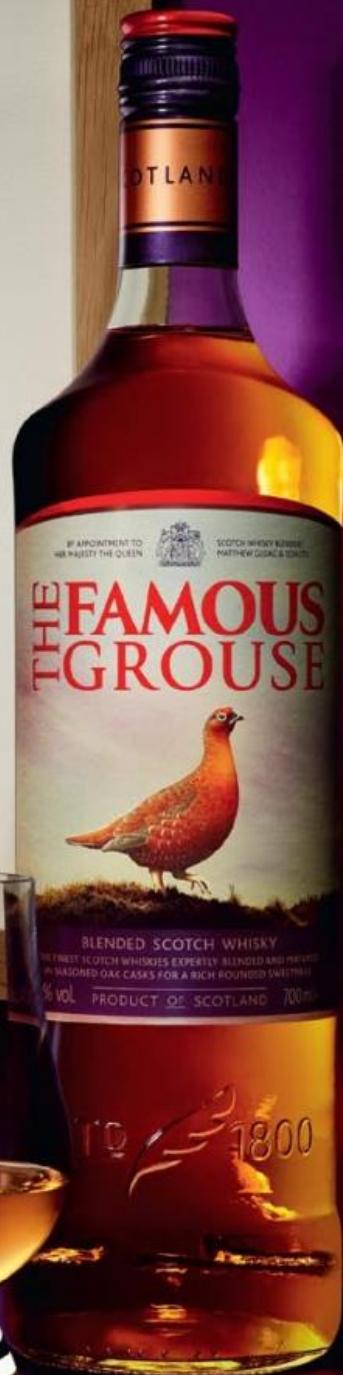
FAMEUX POUR SON MARIAGE DE PRESTIGIEUX SINGLE
MALTS DONT LE CÉLÈBRE GLEN TURRET, ISSU DE LA PLUS
ANCIENNE DISTILLERIE D'ÉCOSSÉ.

FAMEUX POUR SA LONGUE MATURATION EN FÛTS
DE SHERRY ET DE BOURBON.

FAMEUX POUR SA RICHESSE AROMATIQUE, SES NOTES
DE VANILLE, D'ÉPICES ET D'AGRUMES.

FAMEUX À PLUS D'UN TITRE

THE FAMOUS
GROUSE



La démocratie des sentiers

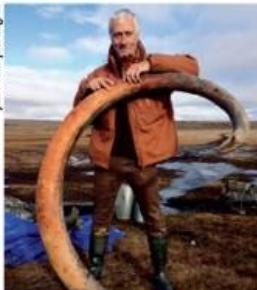
Les Japonais appellent cela *shinrin-yoku*, l'immersion forestière. Se promener sous les arbres pour chercher un supplément de bien-être... Illusion ? Non. La littérature scientifique s'est enrichie ces dernières années d'études tendant à prouver les effets bénéfiques de la promenade en milieu naturel sur le moral, le stress, l'humeur, la pression artérielle... A force de vivre entre béton et bitume et de regarder la vie par écrans interposés, l'évasion vers la nature apparaît comme un sursaut vital.

Pourquoi la nature nous fait-elle du bien ? Pourquoi tant d'entre nous se disent s'être trouvés «ressourcés» par une marche dans un parc naturel, sur un sentier de randonnée, comme ceux que nos reporters ont parcouru ce mois-ci en Nouvelle-Zélande ? Il y a les effets thérapeutiques sur le corps, mais d'autres dividendes bien sûr : le retour à une simplicité de mouvement qui vide l'esprit de ses sollicitations inutiles, l'adaptation nécessaire à un milieu inhospitalier voire hostile, qui stimule la capacité d'adaptation, l'imagination, la créativité. La nature, thérapie de l'âme.

Mais bien davantage. Ceux qui ont crapahuté en montagne, se sont égarés en forêt, voire dans un désert, le savent. Arrive toujours un moment dans ce type d'activité où l'on prend conscience que la nature est la plus forte. Le vent se lève, le froid arrive, ou la chaleur, ou encore la nuit, les moustiques, les ampoules, la faim, la soif. Le moment où l'arrivée que l'on croyait proche se dissipe dans l'horizon, où derrière la crête apparaît une autre crête et ce n'est jamais la dernière. La lassitude s'installe, le corps fait mal, le moral chute. Il faut mettre un pied devant l'autre et recommencer, c'est tout, c'est stupide, c'est ainsi. Dans le groupe de marcheurs, les comportements se modifient. Le plus riche ne se révèle pas forcément le plus fort, le mieux équipé n'est pas le plus courageux, le plus léger n'est pas le moins résistant.

Et voici le moment exact où apparaît la vertu cachée et première des espaces sauvages : cette capacité qu'ils ont à niveler les différences sociales et à faire germer des solidarités inattendues. «Une heure d'ascension dans les montagnes fait d'un gredin et d'un saint deux créatures à peu près semblables», a écrit Nietzsche. Il avait tort sur le délai – une heure ne suffit pas toujours –, mais raison sur le fond. «La fatigue est le plus court chemin vers l'égalité et la fraternité – et durant le sommeil la liberté finit par s'y ajouter», poursuivait-il. Et voilà, *in fine*, pourquoi sentiers de randonnée, forêts et parcs naturels méritent d'être parcourus, explorés et protégés : ce sont des espaces qui font revivre le corps, l'esprit, mais aussi la démocratie. ■

Jean-François Lagrot



MAKING OF

C'est l'un des reportages les plus étonnants que nous ayons publiés depuis longtemps dans GEO. Le photographe – et vétérinaire – Jean-François Lagrot a multiplié les voyages en Russie pour remonter la filière de l'ivoire de mammouth, qui fait l'objet d'un commerce illégal. Son enquête l'a conduit, en compagnie de scientifiques, dans l'archipel reculé et hostile des Liakhov, en Nouvelle-Sibérie. Un immense cimetière de mammouths, dont les reliques émergent du pergélisol. Dans ces îles glaciales et quasi désertes, le mot «aventure» a vraiment un sens. «Heureusement qu'il reste des espaces sauvages comme celui-là», raconte Jean-François. Ces lieux nous montrent que le monde est bien plus qu'un espace globalisé et standardisé. ■



Derek Hudson

ÉRIC MEYER RÉDACTEUR EN CHEF



SPECTRE x360

360° de polyvalence. Zéro compromis.



Une polyvalence remarquable

Une charnière unique, qui pivote à 360°, et vous permet d'utiliser aisément les quatre modes.



Elégant sous tous les angles

Avec son profil ultra plat, ses lignes épurées et son élégant boîtier métallique, il attire tous les regards.



Une autonomie incroyable

Jusqu'à 12 heures d'autonomie de batterie, pour rester connecté tout le long de la journée¹.

SOMMAIRE



Arnaud Gasteiger

Sur l'île du Sud, le Milford Track, un sentier de randonnée, traverse une dense forêt pluviale.

62

ÉVASION

La Nouvelle-Zélande C'est une terre de démesure et de féerie, qui abrite un fjord tenu pour la huitième merveille du monde, une faune unique, d'impétueux geysers... Cette nature, sacrée pour les Maoris, et parfois encore totalement vierge, est le Graal des voyageurs.

SOMMAIRE



32

John Bardeletti



48

Martin Roemers



100

Jean-François Lagrot

Couv. nationale : Antoine Longrier / onlyworld.net. En haut : Jean-François Lagrot. En bas, de g. à d. : John Bardeletti ; Laurent Monlau ; Martin Roemers. Couv. régionale : Laurent Monlau. En haut : Antoine Longrier / onlyworld.net. Encarts pub : Sté Française des mornaises : encart « Tout en un » posé sur C4, diffusé sur les abonnés. Arts & Vie : encart 2 pages posé sur C4, diffusé sur les abonnés. Encarts marketing : Abo. : 4 cartes jetées. Abo. : Encart Welcome pack – Encart Serengo – Bayard Jeunesse, posé sur C4 sur une sélection d'abonnés. VPC : 3 encarts posés sur C4, diffusés sur une sélection d'abonnés. VAD : 2 encarts posés sur C4, diffusés sur une sélection d'abonnés.

ÉDITO	7
VOTRE AVIS	12
PHOTOREPORTER Trois photographes livrent les dessous de leurs images fortes.	16
LE MONDE QUI CHANGE La France s'agrandit sous les flots.	24
LE GOÛT DE GEO Le biryani, le riz impérial des Moghols.	26
L'ŒIL DE GEO A lire, à voir.	28
DÉCOUVERTE Le royaume des Gullah Dans un archipel qui s'étend de la Caroline du Nord à la Floride vivent, depuis 150 ans, des descendants d'esclaves fiers de leur culture, de leur langue et de leur reine.	32
REGARD Marées urbaines Pour raconter la frénésie d'un monde où le nombre de citadins explose, le photographe Martin Roemers s'est plongé dans le chaudron des villes les plus peuplées du globe.	48
EN COUVERTURE Nouvelle-Zélande, le rêve ultime des voyageurs Le dernier village avant l'Antarctique, le plus beau sentier de randonnée au monde, des vignobles majestueux, la civilisation maorie... Nos reporters ont exploré un archipel d'une beauté à couper le souffle.	62
GRAND REPORTAGE L'île aux mammouths C'est un incroyable ossuaire préhistorique, un rêve pour chasseurs d'ivoire et paléontologues. Mais sur les îles Liakhov, en Sibérie, les visiteurs ne sont pas bienvenus.	100
LE MONDE EN CARTES Enfants et déjà soldats	118
GRANDE SÉRIE 2016 LA FRANCE, TERRE D'HISTOIRE Lyon et sa région Une banlieue gallo-romaine, une cité souterraine, une colline mystique... Toute l'année, trois photographes de GEO explorent le passé bien vivant de l'Hexagone.	120
LES RENDEZ-VOUS DE GEO	136
LE MONDE DE... Jean-Marie Rouart	142

L'abonnement à GEO, c'est facile et plus rapide sur www.prismashop.geo.fr

PROLONGEZ VOS RENDEZ-VOUS AVEC GEO

À LA RADIO

La chronique «Planète GEO» sur France Info, chaque dimanche : en quatre minutes, une photo, un reportage, une carte ou un portrait raconté par un journaliste de GEO. Voir les détails p. 136.



À LA TÉLÉ

En février, comme tous les mois, retrouvez «GEO 360°», votre rendez-vous reportage sur Arte. Pour tout savoir sur le programme, les détails sont à lire p. 136.

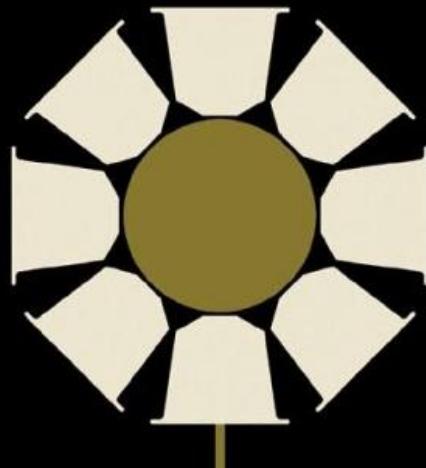


SUR INTERNET

GEO.fr Complétez sur le Web la lecture du magazine. Retrouvez nos reportages et encore plus sur geo.fr, et rejoignez notre communauté de photographes amateurs, riche de plus de 30 000 membres.

C'est en préservant la biodiversité que l'on produit davantage de café de meilleure qualité.

La qualité du café étant liée à la qualité des terroirs, nous avons signé un partenariat en 2003 avec Rainforest Alliance qui nous accompagne depuis dans le développement de la biodiversité de nos fermes. En effet, seulement 2 % de la production mondiale de café répondant à nos standards, la seule façon de répondre à notre croissance a été de développer le nombre d'exploitations produisant du café de grande qualité. Pour en savoir plus sur les démarches de notre entreprise rendez-vous sur www.nespresso.com/entreprise



NESPRESSO®

VOTRE AVIS

COURRIER

LE SORT DE LA PLANÈTE ENTRE NOS MAINS

Récent abonné, j'ai lu et apprécié l'éditorial du n° 442, (décembre 2015) sur la COP21. Notamment le fait de souligner que ce n'était pas aux Etats de lutter contre le réchauffement climatique mais bel et bien aux groupements de citoyens. Sous forme d'associations ou d'entreprises. **Léonard Jaccaud**

LETTRE À UN AMI PRESQUE PARFAIT

Cher GEO, cela fait dix ans que je te suis fidèle, tous les mois. Quelquefois, je me mets à la recherche de tes anciens numéros et je complète ma collection. Je tiens à te féliciter pour tous ces moments d'évasion et d'apprentissage. Le seul point sur lequel tu pourrais t'améliorer serait de remettre, chaque mois, un dépliant au centre de tes pages. **Rémi Besse**

LA TASMANIE, CHÉRIE JUSQU'EN RUSSIE

Je vous remercie pour l'article sur la féerique Tasmanie (n° 441, novembre 2015). Après avoir lu ce reportage, j'étais tellement impressionnée par les beautés de cet Etat australien que j'ai eu le désir d'y aller tout de suite. C'est un vrai trésor de notre planète avec ses forêts primaires,

ses hauts plateaux et ses tapis d'herbe. Et ces étonnantes animaux endémiques ! C'est pourquoi je proteste contre la décision de l'ex-Premier ministre conservateur Tony Abbott de déclasser une réserve inscrite à l'Unesco, bien que j'habite en Russie et que cela puisse ne pas sembler être mon affaire. Si on ne visite pas ce lieu unique, on ne peut pas comprendre à quel point la Terre est fragile ! **Marie Ryjik**

DERNIÈRES NOUVELLES DES PYGMÉES

Dans «Le monde de...» du numéro de janvier, Jean-Christophe Grangé dit qu'il lui a fallu une journée et demie pour rallier M'baïki depuis Bangui dans les années 1990. En fait, il suffisait à l'époque de deux heures maximum pour parcourir les 110 kilomètres de cette piste. Quant à visiter un vrai camp de pygmées aujourd'hui, il faut aller sur l'axe Boda-Mambéré, plus exactement dans le village de Barondo où j'ai passé trois mois en 2007. **Jean-François Lambert**

SUR FACEBOOK

Vos réactions à la lecture du numéro de janvier : *notre dossier Cuba, les fermes biologiques de La Havane, les cités coloniales de l'Oriente, la vallée de Viñales... et notre reportage sur les Navajos.*

Véronique de Buck : Cuba, allez-y vite avant qu'elle ne perde son âme. C'est fabuleux !

Yazid Manou : Grand reportage sur la nation navajo. Le photographe Yves Gellie a été guidé dans son périple sur les terres américaines par l'artiste @Lo Renza (Lorenza Garcia), fondatrice de l'Association Navajo France.

Lo Renza : Merci Yazid Manou. Mes amis et moi-même sommes très fiers de cette nouvelle aventure !

RETOUR DE VOYAGE

L'IBIS CHAUVE DU MAROC, MON DÉCLIC NATURE

De mon voyage au Maroc en février 2015, j'ai ramené un souvenir marquant. Nous parcourions le pays en camping-car. Au gouffre d'Agadir, Omar, gardien du site, nous a organisé une visite et nous a signalé la présence d'une espèce en voie de disparition : l'ibis chauve. J'ai découvert d'imposantes falaises tombant dans la mer, avec une multitude de trouées abritant environ 300 individus, volant de-ci de-là. J'étais très impressionnée par ce voltigeur au physique ingrat. Mon enthousiasme est retombé lorsque j'ai réalisé que les nids étaient confectionnés avec des sachets plastique,

roses, bleus, parce que la «protection» du lieu ne répond pas à des critères exigeants. J'ai mitraillé mais, trop ému, je ne suis pas parvenue à bien faire le point. Je jubilais tout en pleurant. Ils étaient vraiment moches ces ibis et, pourtant, je les trouvais si majestueux. Si je pouvais, je les aurais serrés dans mes bras pour leur dire combien j'étais désolée que nous ne leur ayons pas permis d'assurer la longévité de leur espèce. De retour en France, je me suis engagée pour la cause animale. J'aimerais tant que mes petits-enfants puissent amener leurs enfants ailleurs qu'au zoo pour découvrir la nature. ■



Martine Lopez

Vous souhaitez partager une expérience de voyage ? Ecrivez-nous. Chaque mois, nous publierons plusieurs témoignages et photos envoyées par nos lecteurs.

Courrier des lecteurs :

13, rue Henri-Barbusse,

92624 Gennevilliers Cedex.

E-mail : lecteurs@geo.presse.fr

Site GEO : www.geo.fr

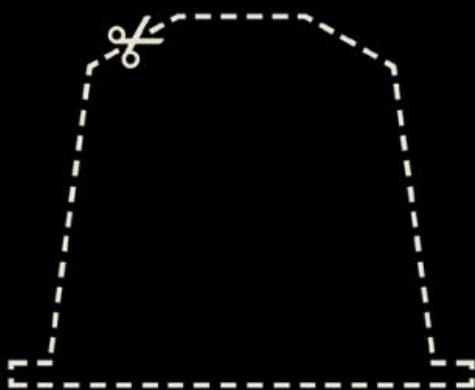
Facebook : [@GEOfr](https://facebook.com/GEOmagazineFrance)

Instagram : [@magazinegeo](https://Instagram.com/magazinegeo)



Si nous formons nos caféculteurs à la taille des caféiers ce n'est pas pour la forme.

Nous mettons nos 300 agronomes à disposition des caféculteurs. Ils les forment notamment à la taille des caféiers pour avoir des arbres plus résistants et produire un café d'une plus grande qualité. Développer les connaissances et les techniques permet aussi à nos caféculteurs d'apprendre à mieux préserver les sols et les ressources en eau. Pour en savoir plus sur les démarches de notre entreprise rendez-vous sur www.nespresso.com/entreprise



NESPRESSO.

Renault KADJAR

Vivez plus fort.

Système Easy Park Assist*
Boîte automatique EDC à double embrayage*
Projecteurs avant Full LED Pure Vision*

* Disponible de série ou en option selon version. Consommations mixtes min/max (l/100 km) : 3,8/5,8.
Émissions CO₂ min/max (g/km) : 99/130. Consommations et émissions homologuées selon réglementation applicable.

Renault recommande 



RENAULT
La vie, avec passion



PHOTOREPORTER

COMTÉ DE SAN JUAN, ÉTATS-UNIS

SOUS LE FIRMAMENT, EXACTEMENT

Pour admirer un ciel étoilé intense, il faut bien choisir son endroit. C'est ce que fait Wayne Pinkston, amateur passionné d'astrophotographie qui traque les recoins sombres de la planète, comme ce plateau désertique du sud de l'Utah. Là, non seulement la pollution lumineuse est inexistante, mais on trouve des vestiges de la civilisation anasazi, un peuple préhistorique amérindien. Afin d'éclairer ces restes d'habitat troglodytique, Wayne a mis au point un astucieux stratagème. «Pour ne pas abîmer la grotte, j'ai utilisé une canne à pêche télescopique et fait passer mes spots à travers les fenêtres.» Autour de la grotte, le ciel était somptueux. Objectif atteint pour Wayne : «Il y a quelque chose de particulièrement excitant et émouvant à pouvoir admirer la voûte céleste telle qu'elle devait apparaître à nos plus lointains ancêtres.»



Wayne PINKSTON

A 64 ans, ce radiologue en semi-retraite passe tout son temps libre les yeux tournés vers le ciel, et l'objectif braqué sur la Voie lactée.







TIANJIN, CHINE

UNE LÉGENDE SOUS LA NEIGE

Semblable à l'échine d'un dragon frissonnant sous le givre, la Grande Muraille a revêtu ses habits d'hiver... Sur les 5 000 clichés que Yang Yanbo a réalisés de ce monument, celui-ci est l'un de ses préférés. «En novembre, les premières neiges étaient tombées, transformant le paysage en un monde gelé», se souvient le photographe. Ne pouvant résister à l'envie d'admirer les fortifications parées de blanc, il se mit en route dès le lendemain. Direction Huangyaguan (Passe de la Falaise jaune), l'une des sections les plus escarpées. «Pour avoir une vue parfaite, il m'a fallu grimper deux heures dans la montagne avec sept kilos de matériel sur le dos, puis attendre dans le froid le lever du soleil.» Jusqu'à ce que, dans la lumière du petit matin, apparaisse enfin l'emblématique muraille sous un jour inédit.



Yang YANBO

Ce photographe de l'agence Chine Nouvelle prépare un ouvrage entièrement consacré à son sujet de prédilection et intitulé *Quatre saisons de la Grande Muraille*.



BOHOL, PHILIPPINES

**UN SOUVENIR
TRÈS PIQUANT**

En rentrant d'une plongée au large de Cabilao, un îlot comme il en existe des centaines dans l'archipel des Visayas, Franco Banfi a remarqué une trainée brunâtre à la surface de l'océan : une colonie de linuches, de minuscules méduses en forme de dé à coudre dont l'ombre translucide mesure moins de deux centimètres de diamètre. «Elles se tenaient tellement serrées qu'on aurait dit un nuage vivant», se souvient le photographe, qui, sans combinaison, équipé d'un simple masque et d'un tuba, a multiplié les prises de vues. «Pour avoir une vue du dessous, il a fallu que je plonge au travers des méduses. Et j'ai commencé à sentir qu'elles me piquaient.» La douleur étant supportable, le valeureux photographe est resté à barboter pendant une demi-heure dans l'eau en milieu hostile pour obtenir cet étonnant cliché.

**Franco BANFI**

Spécialiste de la photo sous-marine, ce Suisse italien parcourt les océans du globe pour alerter sur les menaces pesant sur la biodiversité.







ENTREZ DANS L'UNIVERS RX



Le nouveau Lexus RX 450h associe un design audacieux au meilleur de la technologie. Grâce à ses nombreux équipements de confort et son intérieur raffiné, le nouveau RX 450h fera de chacun de vos trajets une expérience extraordinaire. Découvrez la référence hybride en matière de SUV de luxe, découvrez le nouveau Lexus RX 450h.

Plus d'informations sur Lexus.fr/RX

Nouveau
RX 450h Hybride



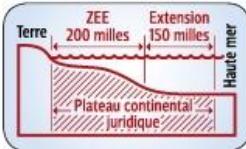
Consommations (L/100 km) et émissions de CO₂ (g/km) en cycle mixte : de 5,3 à 5,5 et de 122 à 127 (C). Données homologuées CE.



Deuxième puissance maritime mondiale grâce à ses territoires d'outre-mer (ici l'îlot Amédée au large de la Nouvelle-Calédonie), la France vient de voir sa zone économique exclusive augmentée d'une surface équivalente à celle de l'Hexagone. Une aubaine tant les fonds marins recèlent de richesses.

La France s'agrandit sous les flots

Sans tambour ni trompette, la France vient de gagner 579 000 kilomètres carrés... sous les océans. Explication : la zone économique exclusive (ZEE), sur laquelle un Etat exerce des droits souverains pour exploiter les ressources halieutiques et le sous-sol océanique, est limitée à 200 milles nautiques. Mais selon la convention des Nations unies sur le droit de la mer, un pays peut en demander l'extension jusqu'à 350 milles, s'il démontre que ses terres émergées ont un prolongement géologique sous l'eau. C'est ce que la Commission des limites du plateau continental de l'ONU a reconnu pour des zones situées au large des îles Kerguelen mais aussi de la Guyane, de la Martinique, de la Guadeloupe et de la Nouvelle-Calédonie, approuvant des demandes déposées par la France entre 2006 et 2009. En matière d'espace maritime, le pays possède déjà, grâce à ses territoires d'outre-mer, la deuxième ZEE au monde.



Mais la demande française constituait un «investissement pour le futur» selon les termes de Walter Roest, membre de la commission onusienne. En effet, face à l'épuisement des réserves minières terrestres, les océans font figure d'eldorado. Outre les hydrocarbures, les fonds marins regorgent de cuivre, zinc, nickel, argent, or et platine mais aussi de métaux rares – yttrium, germanium, sélénium et baryum, essentiels à la fabrication des produits électroniques. «On en est encore à la phase exploratoire, mais il s'agit de garder la main sur des ressources potentielles d'une grande variété», indique Pierre Royer, auteur de *Géopolitique des mers et des océans* (PUF, 2014). Le territoire sous-marin est aussi un trésor biologique : des millions d'espèces animales et végétales y prospèrent, dont certaines inconnues, qui pourraient se montrer

prometteuses pour la recherche médicale ou les cosmétiques. L'extension des fonds «français» n'est donc qu'un début. Le programme Extraplac (Extension raisonnée du plateau continental) concerne d'autres zones au large de l'archipel des Crozet, de la Réunion, Wallis-et-Futuna et dans le golfe de Gascogne, sur lesquelles l'ONU n'a pas encore statué. Cette décision pourrait porter l'espace maritime français à douze millions de kilomètres carrés. Il serait alors le premier au monde. ■

Jean Rombier

ORIGINE
FRANCE®
GARANTIE

PEUGEOT 508

LA ROUTE EST SON TERRITOIRE



À partir de
299€
/mois

**3 ANS D'ENTRETIEN INCLUS
SANS CONDITION DE REPRISE**
APRÈS UN 1ER LOYER DE 3 300 €

BTC Automobile PEUGEOT 508 RCS Paris.

NOUVEAU MOTEUR
2,0 L BlueHDi 180

NOUVELLE BOÎTE
AUTOMATIQUE EAT6

NAVIGATION AVEC
ÉCRAN TACTILE

PEUGEOT recommande TOTAL. Consommation mixte (en l/100 km) : de 3,8 à 4,4. Émissions de CO₂ (en g/km) : de 99 à 114.

Exemple pour la LLD d'une Peugeot 508 berline Access 1,6L BlueHDi S6S BVM6 120 neuve hors options, incluant 3 ans d'entretien. **Modèle présenté** : Peugeot 508 Allure 1,6L THP 165 S6S BVM6 option peinture métallisée : 419 €/mois après un 1^{er} loyer de 4 100 €. Montants exprimés TTC et hors prestations facultatives. Offre non cumulable valable du 02/01/16 au 31/03/16, réservée aux particuliers pour toute LLD d'une Peugeot 508 neuve dans le réseau Peugeot participant, sous réserve d'acceptation du dossier par PEUGEOT FINANCE – Loueur : CREDIPAR, SA ou capital de 138 517 008 €, RCS Nanterre n° 317 425 981 - 12, avenue André-Malraux, 92300 Levallois-Perret. Le PCP Entretien Plus peut être souscrit indépendamment de toute LLD aux conditions disponibles dans le réseau Peugeot participant.

PEUGEOT 508

MOTION & EMOTION



PEUGEOT



Le biryani



Le riz impérial des Moghols

Bien sûr, il y a le curry, le naan, le tandoori et tous ces autres grands classiques de la gastronomie indienne, que la diaspora a largement diffusés de par le monde. Mais que sait-on ici de la générosité d'un biryani, ce plat de fête par excellence ? Tirant son nom d'un mot persan qui signifie «frit» ou «grillé», cette recette à base de riz et d'épices reflète le raffinement d'une cuisine de cour : celle de l'empire moghol, qui a porté la culture indo-persane à son apogée entre les XVI^e et XVIII^e siècles. Dans les palais des nizâm, les princes de l'Hyderabad, ancien Etat du centre de l'Inde (devenu depuis Télangana et Andhra Pradesh), il suffisait d'apporter ce plat sur les tables des banquets pour que son fumet aromatique envoûte les convives. On ne lésinait alors sur aucun ingrédient précieux (safran, cardamome, noix de muscade, coriandre, cannelle, macis, clous de girofle, graines de fenouil...), on saupoudrait le plat encore brûlant de pétales de roses, on ajoutait encore quelques baies de poivre long,

et l'on se délectait, en accompagnement, d'une palette colorée de fruits secs, abricots, prunes, raisins, noix de cajou...

Depuis, le biryani s'est démocratisé. Il est désormais cuisiné dans tout le sous-continent indien, et agrémenté soit de viande (agneau, cabri, poulet...), poisson ou fruits de mer, soit de légumes, pour respecter les préceptes végétariens de l'hindouisme. Mais la recette traditionnelle a gardé quelque chose de sacré, au point que certains cuisiniers adressent une prière silencieuse aux dieux avant de la réaliser. Elaborer un biryani tient en effet un peu de l'acte de foi. Voire de la magie : une fois le riz, les épices et la viande (ou le poisson, ou les légumes) mélangés, il faut luter la marmite, c'est-à-dire la sceller hermétiquement avec une pâte... Et espérer que tout aille pour le mieux, car ensuite aucun ajustement n'est plus possible ! C'est dans cette cuisson à la vapeur (*dum pukht*) que réside le secret des Moghols : chaque ingrédient conserve sa saveur. Hélas, aujourd'hui, dans la plupart des restaurants, en Inde et ailleurs, pour simplifier le travail des chefs, ce protocole n'est plus guère respecté. Qu'importe finalement, puisque ce plat de rois a gagné chez nous ses lettres de noblesse : cette année, le biryani signe son entrée dans nos dictionnaires, le Larousse et le Robert. Une forme de consécration. ■

Carole Saturno

TRADITIONS RÉGIONALES

Le biryani peut se préparer avec autant d'ingrédients qu'il y a de saisons et... de goûts ! Mais, dans le sous-continent indien, on distingue certaines grandes tendances :

AU NORD Dans l'Inde septentrionale, au Pakistan et au Bangladesh, il est à base de viande (agneau ou cabri), à laquelle on ajoute des fruits secs. La touche finale : un œuf dur.

AU SUD Les végétariens de confession hindouiste s'en donnent à cœur joie, et cuisinent la recette avec du chou-fleur, du potiron, du potimarron, des carottes ou des navets... Dans certaines provinces méridionales, comme le Kerala, on apprécie aussi le biryani «de la mer», avec une préférence pour les crevettes. Là-bas, ce plat complet est souvent accompagné de *raita* (une sauce au yaourt, menthe et concombre), de pickles et de salade.



Innovation
that excites

zero Emission*

NISSAN LEAF, LA FAMILIALE 100% ÉLECTRIQUE. MAINTENANT JUSQU'À 250 KM D'AUTONOMIE.⁽¹⁾



À PARTIR DE
169 € / MOIS⁽²⁾

SANS APPORT - BATTERIE INCLUSE

sous condition de reprise et bonus écologique de 6300 € déduit

**NISSAN LEADER MONDIAL
DES VÉHICULES 100% ÉLECTRIQUES.
REJOIGNEZ LE COURANT.**

YOU+NISSAN**

NOTRE PROMESSE. VOTRE EXPÉRIENCE.

- + Véhicule de remplacement gratuit.
- + Entretien Nissan au meilleur prix.
- + Nissan assistance gratuite illimitée.
- + Diagnostic systématique offert.

Contactez-nous 24h/24, 7j/7 :

En France **0805 11 22 33**

De l'étranger **+33 (0)1 72 67 69 14**

Pour plus d'informations rendez-vous sur nissan.fr/leaf

Innover autrement. *Zéro émission de CO₂ à l'utilisation, hors pièces d'usure. **Dans cadre opérations d'entretien : conditions sur nissan.fr/promesse-client (1) Autonomie cycle NEDC pour une Nissan LEAF 2016 30 kWh, détails sur nissan.fr/cycle-NEDC (2) Exemple pour une Nissan LEAF 2016 Visia 24 kWh avec batterie (autonomie jusqu'à 199 km), kilométrage maximum 37 500 km. Restitution du véhicule chez votre concessionnaire en fin de contrat avec paiement des frais de remise à l'état standard et des km supplémentaires. Premier loyer de 10 000 € (dont 6 300 € de bonus écologique, et prime à la conversion de 3 700 € pour la destruction d'un véhicule diesel immatriculé avant le 1^{er} janvier 2006, applicables sous réserve de modification de la réglementation et d'éligibilité à ces avantages) et 36 loyers de 169 €. Offre réservée aux particuliers, non cumulable avec d'autres offres, valable jusqu'au 31/03/2016 chez les Concessionnaires participants. **Modèle présenté :** Nissan LEAF 2016 Tekna 30 kWh en Location Longue Durée avec un 1^{er} loyer majoré de 10 000 € et 36 loyers de 297 €. Sous réserve d'acceptation par Diac - RCS Bobigny 702 002 221. NISSAN WEST EUROPE SAS au capital de 5 610 475 € - RCS Versailles B 699 809 174 - Parc d'Affaires du Val Saint-Quentin - 2, rue René Caudron CS 10213 - 78961 Voisins-le-Bretonneux Cedex.

UNE SÉLECTION DES MEILLEURS FILMS, EXPOS, LIVRES ET DVD SUR UN THÈME. CE MOIS-CI : **LA CHINE**



Collection Christophe L.

DVD

LA MÉTAMORPHOSE D'UNE NATION, FACE CAMÉRA

C'est la chronique d'un changement de civilisation. Récompensée aux festivals de Venise et de Cannes, l'œuvre du réalisateur chinois Jia Zhang-ke, 45 ans, à présent réunie dans un coffret, est comparée à La Comédie humaine de Balzac : elle entrecroise, dans une fresque magnifique, la métamorphose de son pays et divers destins personnels. En 1997, dans *Xiao Wu*, artisan pickpocket, le réalisateur, alors étudiant en cinéma, suivait un petit voleur à la dérive dans sa ville natale de Fengyang, aux quartiers anciens sur le point d'être rasés. Plus le temps a passé, plus son tableau de la Chine s'est fait sombre. En 2006, le héros de *Still Life* débarquait au bord du barrage des Trois-Gorges en plein chantier

pour retrouver sa femme et sa fille qu'il n'avait pas vues depuis seize ans. Les ouvriers, qui détruisaient les habitations des riverains, les usines et les forêts, lui conseillaient d'oublier sa famille et de se joindre à eux pour gagner le plus d'argent possible. Dans *A Touch of Sin*, en 2013, trois laissés-pour-compte tuaient pour se faire justice. Ultime étape, *Au-delà des montagnes*, sorti fin 2015, mettait en scène la défaite des «vainqueurs» du système : un père parti faire fortune en Australie, incapable de communiquer en anglais avec son fils. ■

Faustine Prévot



BEAU LIVRE

Une pluie de pétales sur l'empire du Milieu

Pêcher, lotus, narcisse, pivoine ou chrysanthème... Au fil de ce coffret somptueux, composé d'un livre avec reliure chinoise, de soixante-dix œuvres commentées, d'un texte explicatif illustré et de quatre reproductions offertes, on découvre que la peinture de fleurs est un genre à part entière en Chine. Et qu'à travers la délicatesse des lignes et des teintes, les artistes, tout en exprimant leurs propres émotions, utilisent une symbolique très codifiée, témoin de la culture aristocratique et lettrée de la Chine ancienne. *Les Fleurs dans la peinture chinoise*, de Chen Huijie, éd. Citadelles et Mazenod, 95 €.



ROMAN

Terreur rouge



Au milieu des années 1990 à Hong Kong, un auteur chinois en exil raconte à son amante allemande la terreur rouge du régime de Mao, sa propre «rééducation» dans une ferme et sa fuite à l'étranger. Dans *Le Livre d'un homme seul*, Gao Xingjian, réfugié politique en France, prix Nobel de littérature en 2000, brosse le portrait – autobiographique – d'un homme qui place la liberté au-dessus de tout. *Le Livre d'un homme seul*, de Gao Xingjian, éd. du Seuil, 11 €.

EXPOSITION

Pékin à Paris



Peinture sur soie, vidéo... la création chinoise contemporaine est mise à l'honneur par la Fondation Louis Vuitton dans une exposition temporaire – et une partie de la collection permanente. Les artistes revisitent les traditions bouddhistes ou l'histoire politique récente et explorent de nouveaux territoires, comme ceux de *Second life*, un univers virtuel en 3D né au début des années 2000.

Bentu et la collection, à la Fondation Louis Vuitton, à Paris, du 27 janvier à avril. Contact : fondationlouisvuitton.fr

ÉVÉNEMENT

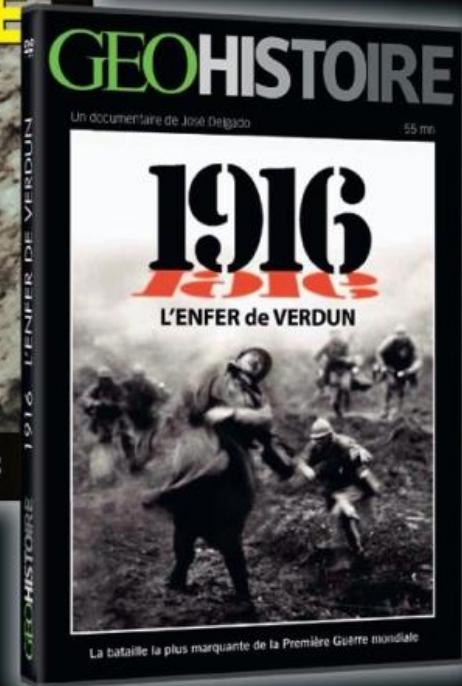
Singe astral



On le dit malin, doué en affaires, parfois opportuniste : le Singe est l'emblème de ce nouvel an chinois 2016, fêté dans toute l'Asie le 8 février. En France, à Paris, Lyon, Rennes et ailleurs, seront organisés de superbes défilés, avec danses de dragons et démonstrations d'art martiaux.

Nouvel an chinois, dans plusieurs villes de France.

La bataille la plus marquante de la Première Guerre Mondiale



le DVD

En vente chez votre marchand de journaux
pour trouver le plus proche, téléchargez



Également disponible sur :

prismaSHOP

Télécharger dans
l'App Store

DISPONIBLE SUR
Google play

Nouveau Toyota RAV4

HYBRI



Consommations mixtes (L/100 km) : de 4,9 à 5,1 et émissions de CO₂ (g/km) : de 115 à 118 (B). Données homologuées CE.

Nouveau design et motorisation Hybride inédite. Toyota redéfinit enfin l'univers des SUV. Découvrez de nouvelles sensations de conduite grâce à ses 197 ch et à sa douceur incomparable, notamment en ville. Vivez ainsi de nouvelles émotions en 2 ou 4 roues motrices. Les temps changent, les SUV aussi.

HYBRIDE TOYOTA • ESSENCE + ÉLECTRIQUE



Pas besoin de le brancher



Se recharge en roulant



Conduite fluide et silencieuse



TOUJOURS
MIEUX
TOUJOURS
PLUS LOIN

RIDE

Le SUV enfin redéfini

Encore une bonne raison de passer à l'**HYBRIDE TOYOTA**

DECOUVERTE





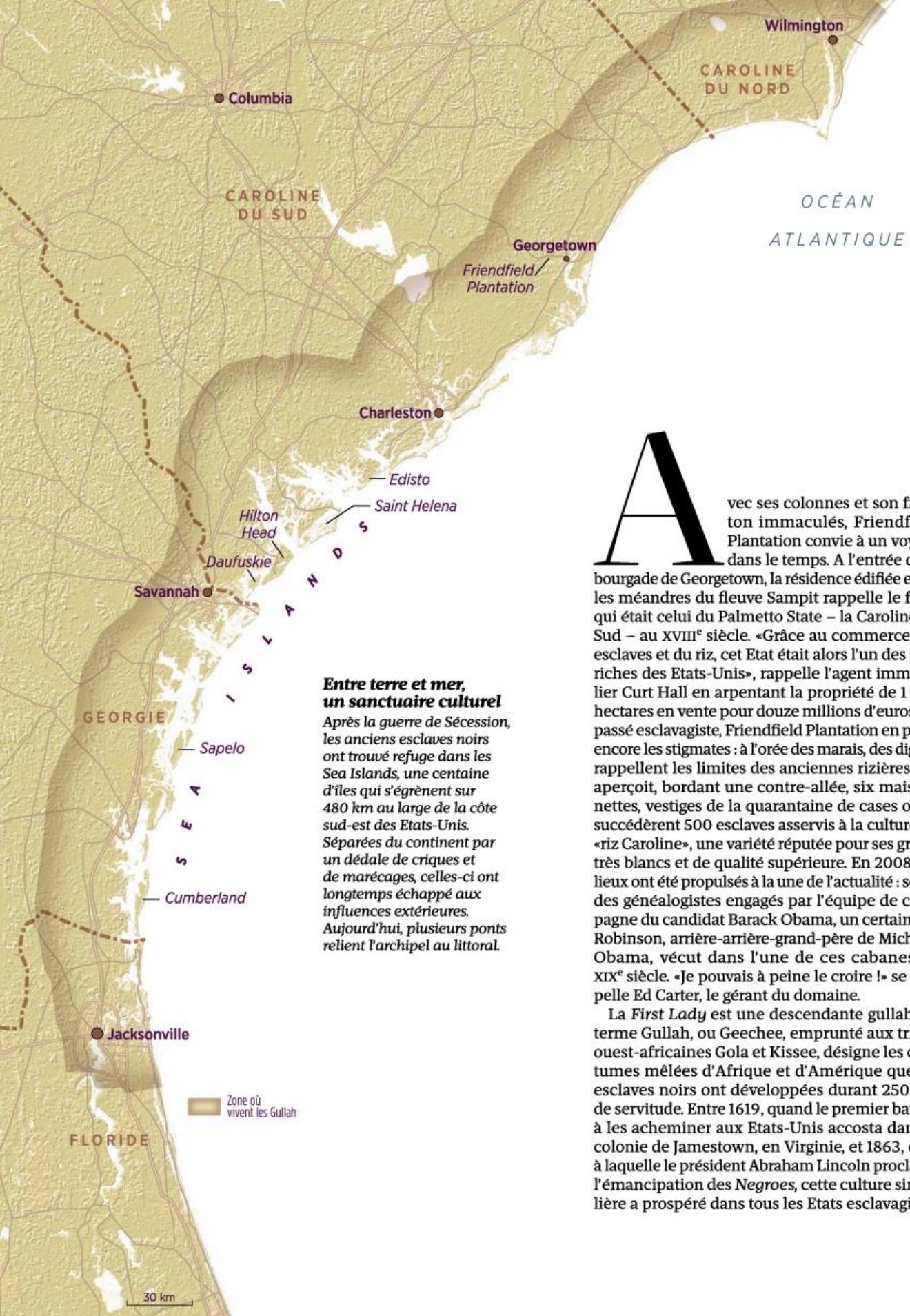
Le royaume des Gullah



C'est un archipel qui s'étend au large des côtes américaines, de la Caroline du Nord à la Floride. Là, depuis 150 ans, vivent les Gullah, descendants d'esclaves fiers de leur culture créole, de leur langue et... de leur reine.

PAR GUILLAUME PITRON (TEXTE)
ET JOAN BARDELETTI (PHOTOS)

Marquette Goodwine, alias Queen Quet, est devenue reine des Gullah en 2000. Autrefois cadre dans l'informatique à New York, elle est revenue dans son île pour agir avant que sa culture ne disparaisse.



Entre terre et mer, un sanctuaire culturel

Après la guerre de Sécession, les anciens esclaves noirs ont trouvé refuge dans les Sea Islands, une centaine d'îles qui s'égrènent sur 480 km au large de la côte sud-est des Etats-Unis. Séparées du continent par un dédale de criques et de marécages, celles-ci ont longtemps échappé aux influences extérieures. Aujourd'hui, plusieurs ponts relient l'archipel au littoral.

A

vec ses colonnes et son fronton immaculés, Friendfield Plantation convie à un voyage dans le temps. À l'entrée de la bourgade de Georgetown, la résidence édifiée entre les méandres du fleuve Sampit rappelle le faste qui était celui du Palmetto State – la Caroline du Sud – au XVIII^e siècle. «Grâce au commerce des esclaves et du riz, cet Etat était alors l'un des plus riches des Etats-Unis», rappelle l'agent immobilier Curt Hall en arpantant la propriété de 1 300 hectares en vente pour douze millions d'euros. Ce passé esclavagiste, Friendfield Plantation en porte encore les stigmates : à l'orée des marais, des digues rappellent les limites des anciennes rizières. On aperçoit, bordant une contre-allée, six maisonnettes, vestiges de la quarantaine de cases où se succédèrent 500 esclaves asservis à la culture du «riz Caroline», une variété réputée pour ses grains très blancs et de qualité supérieure. En 2008, les lieux ont été propulsés à la une de l'actualité : selon des généalogistes engagés par l'équipe de campagne du candidat Barack Obama, un certain Jim Robinson, arrière-arrière-grand-père de Michelle Obama, vécut dans l'une de ces cabanes au XIX^e siècle. «Je pouvais à peine le croire!» se rappelle Ed Carter, le gérant du domaine.

La First Lady est une descendante gullah. Le terme Gullah, ou Geechee, emprunté aux tribus ouest-africaines Gola et Kissee, désigne les coutumes mêlées d'Afrique et d'Amérique que les esclaves noirs ont développées durant 250 ans de servitude. Entre 1619, quand le premier bateau à les acheminer aux Etats-Unis accosta dans la colonie de Jamestown, en Virginie, et 1863, date à laquelle le président Abraham Lincoln proclama l'émancipation des Negroes, cette culture singulière a prospéré dans tous les Etats esclavagistes



du pays. Aujourd'hui, comme Michelle Robinson Obama, la grande majorité des 39,7 millions de Noirs américains sont les héritiers des quatre millions d'esclaves noirs qui ont été libérés après la guerre de Sécession. Mais rares sont ceux qui connaissent et revendiquent leurs racines gullah, car cette culture s'est progressivement dis-soute dans la société américaine.

On époussette les plantes pour en chasser les esprits et on lit la Bible en gullah-gheechee

Un seul endroit en conserve la trace : la mince bande de littoral où se trouve Friendfield Plantation et qui relie Wilmington, en Caroline du Nord, à Jacksonville, en Floride. De nombreux affranchis s'installèrent en effet le long de ces 500 kilomètres de côte et dans les Sea Islands, des centaines d'îles leur faisant face. L'endroit, inextricable mosaïque de marécages infestés par la malaria,

coupés du monde et abandonnés par l'homme blanc, n'avait rien de paradisiaque. Aujourd'hui, il est peuplé de 300 000 Gullah, selon Wilbur Cross, ancien du magazine *Life* et auteur d'une somme passionnante sur la culture gullah. Ils seraient même 900 000 descendants à travers tout le pays, comme Michelle Obama, dont la famille quitta Georgetown dans les années 1930 pour s'établir à Chicago. Citoyens américains, beaucoup partagent toujours une langue créole, une gastronomie, des rudiments de médecine homéopathique et des croyances animistes originaires d'Afrique. Certains reconnaissent même une constitution, un drapeau et une reine...

«La géographie des lieux et l'isolement ont permis à ce peuple gullah de conserver un africainisme presque intact», explique Fred Lincoln, lui-même descendant d'esclaves, qui vit à Charleston. Résultat, «les rivages de Caroline du Nord, de ***

En créant de toutes pièces un gouvernement, réuni ici à Charleston, en Caroline du Sud, un conseil des anciens, un drapeau et une constitution, Queen Quet a rendu leur fierté à de nombreux Afro-Américains coupés de leurs racines gullah.





Dans l'envoûtant décor du vieux Sud, les fantômes du passé esclavagiste ont la peau dure

A l'ombre de chênes couverts de «mousse espagnole», cette chapelle anglicane en ruine, aux murs faits de coquillages, fut bâtie en 1740 par les esclaves d'une plantation à Frogmore, sur l'île de Saint Helena. Elle est aujourd'hui classée Monument historique.



Une missionnaire (en haut) vient d'être consacrée dans l'église baptiste d'Elm Grove, face à l'île de Sapelo. Jabari Moketsi (en bas), vétéran du Vietnam et rédacteur en chef du journal *Gullah Sentinel*, anime aussi les ondes de la radio WKWQ (*We are Kings, We are Queens*). Basée à Beaufort en Caroline du Sud, elle est consacrée à l'actualité des Sea Islands.

DES GULLAH DEVENUS CÉLÈBRES



MICHAEL JORDAN

Star du basket américain, l'ancien joueur de la NBA a gardé la maison familiale sur l'île de Hilton Head jusqu'à la mort de son père en 1993.



MICHELLE OBAMA

L'épouse du président américain est l'arrière-arrière-petite-fille de Jim Robinson, né esclave dans une plantation de Georgetown vers 1850.



CLARENCE THOMAS

Ce juge de la Cour suprême américaine, âgé de 67 ans et réputé pour son conservatisme, a grandi en parlant le gullah-geechee.

avec des brins de *sweetgrass*. A Edisto, à Sapelo, à Daufuskie ou à Cumberland, l'archipel des Sea Islands vit encore au rythme de la culture des esclaves. Des guérisseurs gullah prescrivent des remèdes à base d'herbes. A la maison, les femmes époussettent les plantes pour en chasser les esprits. Et dans les églises, on lit la Bible traduite en langue gullah-geechee. «Encore parlé par les anciens, ce créole mêle l'anglais et 4 000 mots d'origine ouest-africaine», explique Herb Frazier, un journaliste local. Et de citer un proverbe en créole : *Ef oona ent kno weh oona da gwine, oona should kno weh oona come from* (si tu ne sais pas où tu vas, tu devrais savoir d'où tu viens).

Cet héritage, les Gullah l'ont longtemps répliqué au quotidien sans avoir conscience de sa singularité. En effet, avant que le militant des droits de l'homme Malcolm X n'incite, dans les années 1960, les Noirs américains à revendiquer leurs origines, «être associé à l'Afrique était honteux», rappelle Joseph Opala, historien et spécialiste des Gullah. «Dès les années 1930, pourtant, le linguiste Lorenzo Turner, originaire de Caroline du Nord, avait compilé en Sierra Leone des mots et des chants similaires à ceux qu'il avait entendus aux Etats-Unis», poursuit l'historien, qui s'est attaché à prolonger l'œuvre de Turner en guidant jusqu'en Sierra Leone des Afro-Américains désireux de se reconnecter à leurs racines. «A part les Indiens, tous les habitants de ce pays sont des immigrés, observe Althea Sumpers, professeur à l'Institut d'art d'Atlanta et originaire de Saint Helena. Depuis longtemps, les Blancs ont entrepris de retracer leurs origines jusqu'en Europe. C'est désormais au tour des Noirs de le faire !»

De publications d'ouvrages en festivals annuels, de séries télévisées en programmes universitaires, l'étude de la culture gullah, maillon tardivement exhumé de l'identité noire, s'est généralisée aux Etats-Unis depuis une trentaine d'années. Aiguillonnés par le succès du feuilleton *Finding Your Roots*, qui met notamment en scène des célébrités afro-américaines en quête de leurs racines, galvanisées par une nouvelle fierté black, des dizaines de milliers d'Américains rejoignent chaque ***

••• Caroline du Sud, de Géorgie et de Floride forment le territoire des Etats-Unis qui aujourd'hui relie le mieux les Noirs américains à leurs origines africaines», analyse Bernard Powers, professeur d'histoire à l'université de Charleston. Un lien que trahissent les innombrables vestiges de la traite négrière : plantations, cases d'esclaves et surtout les immenses paysages de rizières sculptés par des millions de mains nues.

La civilisation gullah a un épicentre : l'île de Saint Helena, au sud de Charleston. C'est un morceau de terre vaste comme la ville de Paris, où l'eau de l'Atlantique vient se mêler aux marais hérissés de *sweetgrass*, une herbe au parfum vanillé. Plus de la moitié des 9 000 habitants de l'île sont des Gullah, souvent propriétaires d'un terrain autrefois acquis par leurs ancêtres. Une homogénéité garante de la pérennité des traditions, à commencer par un mode de subsistance tourné vers la mer. Ed Atkins, un pêcheur d'une soixantaine d'années, en sait quelque chose. «Ici, nous sommes une cinquantaine de Gullah à vivre encore des produits de la mer tels que les crevettes, les crabes et le thon, explique-t-il avec un accent chantant. A part ce bateau à moteur, rien dans nos traditions de pêche n'a vraiment changé. Nous continuons d'utiliser l'épervier, un filet de forme conique, très efficace pour la pêche à la crevette et... toujours prisé, de l'autre côté de l'océan, par les pêcheurs africains.» Il engage son embarcation dans les méandres de McCulley Creek, sous le soleil cloué au zénith. Avant d'aborder, pioche au poing, une grève boueuse recouverte d'huîtres.

Ce mode de vie traditionnel est également visible sur la terre ferme. A Saint Helena, les cultures maraîchères témoignent d'un système autarcique. «Je ne vis que de ce que la nature me donne», explique Ed Atkins en passant les portes du Gullah Grub, un restaurant où l'on sert encore la cuisine des esclaves. Et tandis que le chef concocte une tarte aux patates douces et accommode les crevettes grillées d'une salade de gombo, les heures s'étirent sous la véranda attenante : renversés dans leur rocking-chair, les hommes bravent l'air gluant en observant les femmes confectionner des paniers





REPÈRES

LE LONG CHEMIN VERS L'ÉGALITÉ ENTRE LES NOIRS ET LES BLANCS

Environ 900 000 personnes aux Etats-Unis sont des Gullah, descendants directs des esclaves amenés d'Afrique de l'Ouest à partir du XVI^e siècle pour travailler dans les plantations de coton, de riz et d'indigo. En 1862, trois ans avant l'abolition de l'esclavage, deux missionnaires blancs fondèrent, sur l'île de Saint Helena, la Penn School, la première école pour les esclaves affranchis. Elle ferma en 1948 et devint le Penn Center, dont la mission reste de « promouvoir et préserver l'histoire et la culture des Sea Islands ». Dans les années 1960, le Penn Center fut à l'avant-garde de la lutte pour l'égalité et les droits civiques et devint le seul endroit en Caroline du Sud où Blancs et Noirs se rencontraient, alors que la ségrégation était toujours de mise. Martin Luther King et ses compagnons de lutte s'y réunirent pour mettre au point leur stratégie. Selon certaines sources, c'est ici même que le révérend, assassiné en 1968 à Memphis, aurait rédigé une partie de son célèbre discours *I have a dream*. En 1999, Marquette Goodwine, porte-parole de la communauté gullah, fut invitée à s'exprimer devant les Nations unies à Genève, avant de se proclamer Queen Quet, « chef d'Etat et leader spirituel » de la nation gullah un an après.

Victoria Smalls, née de père gullah et de mère blanche, travaille au Penn Center de Saint Helena, ancienne école pour les esclaves affranchis, devenue un musée.



Des linguistes ont trouvé en Sierra Leone des chants identiques à ceux des Sea Islands

sont multipliées, laissant ça et là apparaître des interstices de nature indomptée. La culture gullah s'est trouvée fragilisée par l'expansion immobilière le long de la côte. Avec ses immenses *resorts* bétonnés grignotant dans la forêt, l'île de Hilton Head, à une heure de route de Saint Helena, a connu un destin singulier : dans les années 1950,

... année les Sea Islands pour découvrir le patrimoine gullah. A Saint Helena, le Penn Center, un institut de recherche, lui est d'ailleurs entièrement dédié. Point d'orgue, l'inscription en 2006 par le Congrès américain du Corridor Gullah-Geechee, entre Wilmington et Jacksonville, sur la liste des «zones de patrimoine national», qui comporte aujourd'hui quarante-neuf sites.

Bien sûr, les paysages du passé ont perdu de leur virginité. Les infrastructures et les constructions immobilières se

ce foyer gullah s'est mué, sous l'impulsion de Charles Fraser, un promoteur blanc fasciné par la beauté des lieux, en un royaume du golf. Un pont reliant l'île au continent a été édifié en 1956, les premiers climatiseurs sont arrivés, les marécages ont été domptés. Au point qu'aujourd'hui, Hilton Head, avec ses vingt-trois parcours, figure parmi les plus belles destinations de golf du monde. Et pour accueillir les deux millions de visiteurs annuels, Charles Fraser a également conçu les premières banlieues barricadées de luxe des Etats-Unis, les *gated communities*. Etendu sur 1 600 hectares, Hilton Head Plantation est ainsi un paradis pour retraités aisés. Peter Kristian, son directeur, anime la visite : «Le prix d'une résidence démarre à 350 000 dollars [255 000 euros] mais il peut atteindre des sommets ! Tous les propriétaires ont accès aux quinze piscines et aux douze cours de tennis du complexe», égrène-t-il en arpantant les lieux.

A Hilton Head, l'immobilier a dévoré les 2 000 hectares de terrain achetés, dans la foulée de leur libération, par les ex-esclaves à leurs anciens maîtres. A l'avant de son petit bus où ont pris



place une dizaine de touristes venus du Midwest ainsi que des enseignants, tous férus d'histoire, le guide Emory Campbell sillonne quasi quotidiennement les reliquats de patrimoine gullah de l'île. Aujourd'hui septuagénaire, il raconte comment il a assisté, dès la fin des années 1950, à la hausse vertigineuse de la valeur d'un hectare de terrain bordant le littoral – deux millions de dollars aujourd'hui contre 245 dollars à l'époque – et, mécaniquement, des impôts fonciers.

Queen Quet s'est autoproclamée souveraine, sur une plage, dans des effluves d'encens

«Ici, beaucoup de propriétaires endettés ont dû céder leurs terres aux promoteurs, explique-t-il. Les Gullah ne possèdent plus qu'un cinquième des terrains d'autan alors que les *gated communities*, elles, recouvrent les trois quarts de l'île. Certaines enclavent même nos cimetières !» C'est le cas du Talbird Cemetery, coincé en plein milieu de Hilton Head Plantation... Un conflit de voisinage que Peter Kristian gère, à chaque enterrement, avec doigté : «Des centaines de Gullah débarquent avec le cortège funèbre. Nous leur

fournissons une escorte, et tout le monde s'en accorde.» Ce recul du territoire gullah dépasse le cas d'Hilton Head puisque, selon Victoria Smalls, du Penn Center de Saint Helena, l'ensemble des propriétés gullah entre Wilmington et Jacksonville ne représenterait désormais plus que 35 à 40 % de leur surface originelle.

Face à ces périls, la gardienne du temple et de l'âme gullah fait face : Queen Quet, la reine Quet, «chef d'Etat et leader spirituel du peuple gullah.» C'est sous un chêne séculaire que cette très belle femme glissée dans sa robe indigo, parée de bracelets en cuivre et de colliers de coquillages, se prête au jeu de l'interview. Son credo : «Il fallait agir avant que la culture gullah ne disparaisse.» De son vrai nom Marquetta Goodwine, la quarantaine aujourd'hui, elle est revenue en 1996 sur son île natale de Saint Helena après onze années passées dans le monde des affaires à New York. Marquetta, en l'an 2000, a déclaré la naissance de la Nation gullah, une entité sans statut légal étendue sur les contours de l'actuel Corridor Gullah-Geechee. Puis l'a dotée de tous les attributs symboliques d'un Etat. «Nous avons notre constitution, notre ***

A 21 ans, Akua Page (p. de g.), arbore fièrement ses origines africaines et revendique son attachement à la culture gullah. Comme elle ou ce couple (ci-dessus) sortant d'une messe à Elm Grove, en Géorgie, de nombreux Afro-Américains ont le sentiment qu'appartenir à cette communauté leur donne plus confiance.



Des traditions orales, on se hâte de tirer dictionnaires, recueils de contes et livres de cuisine

quoi mon peuple devrait-il rompre avec un pays auquel il a tant apporté ?» interroge-t-elle. Queen Quet n'a pas que des admirateurs. Beaucoup dénoncent une actrice extravagante dépourvue de légitimité. Mais pour ses partisans, c'est une activiste compétente qui use de son «titre» pour défendre les droits traditionnels des pêcheurs,

«... drapeau et un conseil de vieux sages», énumère-t-elle. Quant à son couronnement, qui s'est déroulé la même année sur une plage des Sea Islands, Queen Quet en offre un récit flatteur : des milliers de sujets, de danseurs et de musiciens acclamant leur monarque autoproclamée au milieu des effluves d'encens... «Nous sommes une minorité ethnique et linguistique et pour nous défendre, il faut bien nous organiser», argumente la reine qui se défend de toute velléité sécessionniste. «Pour-

lutter contre la prolongation de l'autoroute I-526 au cœur du Corridor Gullah-Geechee et aider le peuple gullah à prendre conscience de sa spécificité.

Un acharnement qui paie : alors que l'*American way of life* a presque tout emporté et que les derniers locuteurs de créole se font rares, les Gullah se hâtent, depuis une dizaine d'années, de documenter leurs traditions orales. «Une course contre la montre est engagée, explique le guide touristique Emory Campbell. Nous disposons de moins d'une génération pour y parvenir.» Et c'est le Penn Center qui orchestre ce sauvetage : digitalisation d'archives, élaboration d'un dictionnaire, publication d'ouvrages sur les musiques, les contes, les recettes culinaires et les techniques agricoles gullah... «Seul un dixième de ce travail a été réalisé à ce jour», observe Victoria Smalls, qui déplore le manque de moyens financiers. Pourtant, explique-t-elle, l'opinion américaine est très sensible aux deux sujets délicats indissociables de l'histoire des Gullah : l'esclavage et la ségrégation raciale, deux tâches indélébiles dans le crédit moral de la première démocratie moderne. Alors que les Etats-Unis viennent de commémorer le cent-cinquantième



Sur l'île de Hilton Head, les terres gullah ont cédé la place aux parcours de golf (p. de g.) et aux gated communities, des quartiers résidentiels cossus. Parmi les derniers Gullah de l'île, Emory Campbell (ci-contre) organise des visites guidées pour les touristes sur les traces du patrimoine de sa communauté.

anniversaire de la guerre de Sécession, l'esclavage demeure en effet un sujet tabou. Pourtant, Barack Obama a profité de deux voyages présidentiels dans la ville ghanéenne de Cape Coast en 2009 et sur l'île sénégalaise de Gorée en 2013, deux hauts lieux de la traite négrière, pour encourager ses compatriotes à accomplir un devoir de mémoire.

Dans ce vieux Sud, certains craignent que la fierté gullah ne ravive des tensions raciales

Bien sûr, analyse Ira Berlin, professeur d'histoire à l'université du Maryland, «la question de l'esclavage, stimulée par l'accession d'un président noir à la Maison-Blanche et un intérêt ravivé pour l'histoire des Afro-Américains, n'a jamais occupé une place aussi importante dans la société américaine depuis la fin de la guerre civile». Et l'universitaire d'évoquer les nombreux panels consacrés à l'étude de l'esclavage créés ces dernières années. «Mais il n'y a jamais eu de "Commission vérité et réconciliation" comme en Afrique du Sud après l'apartheid», regrette Bill Saunders, un défenseur historique des droits civiques. Et surtout, les lois ségrégationnistes en vigueur jusqu'au milieu des années 1960 ont laissé des séquelles : selon une étude publiée en 2013 par le think tank Urban Institute, les Noirs demeurent, aux Etats-Unis, six fois moins riches que les Blancs, ils ont six fois plus de chances d'être emprisonnés et connaissent un

niveau de chômage deux fois supérieur. «Nous payons, aujourd'hui encore, la dette que l'histoire nous a léguée», conclut Michael Allen, un des principaux fondateurs et administrateurs du Corridor Gullah-Geechee. Paradoxalement, les inégalités sont moins fortes en Géorgie et en Caroline du Nord et du Sud, des Etats où le niveau de vie est assez faible pour tout le monde.

Dans le vieux Sud pétri de conservatisme, certains craignent que la nouvelle fierté gullah ne réveille des tensions raciales latentes. En avril 2015, des émeutes se sont produites à Baltimore, dans le Maryland, après le décès de Freddie Gray, un Noir de 25 ans victime de violences policières, puis ce fut l'assassinat en juin de neuf personnes par un suprémaciste blanc dans une église méthodiste noire à Charleston. Victoria Smalls, elle, veut croire à une chance de clore des décennies de dialogues inachevés et de réconciliations manquées. «Nous pouvons partager notre histoire sans que cela soit vécu comme une souffrance, assure-t-elle. Pas en dénonçant les conditions de l'esclavage. Mais en évoquant comment leur extraordinaire culture a permis aux Gullah de retrouver leur noblesse.» Et à la dynastie des Robinson, de quitter les petites cabanes de Friendfield Plantation pour franchir un jour le seuil de la Maison-Blanche. ■

Guillaume Pitron

L'INSPIRATION PEUT VOUS
CONDUIRE ENCORE PLUS LOIN.

DS 4 CROSSBACK

Né pour l'évasion, DS 4 Crossback vous permet d'explorer de nouveaux territoires. Grâce à son Contrôle de Traction Intelligent et ses motorisations efficientes, votre plaisir est garanti aussi bien en ville que lors de vos envies d'aventures.



DS préfère TOTAL

Spirit of avant-garde = L'esprit d'avant-garde.

CONSOMMATIONS MIXTES ET ÉMISSIONS DE CO₂ DE DS 4 CROSSBACK : DE 3,8 À 5,6 L/100 KM ET DE 100 À 130 G/KM. AUTOMOBILES CITROËN RCS PARIS 642 050 199.



DS AUTOMOBILES

SPIRIT OF
AVANT-GARDE



www.driveDS.fr

REGARD





Source des infographies : ONU, World Urbanization Prospects, 2014 Revision.

MARÉES URBAINES

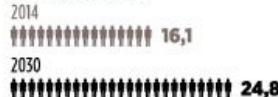
Pour raconter la frénésie d'un monde qui compte plus de citadins que de ruraux, Martin Roemers s'est plongé dans le chaudron des villes les plus peuplées du globe.

PAR JEAN-CHRISTOPHE SERVANT (TEXTE)
ET MARTIN ROEMERS (PHOTOS)

KARACHI

Dans la capitale économique du Pakistan, ces vendeurs de melons et de pastèques ont posé leur étal près d'un arrêt de bus de Jinnah Road, dans le quartier de Saddar Town. Une image, raconte son auteur, «qui témoigne de l'importance de l'économie informelle dans cette mégapole portuaire. Elle permet à une majorité d'habitants de subvenir à ses besoins». Karachi contribue à elle seule à 20 % du PIB national.

ÉVOLUTION PRÉVUE DE LA POPULATION
(en millions d'habitants).



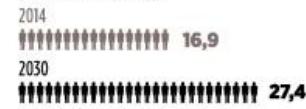




DACCA

«La capitale du Bangladesh semble avoir échappé à toute tentative de planification urbaine», souligne le photographe. Elle passera d'ici à 2030 de onzième à sixième ville la plus peuplée de la planète. «Travailler avec la lumière, comme ici, dans le quartier de Dhamondi, fut l'un de mes défis, explique Martin Roemers. Un autre : trouver des points de vue en hauteur afin d'embrasser le lieu dans son ensemble.»

ÉVOLUTION PRÉVUE DE LA POPULATION
(en millions d'habitants).

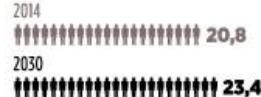




SÃO PAULO

La capitale économique du Brésil doit composer avec 8,5 millions de véhicules par jour et d'interminables bouchons, qui, aux heures de pointe, figent la *Minhocão* (en photo). Cette voie express aérienne, tracée dans les années 1970, relie l'est à l'ouest de la ville. Les jours fériés et le dimanche, elle est rendue aux piétons. «Contrairement à Rio, cette ville n'a, à mes yeux, aucun charme», confie Martin Roemers.

ÉVOLUTION PRÉVUE DE LA POPULATION
(en millions d'habitants).

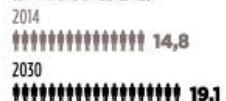




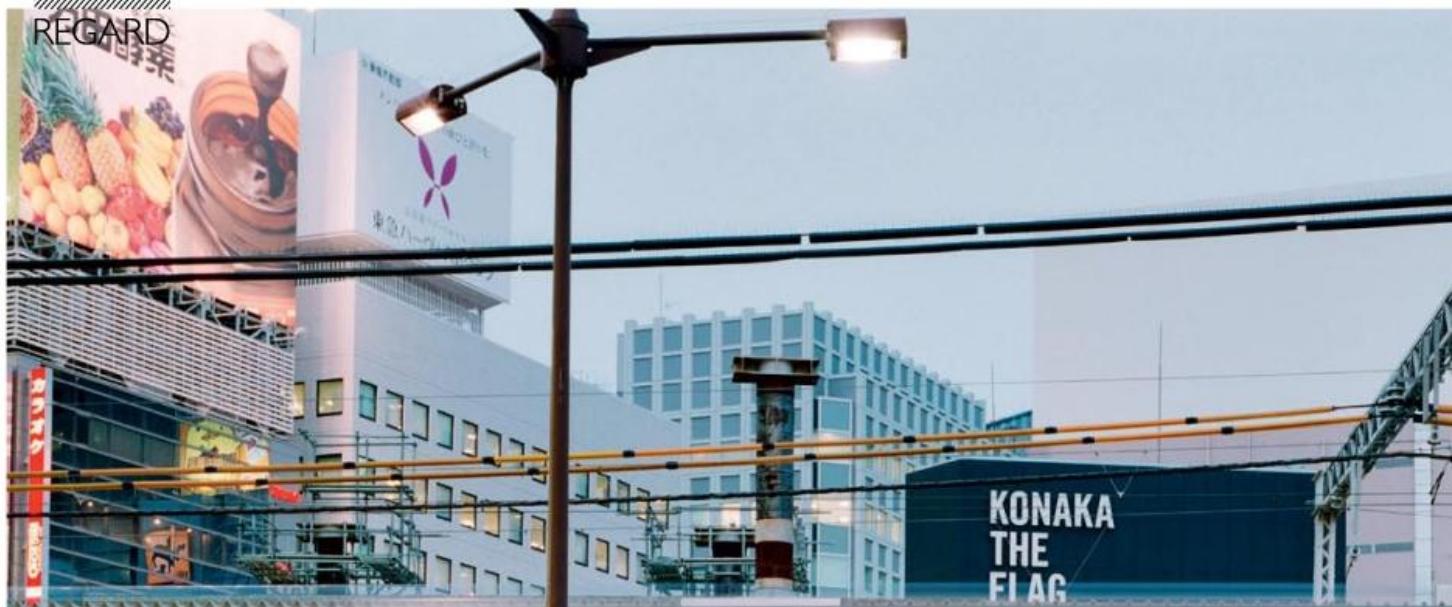
CALCUTTA

Le photographe a patienté pendant deux jours dans le quartier de Chandni Chowk, le cœur battant de la capitale du Bengale-Occidental, avant de réaliser cette image. «J'ai commencé, en Inde, mon projet sur les mégacités, et, dès le début, je me suis demandé : est-il possible de résumer une mégapole en une seule photographie ? Oui, en captant en même temps un élément en mouvement et des sujets statiques.»

ÉVOLUTION PRÉVUE DE LA POPULATION
(en millions d'habitants).



REGARD

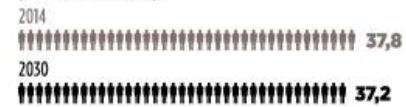




TOKYO

Dans l'arrondissement de Minato, des Tokyoïtes attendent sur le parvis de la gare de Shimbashi. «Comme pour chaque ville j'ai tenu à mettre en évidence un anonyme – l'homme du milieu – parmi le flou d'un mouvement incarnant la frénésie urbaine. Tokyo est la mégapole la mieux organisée et la plus propre que j'aie pu photographier pour ce projet», remarque Martin Roemers.

ÉVOLUTION PRÉVUE DE LA POPULATION
(en millions d'habitants).





LAGOS

Saisir le marché d'Oshodi, dans la capitale économique du Nigeria, fut l'une des expériences les plus tendues de ce projet. «Je savais que cela serait dur. En fait, ce fut la pire des vingt-deux villes où je me suis rendu. Pendant que je travaillais, mon assistant a eu affaire à des policiers proposant leur protection, des fonctionnaires réclamant une autorisation et même un gang du quartier !» se souvient Martin Roemers.

ÉVOLUTION PRÉVUE DE LA POPULATION
(en millions d'habitants).

2014	12,6
2030	24,2



ISTANBUL

La place Taksim, dans le quartier de Beyoğlu, est l'agora de la ville la plus peuplée d'Europe. De nombreuses manifestations s'y déroulent. «Parfois mes images sont politiques», note Martin Roemers. Cette scène a été prise en 2010, trois ans avant que ce haut lieu de la société civile ne soit occupé par des centaines de milliers de personnes s'opposant à la destruction du parc Gezi attenant.

ÉVOLUTION PRÉVUE DE LA POPULATION
(en millions d'habitants).



**MARTIN ROEMERS | PHOTOGRAPHE**

C'est par ses images sur Kaboul en guerre que ce Néerlandais s'est fait connaître au début des années 2000. Son projet sur les mégapoles, qui lui a déjà valu un World Press Photo en 2011, fait désormais l'objet d'un livre, *Metropolis*, que viennent de publier en Europe les éditions Hatje Cantz. Et d'une exposition au Huis Marseille, le musée de la Photo d'Amsterdam, jusqu'au 6 mars.

Quand Martin Roemers a commencé à photographier les villes de plus de dix millions d'habitants, notre planète n'en recensait que vingt-deux. Nous étions en 2007 et la Terre s'apprétrait à passer le cap des 50 % de citadins. Aujourd'hui, 54 % de la population mondiale vivent dans les aires urbaines, et l'on compte vingt-huit mégapoles. Tokyo, avec plus de trente-sept millions d'habitants, reste la ville la plus peuplée au monde et l'on trouve encore une cité occidentale, New York, parmi les dix premières places. Mais demain, en 2030, la capitale du Japon sera talonnée par Delhi, alors que trois nouveaux monstres auront surgi avec fracas dans ce palmarès : Dacca au Bangladesh, Karachi au Pakistan et Lagos au Nigeria. L'hémisphère sud est marqué par un exode rural de plus en plus rapide. Toutes les heures, Delhi, Lagos et Dacca avalent chacune plus de soixante-dix nouveaux arrivants. La force de ces images est de capturer cette dynamique sidérante tout en attirant l'œil sur des anonymes plongés dans ce grand bain urbain. Qui sont-ils ? D'où viennent-ils ? On ne le saura jamais.

GEO Vous étiez connu jusqu'alors pour avoir travaillé sur les conséquences humaines des guerres. Qu'est-ce qui vous a poussé à mener ce long voyage dans vingt-deux villes de plus de dix millions d'habitants ?

Martin Roemers Pour mon travail précédent, je m'étais en même temps préoccupé des migrations qu'entraînent les conflits. Or ces flux, à l'intérieur de chaque pays, contribuent aussi à la croissance démographique des villes du Sud. J'ai commencé à m'intéresser à la question urbaine en 2007, alors que j'étais à Bombay, me demandant s'il était possible de résumer une telle mégapole en une seule image. Encore me fallait-il une raison de le faire.

«SANS FIN, CES VILLES POUSSENT, AGITÉES D'UN MOUVEMENT PERPÉTUEL»

A la même époque, le Fonds des Nations unies pour la population (Unfpa) annonçait que désormais 50 % de la population mondiale vivait en ville. Ce tournant dans l'histoire de l'humanité a été le déclencheur. A partir de cet instant, j'ai décidé de me focaliser sur les mégacités, selon l'appellation des Nations unies, qui font plus de dix millions d'habitants. Il y en avait alors vingt-deux, majoritairement situées en Asie, sur le continent africain et en Amérique latine. Depuis, d'autres n'ont cessé de se rajouter à cette liste. La Chine en comptait trois, elle en a désormais six !

Depuis Louis Daguerre, qui, en 1838, à l'aide de son daguerréotype, avait saisi l'image de Parisiens sur le boulevard du Temple, les photographes n'ont cessé de raconter le rapport entre l'homme et la ville.

Quelle était votre propre intention visuelle ?

Vous avez raison de parler de Daguerre. Comme lui, j'ai travaillé avec un très long temps de pose. Pour ce pionnier de la photographie, c'était nécessaire pour des raisons matérielles. En ce qui me concerne, il s'agissait, autour d'un élément fixe, de montrer le mouvement perpétuel qui agite ces villes, ainsi que leur croissance incessante – au point que l'on n'arrive même plus à saisir leurs limites lorsqu'on y atterrit.

Comment vous êtes-vous organisé pour vous rendre au plus près du cœur battant, et souvent chaotique, de ces mégacités ?

Pour chaque ville, j'ai fait appel à des assistants locaux – majoritairement photographes, donc plus aptes à comprendre mes intentions – afin qu'ils trouvent avant mon arrivée les lieux les plus fréquentés : marchés, carrefours, places, gares ferroviaires ou de bus... Ils devaient aussi identifier les endroits surélevés d'où je pourrais faire des panoramiques afin d'inscrire dans l'image des éléments caractéristiques de son identité, que ce soit son architecture, ses infrastructures, ou, dans certains cas, sa culture. Parfois, ces «fixeurs» m'envoyaient des photos, ou des liens Google Street View. Une fois que j'étais sur place, nous y retour-

nions de manière à ce que j'aie une vision précise du lieu où je me positionnerais, souvent un toit, un balcon, ce qui ne manque pas dans les mégapoles du Sud. Pour les villes européennes, comme Londres et Paris, j'ai plutôt utilisé un escabeau posé dans la rue. Quand tout était prêt, je me mettais en position d'attente tout en surveillant la scène. Le trafic, les mouvements de la foule. Et les détails : les individus entrant dans le cadre, qu'il s'agisse de personnes attendant un bus, de vendeurs de rue. Et puis j'appuyais sur le déclencheur.

La chance a-t-elle été un facteur important pour ces photos au cahier des charges précis ?

Bien sûr. Etre au bon moment au bon endroit fait partie du travail d'un photographe ! Par exemple, à New York, je ne tenais pas nécessairement à prendre en photo Times Square, un lieu déjà extrêmement documenté. Mais, au moment où j'y étais, s'y déroulait une petite manifestation aussi discrète que fugace – elles y sont interdites – de personnes en tenue orange. La scène n'a duré que quelques minutes mais Times Square a pris d'un seul coup un sens plus politique. C'est aussi pour cette raison que j'ai décidé de photographier à Istanbul en 2010 sa célèbre place Taksim, qui, trois ans avant son occupation par la société civile, était déjà un endroit où convergeaient les manifestations organisées en ville. Reste que souvent, et contrairement à New York, j'ai dû patienter beaucoup plus longtemps avant de construire une image. C'est particulièrement le cas pour la photographie de Calcutta que vous publiez dans ce numéro. Je savais que c'était l'une des dernières mégapoles du monde asiatique où l'on trouve encore des rickshaws tirés par des hommes. Mais il m'a fallu attendre deux jours avant que tout ne coïncide : le train de banlieue – il en passe à cet endroit toutes les cinq minutes –, le trafic qui s'interrompt, et le rickshaw au premier plan.

Quels sont les principaux problèmes auxquels vous vous êtes trouvé confronté ?

D'abord, la lumière, souvent extrêmement dure et difficile en milieu de journée, au moment où les marchés battent leur plein. Ensuite, bien sûr, la tension palpable dans certains quartiers populaires, quand tout le monde me regardait travailler. Je me souviens notamment de Lagos, la capitale économique du Nigeria. J'ai d'abord été embêté par la police qui voulait m'offrir sa «protection», puis par des fonctionnaires parce qu'il fallait une autorisation officielle, et enfin par ce que l'on appelle là-bas des *area boys*, un gang de quartier, car j'étais sur leur territoire. Bref, trois groupes différents, au même moment, avec lesquels mon fixeur devait parler et négocier pendant que je continuais à étudier ce que je voulais photographier.



CANTON

Dans quel état d'esprit sort-on de ce travail dans de tels environnements ? Inquiet pour l'avenir ?

Bien sûr, il y a tous ces bidonvilles, où les populations les plus pauvres ne cessent d'affluer. Mais je ne reviens pas pour autant pessimiste de ce projet au long cours. Ces villes sont certes confrontées à de nombreux enjeux vitaux, mais elles sont également la solution à ces problèmes. Elles offrent un espoir d'ascension sociale, quelle que soit l'origine de la personne. Ce sont aussi les lieux où la culture bouillonne le plus. Et c'est là où se fabriquent les richesses de demain.

Si vous quittiez un jour votre petite ville de Delft, dans quelle mégacité pourriez-vous vous installer ?

Mes villes favorites sont New York et surtout Bombay. La capitale économique de l'Inde est d'abord une ville magnifique. Ses habitants sont aussi chaleureux que généreux. Et, à mon sens, même son chaos est plein d'une énergie que l'on peut littéralement sentir flotter dans l'air.

Propos recueillis par Jean-Christophe Servant

L'artère piétonne de Shangxiajiu dénombre plus de 300 boutiques sur un kilomètre de long. «Quand j'ai démarré ce projet en 2007, la Chine ne recensait encore que trois villes de plus de dix millions d'habitants, constate Martin Roemers. Quand je l'ai terminé, huit ans après, en 2015, le pays en comptait six.»



Retrouvez ce sujet dans «Echos du monde» la chronique de Marie Mamgioglou, début février sur **Télématin**, présenté par William Leymergie, du lundi au samedi, sur France 2.

COMMUNIQUÉ



SHUTTERSTOCK

Parfums et mystères des îles du Sud...

Embarquez pour une croisière PONANT en Polynésie, en compagnie du rédacteur en chef de GEO, Éric Meyer.



DERRICK HODSON

GEO Que ressent-on à l'heure de boucler son sac pour une croisière en Polynésie?

Éric Meyer Je me souviens qu'un reporter du magazine GEO, celui d'entre nous qui avait visité le plus de pays au monde,

m'avait dit à son retour de l'île de Pâques : «C'est le rêve ultime du voyageur». Avec l'archipel des Gambier et les îles de Pitcairn, où nous ferons escale durant cette croisière, il s'agit des lieux habités les plus éloignés de tout continent. C'est la confluence d'un espace géographique extraordinaire et d'une culture très particulière. Avec, de plus, le halo de mystère qui entoure les statues de l'île de Pâques et la disparition brutale de cette civilisation.

Avec la multiplication des images de voyage, quelle part reste-t-il pour le rêve?

La mondialisation est virtuelle. On croit que l'on sait, que l'on connaît. Mais en réalité, rien ne remplacera jamais l'expérience personnelle, l'authenticité du ressenti. Il faut aller en Polynésie pour sentir la caresse d'une brise des mers du sud ou le parfum d'une fleur de tiaré.

Même les plus belles images répondent à un cadrage. Au milieu d'un paysage réel, vous avez votre propre perspective.

Entre les navires de PONANT, au label «Clean Ship», et le magazine que vous dirigez, existe-t-il une parenté naturelle?

Il y a une proximité d'esprit, oui. Lors de ma précédente croisière, en Alaska, j'ai découvert parmi les passagers un grand nombre de nos lecteurs. J'ai mené une conférence sur la conception du magazine, depuis l'idée du reportage jusqu'à la maquette, le choix de la couverture, l'impression... En Polynésie, l'un de nos photographes, Olivier Touron, animera d'ailleurs à mes côtés des ateliers d'écriture et d'images. Comme PONANT, nous essayons de mettre en valeur les beautés du monde, afin de mieux le faire connaître. J'apprécie à



+ Ces énigmatiques statues dressées vers l'inconnu

L'île de Pâques, aussi appelée Rapa Nui, abrite l'un des plus grands mystères de l'histoire de l'humanité : les moaï, monumentales statues de tuf et de basalte, qui atteignent jusqu'à dix mètres de haut. Cet ensemble exceptionnel est inscrit au patrimoine mondial de l'Unesco.

GEO

CROISIÈRE DÉCOUVERTE



NATHALIE MICHEL

CROISIÈRE GEO

Du 6 au 19 octobre 2016
14 jours / 13 nuits à partir de
3 610 €^{HT} par personne au
départ de Papeete.
Contactez votre agent de
voyage ou le 08 20 20 31 27*

+ Une cathédrale de corail, de nacre et de dents de cachalots

Parti de Tahiti, Le Soléal aborde l'archipel des Tuamotu (Fakarava) avant de faire escale aux Gambier. Cet archipel méconnu de la Polynésie française semble figé dans le temps. La belle cathédrale Saint-Michel de Rikitea (1840), sur l'île de Mangareva, a été construite et rénovée à l'aide de matériaux polynésiens typiques. Quant aux fermes perlières des Gambier, au cœur d'un lagon superbe, elles sont mondialement réputées pour produire la «reine des perles».



JALAY

+ Le yachting de croisière avec PONANT

Profitez, en toute intimité, du service discret d'un équipage français, des délices d'une table raffinée, et d'inoubliables moments de détente. Vivez l'expérience d'une croisière qui allie élégance, convivialité, et privilégié l'émotion de la découverte.



FRANÇOIS LEPERRE

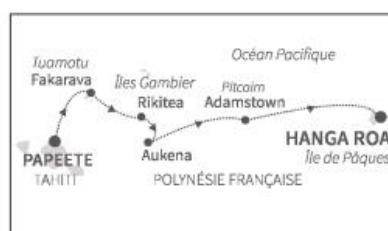
ce propos la taille raisonnable des navires comme *Le Soléal*, qui permet d'aborder les terres lointaines, même les plus fragiles, dans le respect de l'écosystème et des peuples.

Et puis, il y a sur les croisières PONANT, comme dans le magazine GEO, cette même volonté de donner à comprendre, et pas seulement à voir...

Une image n'est rien sans la connaissance des peuples, de la faune, des cultures et du patrimoine. Prenez l'histoire du fameux navire *Le Bounty*, dont les mutins ont peuplé Pitcairn. J'en connais les grandes lignes, mais je serai ravi d'en savoir plus en visitant le musée et en écoutant les conférences sur le sujet. Il est bon, dans ces voyages au bout du monde, d'arriver avec une certaine virginité des sensations et du savoir.

Se sent-on dans un bureau de rédacteur en chef comme un commandant sur la passerelle d'un navire?

J'ai parfois eu ce sentiment, oui. J'ai pu mesurer à quel point la responsabilité du commandant était grande. Non seulement pour assurer la sécurité des passagers. Mais aussi pour leur offrir, au jour le jour, les plus beaux moments à vivre.



En partenariat avec



(1) Tarif Ponant Bonus, sur base occupation double, hors pré et post acheminements, hors taxes portuaires et de sûreté. Plus d'informations dans la rubrique « Nos mentions légales » sur www.ponant.com. Tarif sujet à évolution selon les disponibilités au moment de la réservation. Droits réservés PONANT. Document et photos non contractuels. *0.09 € TTC / min.



NOUVELLE-ZÉLANDE

P. 62 UNE TERRE DE DÉMESURE ET DE FÉERIE P. 76 MAORIS, LE TEMPS DE LA RECONQUÊTE
P. 84 LES PROMESSES DU VIGNOBLE P. 85 CRÈME SOLAIRE POUR TOUS P. 86 MILFORD TRACK,
LA RANDONNÉE LA PLUS CONVOITÉE DU MONDE P. 94 STEWART ISLAND, DERNIÈRE ESCALE
AVANT L'ANTARCTIQUE P. 98 NOS BONS PLANS AU PAYS DU «LONG NUAGE BLANC»

Le rêve ultime des



Ici, les amoureux des rivages sont servis : l'archipel offre 15 000 km de côtes, dont 6 000 de plages. Sur cette vue de la péninsule d'Otago, on aperçoit les courbes d'Allans Beach, un spot cheri des surfeurs.

voyageurs

DOSSIER DIRIGÉ PAR CLÉMENT IMBERT ET NADÈGE MONSCHAU





C'est un Sahara miniature, coincé entre le bleu de la mer de Tasman et le vert du bush. Les immenses dunes de Te Paki déroulent leur sable d'or dans l'extrême nord du pays, près du cap Reinga, où, selon les Maoris, les âmes des morts se rassemblent avant de quitter le royaume des vivants. Les Néo-Zélandais aiment à dévaler ces collines mouvantes en bodyboard. Ici, démarre aussi la Ninety Mile Beach, une plage si large et si longue qu'à marée basse, elle fait office de route.

Dunes de Te Paki





Des œufs ou des crânes de dinosaures pétrifiés, des boules de feu venues de l'espace... Les théories les plus fantaisistes ont été avancées sur ces rochers ronds et lisses, posés comme des perles noires sur le sable de Koekohe Beach. Appelées Moeraki Boulders, ces sphères sont en réalité des concrétions de calcite qui se sont formées il y a soixante millions d'années, puis ont été lentement libérées par l'érosion. Ces curiosités géologiques peuvent atteindre 2,2 mètres de diamètre.

Plage de Koekohe



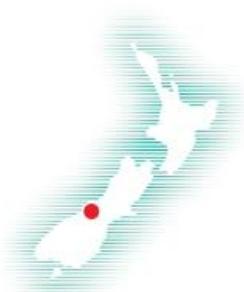


Dans la lumière rasante du soir, les sillons creusés par les animaux qui paissent donnent aux collines l'allure de rizières en terrasses. Voué à l'agriculture, le sud de la région de Waikato a été baptisé King Country (pays du roi) par les Pakeha (Blancs). C'est en effet ici que les tribus maories, en rébellion contre les colons britanniques, ont intronisé leur premier roi, en 1858. Aujourd'hui, cette magnifique contrée rurale est surtout réputée pour ses concours de tonte de moutons.

Collines de King Country

EN COUVERTURE | Nouvelle-Zélande





Le plus grand glacier du pays achève sa course ici, dans les eaux frisquettes (2 °C maximum) mais cristallines du lac Tasman, sur l'île du Sud. Il prend naissance vingt-sept kilomètres en amont, à 3 000 mètres d'altitude, dans le parc national Aoraki-Mont Cook, qui compte soixante autres langues de glace. Réchauffement climatique oblige, les chercheurs ont observé une accélération de la fonte de ce géant, qui, en moyenne, diminue de 180 mètres par an depuis les années 1990.

Glacier Tasman





Comme l'indique leur nom, les Pancake Rocks ont l'air d'enormes piles de crêpes ! Et pour cause : ces falaises, situées au sud du hameau de Punakaiki, se composent d'une superposition de couches de calcaire, sculptées par le vent, la pluie et l'océan. A marée haute, quand les vagues s'engouffrent dans les anfractuosités, c'est le vacarme. Et l'eau en furie rejaitte à la verticale par certaines cavités, les blowholes (trous souffleurs), générant des geysers hauts de plusieurs mètres.

Falaises de Punakaiki



La région de Wai-O-Tapu (eaux sacrées, en maori), sur l'île du Nord, foisonne de merveilles géothermales. Ici, la Champagne Pool invite à une baignade bling-bling. Mais gare à ce surnom trompeur ! Outre le dioxyde de carbone (qui donne ses bulles au champagne), ce bassin est gorgé d'arsenic et de sulfite d'antimoine, à l'origine des dépôts orangés. Avec une eau frisant les 73 °C et un pH cinquante fois plus acide que la normale, tout plongeon y est déconseillé.



Parc de Wai-O-Tapu





Front contre front,
et nez contre nez :
ainsi s'effectue le
hongi, le salut
traditionnel. Cette
marque de respect
se pratique aussi
avec des statues
de divinités, comme
ici, avec la figure
de proue d'un canoë.

MAORIS

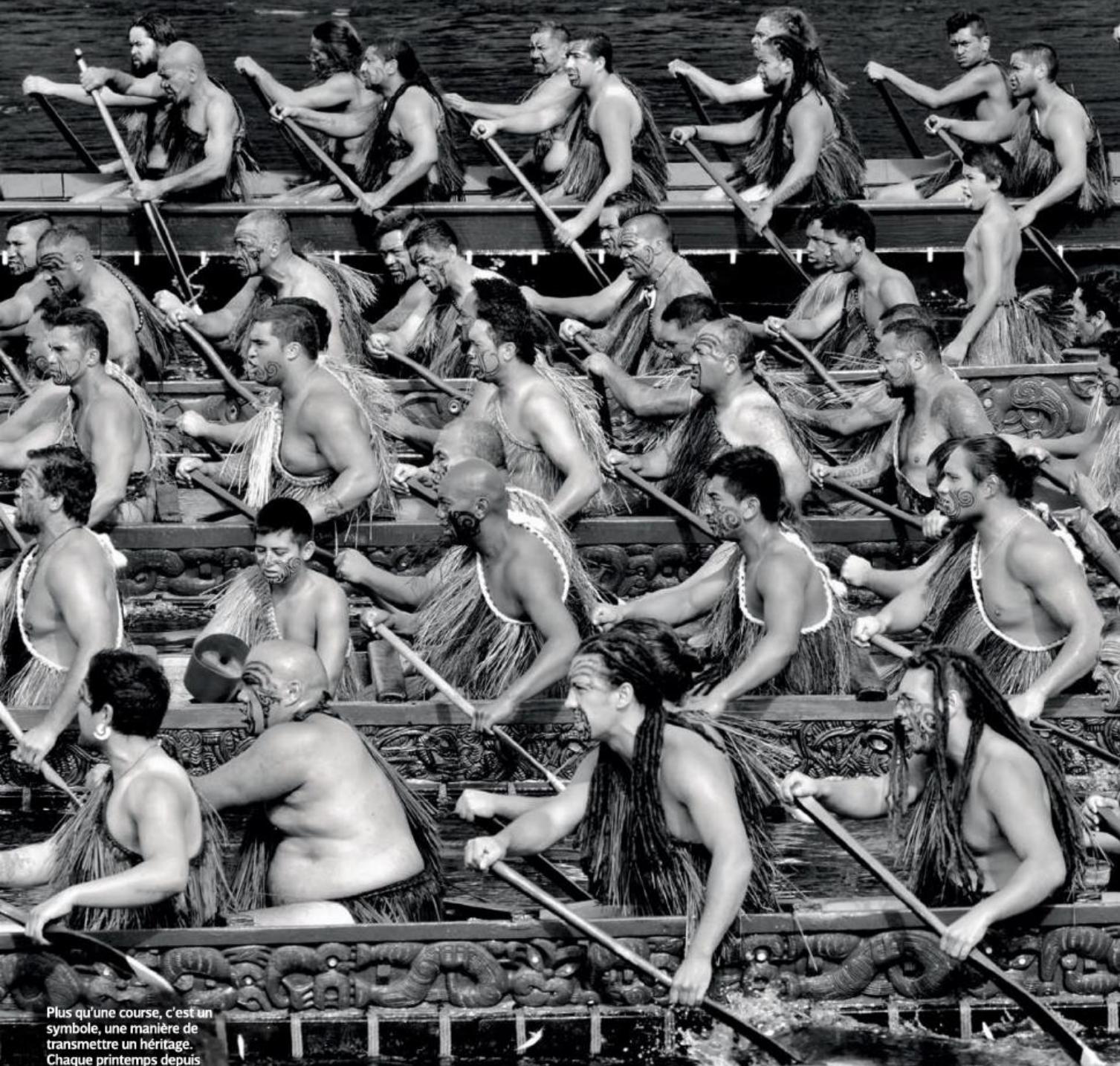
Le temps de



L'assimilation et les expropriations, c'est – enfin ! – du passé. Pour les autochtones, qui représentent 15 % de la population de l'ex-colonie, l'heure est venue de renouer avec des coutumes et des valeurs trop longtemps oubliées.

PAR SÉBASTIEN DESURMONT
(TEXTE) ET
FRÉDÉRIC MOUCHET (PHOTOS)

la reconquête



Plus qu'une course, c'est un symbole, une manière de transmettre un héritage. Chaque printemps depuis 1896, dans la région du Waikato, sur les terres du roi maori, se tiennent les régates de Tūrangawaewae. Pour l'occasion, les plus beaux *waka*, ces pirogues sculptées, sont de sortie.



Venu des limbes du Pacifique, ce peuple a débarqué ici vers l'an mille

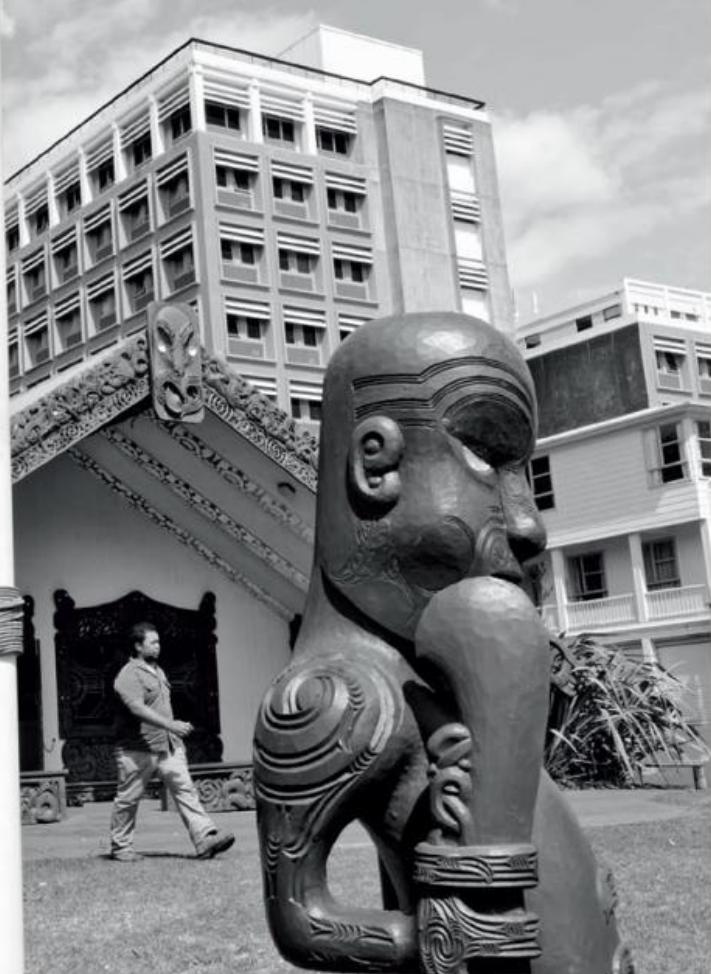
On le surnomme «le grand chaudron vert» ou encore «la pataugeoire du géant». Mais sur les panneaux, c'est le mont Eden, point culminant de la ville d'Auckland (196 mètres). Un lieu *tapu* (sacré) pour les Maoris, qui aiment voir dans ce cratère *Te Ipu-a-Mataaho* (le calice de Mataaho), du nom du «dieu des choses cachées dans les entrailles de la terre». Tapissé d'herbes, ce cône volcanique offre un panorama renversant : c'est une bouche qui s'ouvre, béante, et tout ce que contient la plus grande ville de Nouvelle-Zélande (1,5 million d'habitants) semble en jailrir comme une lave urbaine, avec ses banlieues pavillonnaires, ses jardins à l'anglaise, ses gratte-ciel dressés sur le front de mer et ses lointains îlots sertis dans une mer couleur de jade.

«Nous revenons de si loin que nous avons failli disparaître»

Le soir, à l'heure où le ciel s'embrase, les touristes viennent ici immortaliser leur arrivée sur Aotearoa, la «terre du long nuage blanc». Autour d'une table d'orientation, chacun s'amuse alors à découvrir que Londres, l'ancienne capitale coloniale, est tout de même à 18 339 kilomètres, Buenos Aires à 10 363 et Honolulu à 7 079... Il n'y a, en revanche, aucune indication géographique concernant Hawaïki. Selon les récits mythologiques, c'est de ***



Un marae, la maison commune traditionnelle, trône au sein du campus d'Auckland. Dans cette université, des cours de langue maorie sont donnés depuis la fin des années 1940. Mais il a fallu attendre 1991 pour qu'un département entièrement dédié à la culture autochtone naîsse.



••• cette contrée mystérieuse que seraient venus les Maoris, premiers hommes à accoster en Nouvelle-Zélande vers l'an mille. Mais les cartes ont renoncé depuis belle lurette à en donner la position. Retrouvera-t-on un jour cette *terra australis incognita*, censée se trouver entre Hawaï, le Japon, Tahiti et l'île de Pâques ? Rien n'est moins sûr. Et c'est là tout un symbole : celui d'un peuple né dans les limbes du Pacifique et qui se cherche encore une place. Pas simple quand on est de provenance inconnue. Plus compliqué encore quand, à l'instar du

mont Eden, chaque lieu que les Maoris ont défloré s'est ensuite vu rebaptisé dans la langue de Shakespeare, l'idiome des Pakeha (les Blancs). «Nous revenons de si loin que nous avons failli disparaître», résume Ngahi Bidois. L'homme impressionne : il porte le *tā moko* des sages, ce tatouage facial qui, dans la tradition, symbolise un très haut *mana* (prestige). Ngahi est un speaker. Il passe parfois à la télé, et donne des conseils sur l'art de bien communiquer, notamment en entreprise, en puisant dans les valeurs ancestrales de son peuple :

respect de soi, désintéressement, recherche des racines... Ces valeurs sont de retour, Ngahi en est persuadé. Car, explique-t-il, «les Maoris ont enfin gagné le droit d'être des Maoris.»

Une révolution est en effet en marche : la Nouvelle-Zélande regarde enfin sa double identité en face. L'ex-colonie a engagé, depuis 1975, un processus de réconciliation avec ses autochtones, qui représentent 15 % de la population. Après examen de milliers de requêtes, des tribunaux spéciaux ont proclamé aux quatre coins du territoire des jugements en faveur des Maoris : des excuses publiques et des promesses de réparation, afin de pallier les spoliations foncières, financières, culturelles et écologiques dont ils ont été victimes après l'arrivée des Anglais. Ce processus, long et complexe car différent pour

Interdit désormais d'utiliser le *haka* pour vendre des bières ou des voitures



Des Maoris perpétuent des rites initiés par Rua Kénana en réaction au colonialisme : en 1907, cet activiste avait fondé une «église» au pied de la montagne sacrée Maungapōhatu.



La députée travailliste Nanaia Mahuta pose au parlement de Wellington. Certains sièges sont réservés aux autochtones depuis 1867. Le Maori Party n'existe, lui, que depuis 2004.

chaque tribu (il y en a des centaines), lancé au lendemain de grands mouvements de protestation, ne s'achève que maintenant. Coût de ce repentir national : plusieurs milliards d'euros. «A vrai dire, personne n'arrive à faire les comptes précisément tant les compensations ont pris des formes variées», explique Francine Tolron, spécialiste des civilisations du Commonwealth. Parfois c'est l'Etat qui verse de l'argent à un trust géré par une tribu afin de permettre la construction d'une école ou la restauration d'un village. D'autres fois, des supermarchés ou des chaînes de fast-food doivent soudain payer un loyer à une association indigène qui revendique la propriété du terrain. Il arrive aussi que les autorités financent la dépollution d'un lac ou interdisent l'exploitation commerciale de symboles

sacrés, comme le célèbre *haka* (danse rituelle) qui avait été utilisé pour vendre de la bière ou des voitures. Mais l'essentiel est ailleurs. Dans la «reconnaissance d'une longue lutte», selon la formule de Ngahi Bidlois, qui insiste : «Nous les Maoris, ne baissions jamais la tête. Au fond, nous n'avons pas tant changé depuis notre rencontre avec les Européens.»

Les colons les voyaient comme supérieurs aux autres ethnies

Quand les premiers Anglais débarquèrent, il y a un peu plus de deux siècles, ils rencontrèrent de fiers guerriers, baraqués, tatoués et armés de *mere*, des massues en forme de raquettes. Ils ne connaissaient pas l'écriture mais parlaient une langue chantante, dans laquelle «homme ordinaire» (c'est-à-dire ni dieu ni demi-dieu) se disait «maori». Ainsi furent-ils

nommés par les Européens. Les autochtones vivaient en outre avec des femmes belles et peu farouches – selon les récits des explorateurs, Cook en tête –, qui tiennent un certain prestige au sein de leur tribu à frayer avec le nouvel arrivant. Surtout, «ces habitants volubiles et ouverts aux autres furent regardés par les colons comme supérieurs à beaucoup d'autres ethnies, à commencer par les Aborigènes de l'Australie voisine, considérés comme des sous-hommes», analyse Francine Tolron. Avec, à la clé, un important métissage, encouragé par l'Angleterre.

Dans ce pays des antipodes, les indigènes bénéficièrent aussi de l'avantage du nombre : lorsque Cook accosta ici, en 1770, ils étaient au moins 150 000, alors que les Européens ne dépassaient le millier qu'en 1800. La population était concentrée sur l'île du Nord, au sein de huit grandes *iwi* (tribus) et d'une centaine de sous-tribus. Des clans qui passaient surtout leur temps à se disputer leurs territoires. Les Anglais y vinrent une aubaine pour rééquilibrer le rapport de force : ils livrèrent des armes à feu à des groupes rivaux, la poudre remplaça les combats à mains nues, et ce fut le début de la fin. Quelque 30 000 Maoris s'entre-tuèrent entre 1820 et 1830. En même temps que le flux des immigrants grossissait, explosa celui des maladies importées (rougeole, grippe...), contre lesquelles les organismes océaniens n'étaient pas immunisés. Si bien qu'à l'aube du XX^e siècle, la Nouvelle-Zélande ne comptait plus que 40 000 Maoris.

Entre-temps, il y eut la signature du traité de Waitangi, en 1840. Un parchemin composé de trois courts chapitres, dont la brièveté n'a d'égal que l'ambiguïté. Il établit que Londres est la puissance régnante, que les Maoris deviennent sujets de Sa Majesté, et donc détiennent les mêmes droits que les Britanniques, et la pleine propriété de leurs terres et zones de pêche. Ce dernier engagement ne sera jamais respecté, la •••



COMMENT LIRE LE TĀ MOKO ?

Réservé aux hommes, le tatouage facial a une signification forte. «Les spirales, les koru [fougères stylisées, ndlr], les vagues ou les stries sont comme une carte d'identité», explique Richard Francis, un maître tatoueur. Le design varie selon la tribu : les Te Arawa, par exemple, portent un motif de requin sur le menton. Le côté droit désigne l'ascendance paternelle, le gauche celle de la mère. On y lit aussi le prestige de la naissance (bas du menton), celui du mariage (au niveau des tempes), le métier (joues)... Plus les dessins montent haut vers le front, plus le personnage est important.



A la fin des régates de Tūrangawaewae, les équipages se plient au cérémonial du *haka*, puis se congratulent. C'est surtout au cours de festivals comme celui-ci que les Maoris, citadins à 85 %, peuvent se reconnecter avec leur culture polynésienne.

••• Couronne fermant les yeux sur les spoliations infligées par les colons. Autre problème : dans le texte anglais, les chefs tribaux s'engageaient à céder leur souveraineté (*sovereignty*), mais le terme fut traduit dans les versions maories par *kawanatanga* (gouvernement). Ce qui, pour les Maoris, signifiait que la reine Victoria n'était rien d'autre qu'une administratrice, et que leur pays restait leur pays. Manipulation ou maladresse de traduction ? Les historiens n'ont jamais tranché.

Aujourd'hui, 85 % des 700 000 Maoris vivent en ville. Mais dès qu'ils le peuvent, ils filent dans le

fief de leur tribu. Là, ils passent la journée à se balader, à se baigner ou à pêcher, et restent la nuit dans un *marae* (maison commune en bois), à écouter de vieilles histoires et chanter. «Nous sommes le *tangata whenua* (le peuple de la terre)», répète Josie Mokaimarutuwa. A 70 ans, cette militante assure la visite de Rotorua, sur l'île du Nord. Un bastion de la culture maorie. Entre les cratères de boues chaudes, les geysers et les fumerolles saturées de soufre, cette petite ville a, il est vrai, un caractère volcanique. «Depuis le XIX^e siècle, beaucoup font le voyage ici pour se reconnecter

avec cette vibration particulière», confie Josie. Certains Maoris en profitent même pour y pratiquer en secret une curieuse cérémonie : l'ensevelissement du placenta. Ce dernier est congelé après la naissance du bébé, puis transporté dans une glacière, avant d'être enfoui, à la première occasion, sur le territoire de l'*iwi*. Un baptême aux allures d'enterrement pour un authentique retour aux sources. «Cet attachement à la terre est un trait commun à toutes les civilisations primitives, poursuit Josie. Mais dans la Nouvelle-Zélande moderne, nous avons réussi à en faire le moteur de notre renaissance.»

C'est même devenu un argument touristique. Pour le comprendre, il suffit de crapahuter sur les collines en compagnie de Tak Mutu. Ce trentenaire n'a pas son pareil pour dévaler les sentiers

Pas de balade à VTT sans *karakia*, une prière aux arbres et aux oiseaux



Cette famille en train de rafraîchir ses chevaux dans la rivière Whakatane, sur l'île du Nord, fait partie des Tūhoe, une tribu très engagée dans la cause maorie. Beaucoup de ses membres vivent encore à la campagne.

escarpés. Sa petite entreprise, spécialisée dans les sports outdoor, marche fort. De quatre employés, elle est passée à dix-huit en cinq ans. La raison du succès ? «A Rotorua, tout ce qu'on propose se fait dans l'esprit des Maoris», indique-t-il. La moindre descente en rafting ou à VTT débute par le *karakia*, une prière lancée aux arbres et aux oiseaux, censée protéger du mauvais œil. Les repas, eux, sont cuits dans la fournaise d'une source thermale. Et les activités sont ponctuées de spectacles folkloriques, où se mêlent chants, danses et discours sur la culture des premiers habitants de l'île...

A Rotorua vit une autre passionnaria de la cause maorie. Kiri Danielle ne fait pas ses 37 ans, et sa chevelure noire savamment peignée lui donne des airs de Kim Kardashian. Mais cette vedette de Maori TV n'est pas là pour faire

joli : dans son émission de télé-réalité, *Kaitiaki Wars* (les guerres de la gardienne de la nature), elle traque ceux qui souillent sa terre. «Mon message est simple, dit-elle. Que vous soyez maori ou non, vous devez respecter l'héritage des ancêtres, ces navigateurs qui découvriront ici une nature intacte.»

Après des années de chute libre, le dialecte revit

L'arrivée dans la capitale, Wellington, après cinq heures de route vers le sud, rappelle d'autres réalités. Encore cantonnés aux emplois subalternes, souvent confondus avec les migrants pauvres du Pacifique Sud (Tongiens, Samoans et autres Polynésiens), peu enclins à apprendre la langue des ancêtres, les Maoris des villes ne sont pas ceux des champs. Ils affichent des statistiques record pour le pays en matière d'alcoolisme, de

violences conjugales, d'obésité et de taux d'occupation des prisons. Autre chiffre préoccupant : seuls 15 % des jeunes étudient jusqu'à l'université. «Malgré tout, les derniers indicateurs montrent que la réconciliation commence à payer», analyse l'universitaire Francine Tolron. Un signe ne trompe pas : après des années de chute libre, le dialecte retrouve des locuteurs (55 % des adultes en 2014, contre 42 % en 2001). Le sage au visage de guerrier, Ngahi Bidois, acquiesce : «Soyons patients, on ne répare pas deux siècles d'histoire douloureuse en quelques années !» Avant d'ajouter un proverbe du cru : «*Ka mate te kāinga tahi, ka ora te kāinga rua*, "quand la maison natale meurt, une autre peut naître".» Les fondations sont enfin posées. ■

Sébastien Desurmont



MARLBOROUGH est la plus ancienne région viticole du pays.

ET QUE VAUT LEUR VIN ?

Cela fait seulement un demi-siècle que les Kiwis cultivent la vigne. Les producteurs prennent de la bouteille. Et proposent quelques grands crus.

PAR SÉBASTIEN DESURMONT (TEXTE)

TROIS DOMAINES À VISITER

STONYRIDGE A
Waiheke, Stephen White a créé un vignoble qui rappelle la Toscane. Incontournable : le Larose, que les meilleurs sommeliers placent au niveau d'un grand bordeaux.

POPPIES Poppi et son mari Shayne, implantés à Martinborough, dans l'île du Nord, ne produisent que 30 000 bouteilles par an. A goûter : le riesling vendanges tardives.

ATA RANGI Clive Paton est l'un des pionniers de la région de Martinborough. Ne pas manquer : les pinots noirs.

Lile de Waiheke représente l'escapade arrosée dont les Aucklandais raffolent pour leur week-end. On y accède après quarante minutes de bateau, puis, à l'arrivée, il faut louer des vélos. Après quoi, deux évidences s'imposent : la première est que la bicyclette à assistance électrique n'est pas un luxe tant les lieux sont vallonnés ; la seconde est qu'il n'y a pas une colline sans son vignoble. Bref, cela reste une affaire de bonne descente... Car les trente *vineyards* de cet îlot (93 kilomètres carrés) ouvrent leurs portes pour des *wine tasting* (dégustations) qui ne laissent personne indemne.

Ici, pas de visite des chais ni de balade explicative en compagnie du viticulteur. La visite débute et s'arrête au comptoir de la propriété. Et on paie pour tester, de trois à dix euros le verre, selon le lieu. Résultat, sur cette terre où le vin ne poussait pas il y a à peine quarante ans (le premier vignoble digne de ce nom a été planté en 1972 dans le Marlborough, sur l'Île du Sud), il est impensable de recracher le nectar que l'on goûte. Quand on vous disait que le vélo électrique était le bienvenu... Waiheke illustre bien la façon dont

les Néo-Zélandais apprécient le vin : consommé comme un produit festif, tel n'importe quel alcool, et le plus souvent à l'apéro. Ici, l'accord entre un mets et un millésime est une idée neuve, presque snob. La boisson doit surtout être commode à servir autant qu'à déguster – les bouchons sont presque toujours à vis – et le mono-cépage reste la constante. Le nom du raisin (66 % de la production est en sauvignon blanc) est souvent inscrit de manière bien lisible sur l'étiquette. En bouche, cela se veut sans floriture.

Des multinationales misent sur la région du Marlborough

«Des crus typiques du Nouveau Monde, toujours très plaisants, pleins de fruits, juge Jean-Christophe Poizat, fondateur de la Maison Vauron à Auckland et spécialisé dans l'import-export de vin depuis vingt-cinq ans. Les rouges sont vieillis en barriques neuves pour obtenir des notes boisées bien marquées. Sauf quelques exceptions, tous pêchent par leur faible longueur en bouche et une complexité aromatique limitée.» Sur les 600 domaines du pays, le vent souffle constamment et le soleil tape dur en été, ce qui rend

nécessaire l'arrosage. Du coup, les racines ne poussent pas en profondeur. «Dans ces conditions, la notion de terroir n'existe pas», souligne Jean-Christophe Poizat. Tout cela n'empêche pas les *winemakers* des antipodes de réaliser une belle percée, notamment en Angleterre, en Amérique du Nord et en Asie. Depuis 2002, le volume des exportations de vin néo-zélandais a été multiplié par neuf et leur valeur par six (865 millions d'euros en 2015). Et la production nationale a triplé. A côté des magnats de la région du Marlborough (plus de 100 hectares par domaine), soutenus par des multinationales, quelques petits producteurs mettent en valeur leur différence. C'est le cas des vignerons indépendants du Wairarapa (1 % de la production nationale), à l'est de Wellington. Ces micropropriétés, tenues par des passionnés formés en Europe, ont déjà élaboré de grands millésimes, remarqués dans les concours internationaux (voir encadré). Un tournant d'autant plus intéressant que le vignoble kiwi ne peut désormais plus s'étendre, faute de terres disponibles. ■

Sébastien Desurmont

LE SOLEIL, PREMIER DANGER

Ici, gare aux UV ! Sur ce territoire bien plus qu'ailleurs, le trou dans la couche d'ozone fait des ravages. Même s'il tend à se résorber. Explications.

PAR SÉBASTIEN DESURMONT (TEXTE)

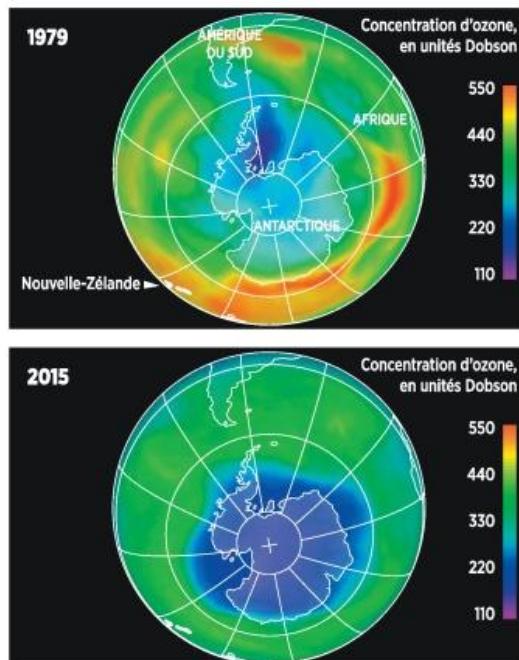
En Nouvelle-Zélande, l'expression «protection rapprochée» veut vraiment dire quelque chose. Partout, on trouve des distributeurs gratuits... de crème solaire : dans les restaurants, les hôtels, les magasins de sport, les clubs de surf ou sur les pontons des yacht-clubs, et même à la sortie des bureaux. Pourquoi tant de précautions ? Parce que la «terre du long nuage blanc» pourrait être renommée aujourd'hui «terre de l'ardent soleil» : le rayonnement ultraviolet, à l'origine des brûlures et des cancers de la peau, est ici l'un des plus forts au monde. Les chercheurs ont par exemple calculé que la dose annuelle d'UV reçue par un habitant de Central Otago, une région de l'Ile du Sud, est deux fois plus forte que celle qui touche un Allemand de la Bavière (l'équivalent en latitude dans l'Hémisphère Nord). A l'instar de l'Australie, de l'Afrique du Sud, de l'Argentine et du Chili, l'archipel néo-zélandais se situe en effet dans la partie de l'Hémisphère Sud réputée à haut risque en raison de sa proximité avec l'Antarctique, que surplombe le célèbre «trou» de la couche d'ozone.

Située dans la partie supérieure de la stratosphère, entre quinze et trente-cinq kilomètres de la surface de la Terre, la couche d'ozone agit normalement comme un pare-soleil : elle renvoie les rayons ultraviolets pour n'en laisser pénétrer que la moitié. Mais, à la fin des années 1970, les scientifiques mirent en évidence une déchirure dans ce manteau protecteur. Sa taille varie constamment au fil des saisons, mais elle peut être aussi large que le continent européen,

notamment en fin d'hiver austral (septembre et octobre). L'année dernière, elle a même atteint la superficie record de vingt-sept millions de kilomètres carrés. Coupables : les chlorofluorocarbures (CFC), les hydrochlorofluorocarbures (HCFC) et les hydrocarbures halogénés. Autant de molécules chimiques employées dans les sprays désodorisants, ampoules, bombes aérosols, et qui, une fois évaporées dans la haute atmosphère, grignotent la couche.

Les fluctuations de la météo jouent sur la taille du «trou»

Engageant 197 pays, le protocole de Montréal (1987) a permis d'interdire – progressivement – les CFC et HCFC. Leur production a cessé dans les pays développés en 1996 et dans le reste du monde en 2010. Résultat, la résorption est en marche, même si la durée de vie de ces substances dans la stratosphère est supérieure à cinquante ans pour la plupart d'entre elles. «Nous sommes dans une période de transition, les efforts accomplis par la communauté internationale commencent à payer», explique Sophie Godin-Beekmann, directrice de recherche au CNRS. Preuve qu'une mobilisation concertée en faveur de la planète porte ses fruits. Parfois, comme en 2015, les fluctuations météorologiques provoquent une augmentation du trou, «mais sans remettre en cause sa tendance générale à rétrécir sur le long terme», confirme la spécialiste. En attendant, la Nouvelle-Zélande fait face à un problème de santé publique. La Melanoma Research Foundation et la Cancer Society indiquent que le taux de cancer de la peau dans l'archipel est le plus



Ces images de la NASA rendent compte de l'évolution alarmante de la couche d'ozone au-dessus du pôle Sud depuis les premières mesures relevées par satellite, en 1979 : les scientifiques considèrent qu'il y a «trou» quand la concentration d'ozone dans la stratosphère est inférieure à 220 unités Dobson (en bleu, ou pire, en violet), la valeur normale tournant autour de 300 (en vert).

élevé du monde, avec un décès par jour, les deux tiers touchant des hommes de plus de 50 ans. Pendant le printemps et l'été australs, le ministère de la Santé préconise de se tartiner de crème solaire à fort indice de protection au minimum deux fois par jour, le matin et après le déjeuner. Il est aussi recommandé de porter en permanence des lunettes de soleil. Et, dès qu'il fait beau, un chapeau large et des vêtements couvrant bras et épaules. Car les études menées par le professeur Adrian McDonald, physicien à l'université de Canterbury, montrent que le rayonnement solaire dans son pays reviendra à la normale d'ici à une trentaine d'années. Au mieux. ■

Sébastien Desurmont

EN COUVERTURE | Nouvelle-Zélande

A photograph of a hiker sitting on a large rock on the left side of the frame, looking out over a vast, misty mountain valley. The mountains are rugged and partially covered in snow. The sky is filled with low-hanging clouds. In the foreground, there's some dry grass and shrubs.

MILFORD TRACK

La randonnée la plus



Des réservations bouclées un an à l'avance et pas plus de cinquante marcheurs par jour : ce trek ne dévoile ses beautés qu'à une poignée de privilégiés. Notre photographe a fait partie des heureux élus. Il a ainsi pu arpenter les forêts les mieux préservées de l'Île du Sud. Récit.

PAR CLÉMENT IMBERT (TEXTE)
ET ARNO GASTEIGER (PHOTOS)

Le Mackinnon Pass, point culminant de l'itinéraire (1 154 m), offre un vertigineux panorama sur le Fiordland, une région vierge de toute présence humaine.

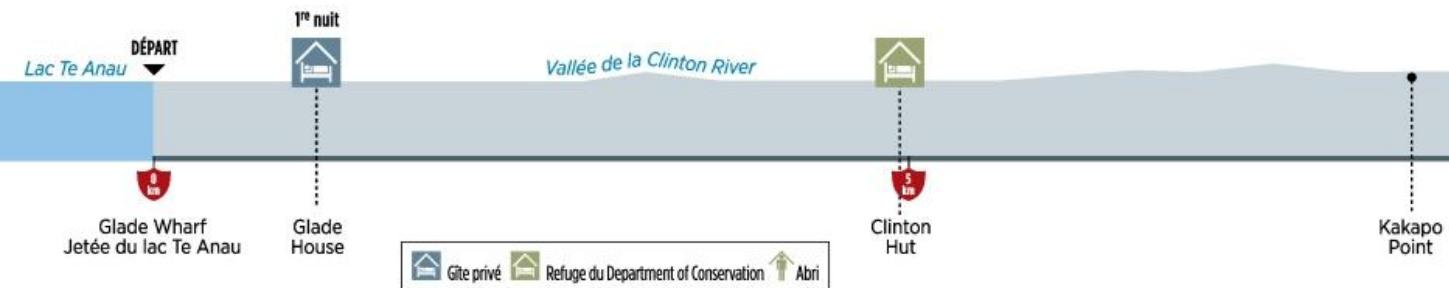
convoitée du monde

EN COUVERTURE | Nouvelle-Zélande



Après une heure de navigation sur le lac Te Anau, le point de départ du Milford Track apparaît à l'horizon (à g.). A bord, quarante trekkeurs venus du monde entier, les seuls à avoir reçu ce jour-là l'autorisation de s'engager sur le sentier. Pour préserver l'environnement, le nombre de visiteurs est en effet étroitement contrôlé par les autorités. Mais le programme est alléchant : 53,5 kilomètres

parcourus en quatre jours, au creux des vallées glaciaires du Fiordland, le plus vaste parc national de Nouvelle-Zélande. La première étape est une simple mise en jambes, moins de deux kilomètres sous les frondaisons moussues. «A part la piste, aucune trace humaine dans cette forêt des origines», raconte notre photographe, Arno Gasteiger.





Le Milford Track est l'un des neuf Great Walks (l'équivalent de nos GR) du pays. A ce titre, ses chemins sont bien balisés et parfaitement entretenus. Cette promenade en bois a été aménagée pour traverser une zone humide sans abîmer les lichens poussant au pied des hêtres argentés, une essence endémique. Feuille de route de ce deuxième jour : quinze kilomètres le long de la rivière Clinton, et des incursions dans la forêt tempérée ombrophile, caractéristique du Fiordland. Les huit mètres de précipitations annuelles sont une aubaine pour les mousses, qui couvrent les sous-bois d'une seconde peau. S'accrochant partout, elles sculptent des formes fantasmagoriques, comme sur cette vieille souche métamorphosée en tête d'ours (à g.).



2^e nuit



Branche Ouest de la Clinton River

10 km

Chutes Hirere



Abri Hirere

Lac Hidden

Clinton Canyon

15 km

Refuge Pompolona



Après dix kilomètres de plat, le sentier commence à grimper. Des avalanches de roches transpercent la forêt, laissant apparaître, au bout d'une trouée, l'imposante silhouette des monts Wick, qui font partie de la chaîne des Alpes du Sud. En cette fin de printemps austral, les pics toisant les 2 000 mètres sont encore encapuchonnés de neige et striés par les flèches argentées d'une multitude de cascades. Comme il est interdit de camper, tout le monde dort en refuge. Le Pompolona Lodge (à g.), où Arno Gasteiger a passé sa deuxième nuit, est loin de l'image spartiate des gîtes de montagne. «Repas à la carte préparés par un cuisinier, sélection de vins et de l'électricité jusqu'à 22 heures : inattendu dans un endroit aussi reculé», s'étonne-t-il.





Au matin du troisième jour, les trekkeurs s'attaquent au tronçon le plus escarpé du Milford Track : l'ascension du Mackinnon Pass, qui culmine à 1154 mètres d'altitude. Quatre heures sont nécessaires pour atteindre le cairn surmonté d'une croix qui marque le franchissement de ce fameux col. «Depuis l'aube, d'épais nuages bloquaient toute visibilité, se souvient Arno Gasteiger. Mais à

l'arrivée en haut, le ciel s'est ouvert tout d'un coup, dévoilant ce paysage alpin criblé de lacs d'altitude.» Le regard du photographe fut alors attiré par ces délicates corolles blanches piquetées de jaune tendre qui poussent entre les roches : des lis du mont Cook. Ces fleurs de la famille des renoncules sont typiques du sud de la Nouvelle-Zélande.



Mackinnon Pass
1154 m

Vallée du Roaring Burn

3^e nuit



30 km

Refuge Quintin



C'est déjà le dernier jour pour la petite troupe. Après être redescendus en fond de vallée, les randonneurs longent la rivière Arthur, qu'ils finissent par traverser par ce pont suspendu. En contrebas, l'eau grouille d'anguilles et de truites fario, et se pare de reflets émeraude, rappelant la couleur d'une autre pierre, le jade. Sacré pour les Maoris, le minéral semi-précieux abondait

jadis dans le Fiordland – d'ailleurs surnommé dans la langue locale Te Wöhipounamu (le lieu du jade). Après vingt et un kilomètres d'efforts, apparaît, au détour d'un virage, ce panneau de bois marquant l'arrivée à Sandfly Point (à g.). Un clin d'œil aux sandflies, ces petites mouches noires piqueuses qui s'abattent en escouades sur les mollets des trekkeurs.



3^e nuit



Vallée de l'Arthur River

Refuge Quintin

55 km

Dumpling Hut



40 km

Boatshed Hut



Chutes Mackay
Passerelle Boatshed

Lac Brown

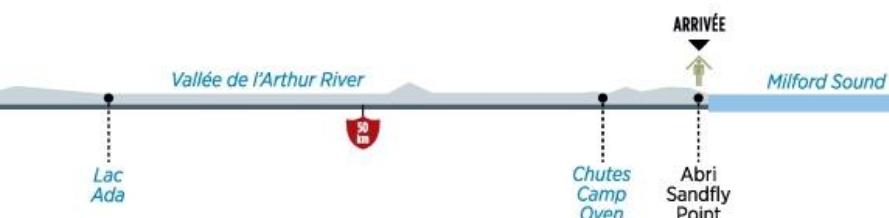


Abri Giant Gate

Chutes Giant Gate



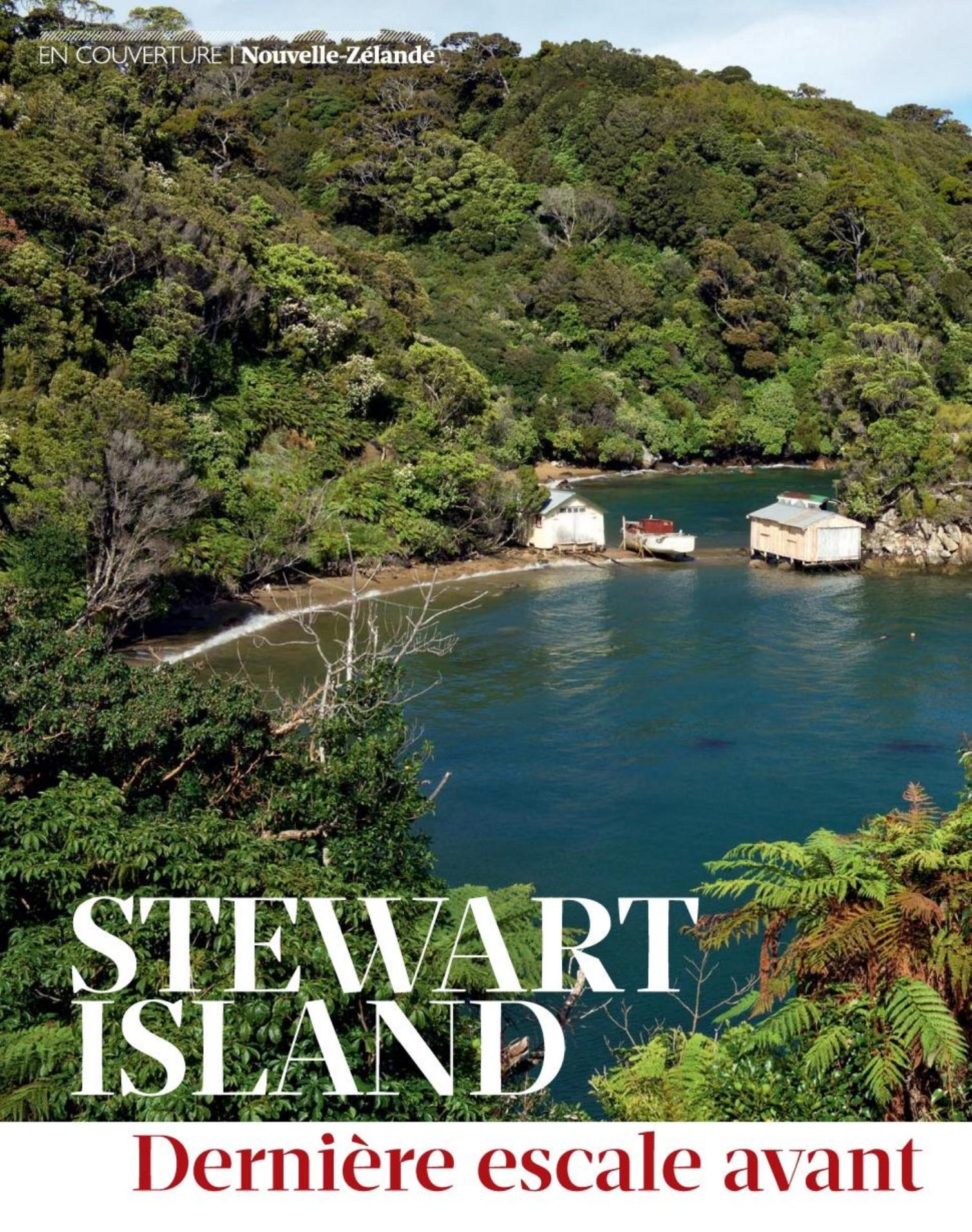
Le bouquet final : un bateau attend le groupe, l'ancre jetée dans le Milford Sound. Classé au patrimoine mondial, ce fjord est l'un des sites les plus touristiques de l'Ile du Sud. C'est par cette spectaculaire échancrure que les eaux salées de la mer de Tasman s'engouffrent dans les terres, entre des à-pics de plus de 1 000 mètres. Drôle de sensation que d'être replongé dans l'ambiance bruyante des croisières après quatre jours à arpenter les solitudes silencieuses du Fiordland. Les compagnons de route de notre photographe s'accordent un dernier répit : une excursion aux Stirling Falls (à g.), une cascade de 155 mètres. L'occasion de se sentir une ultime fois des privilégiés, avant de s'en retourner à la civilisation.



► POUR TENTER L'AVENTURE

Deux options : soit apporter matériel et nourriture et bivouaquer dans les refuges gérés par le Department of Conservation (DOC), mais les places sont rares et il faut réserver un an à l'avance (100 euros les droits d'entrée). Soit partir, comme notre photographe, avec une compagnie privée, Ultimate Hikes, qui possède ses propres gîtes (à partir de 1 250 euros tout inclus). Contacts : doc.govt.nz ou ultimatehikes.co.nz

EN COUVERTURE | Nouvelle-Zélande



STEWART ISLAND

Dernière escale avant



Dans la crique de Golden Bay, il y a tout juste deux cabanons de pêcheurs. Cette délicieuse solitude, c'est la marque de fabrique de Stewart, où 400 personnes se partagent un territoire plus grand que Londres.

Frédéric Muech

C'est un îlot, tout au sud du Sud. Sur ce bout de terre balayé par les quarantièmes rugissants, les oiseaux rares sont plus nombreux que les hommes. Embarquement immédiat.

PAR SÉBASTIEN DESURMONT (TEXTE)



Ies gens de la «terre ferme» ne comprennent rien à rien. Pour Barry Rhodes, le postier de Stewart Island, c'est un fait établi. On vient en effet de lui demander de laisser tomber son outil de travail le plus sacré : le fameux tampon de la poste, fierté de son île, celui avec lequel il oblitérerait chaque courrier d'un beau motif d'ancre bleue. Les services postaux néo-zélandais viennent de passer à l'affranchissement électronique, et une obscure ligne de chiffres et de lettres codées remplace désormais la poésie du cachet. Depuis, Barry ne décolère pas. «Une tradition se perd, grogne-t-il. Le premier réflexe de celui qui débarquait ici, c'était de faire tamponner ses cartes postales, son carnet de bord, voire son passeport, comme une preuve de son voyage jusque chez nous.» Et quel voyage ! A vol d'albatros, Stewart Island est à peine à trente kilomètres de la grande île du Sud, mais on pénètre ici dans un ***

L'Antarctique

REPÈRES

••• autre monde. C'est, entre la mer de Tasman et l'infini du Pacifique, un repli de verdure méchamment arrosé (1 500 millimètres par an). «Juste un peu plus au sud du Sud», répètent les pêcheurs du coin. Unique bourg : Oban. «Le dernier village avant l'Antarctique», ironisent les Kiwis (le surnom des Néo-Zélandais) du «continent», en oubliant que Stewart est aussi proche du pôle Sud que Paris du pôle Nord. Mais y poser le pied signifie que l'on vient de braver un mythe : l'inférial détroit de Foveaux, ce couloir tant redouté des navigateurs depuis le passage en 1770 du capitaine Cook, qui ne put explorer les lieux tellement la mer était mauvaise. Là, le souffle des quarantièmes rugissants lève en continu des paquets d'eau. Concrètement, cela veut dire qu'il faut accepter d'être ballotté une heure durant dans un minuscule ferry dont on finit par penser que ce sera la dernière sortie.

Ici, il faut cumuler les rôles, plombier, couvreur, docker...

A l'arrivée, l'estomac en capilotade et le teint couleur de varech, le visiteur découvre une joyeuse communauté de 400 âmes. Un peuple chaussé de bottes en caoutchouc et parlant un anglais à couper au hachoir, avec «r» roulez et syllabes avalées. Sur le port, des anciens sont là pour saluer les arrivants. Un peu plus loin, une vingtaine d'enfants, majoritairement roux et hirsutes, jouent dans la cour d'une école. Les jours où il ne pleut pas trop dru – il y en a quelques-uns –, on s'aperçoit vite que Oban se résume à quelques maisons. On y distingue une supérette qui affiche, sur un tableau noir, la date d'anniversaire de chaque habitant. A côté, se dresse le South Sea Hotel, auberge plus que centenaire, avec, au rez-de-



WEKA (OU RÂLE WÉKA)



MŌHUA (OU MOHOUA À TÊTE JAUNE)

UN PARADIS PRÉSERVÉ POUR ORNITHOLOGUES

Pour les birdwatchers, c'est l'île au trésor : on peut y observer une faune riche d'une centaine d'espèces (y compris des volatiles marins, gorfous, albatros...). Cerise sur le gâteau : un tiers d'entre elles sont rarissimes, voire endémiques, comme le tūtūpounamu, l'un des plus petits oiseaux au monde (cinq grammes), ou le tui, au chant très mélodieux.



KĀKĀ (OU NESTOR SUPERBE)

chaussée, un pub, le pilier de la vie nocturne. A quoi s'ajoutent une église rouge et blanche posée sur la colline, une salle des fêtes toute neuve, un vieux cinéma et un petit musée, où l'on apprend que Stewart Island tire son nom du capitaine de baleinier qui, le premier, cartographia l'île, en 1809. Quelques pas encore, et voici le bureau de poste de Barry. L'endroit fait office de banque, de bibliothèque et... de comptoir de location de clubs de golf pour aller taper la balle sur un improbable neuf-trous accroché à une falaise. Barry s'occupe aussi de délivrer les billets de la compagnie Stewart Island Flights, laquelle est censée faire décoller chaque jour l'un de ses trois coucous. «Sauf qu'en cas de vent orienté nord-ouest, la piste de 630 mètres de long devient trop courte», prévient le postier. Ce

qui condamne tout le monde à l'épreuve du ferry. Mais pas de quoi inquiéter les autochtones. Beaucoup d'entre eux sont les descendants de marins écossais arrivés vers 1840 pour exploiter des eaux parmi les plus poissonneuses du globe. D'autres portent des noms de Vikings (Riksen, Larsen, Jensen...), souvenirs des années 1920, quand une compagnie baleinière norvégienne utilisait une crique protégée comme base arrière de ses campagnes en Antarctique. Certains habitants revendent aussi un peu de sang maori. A partir du XIII^e siècle, la tribu des Ngāi Tahu aurait régulièrement chassé l'oiseau migrateur dans les parages. Il en est resté une légende phare de la mythologie indigène : Stewart serait une ancre (*te punga*, en maori) servant à maintenir en place l'archipel néo-zélandais. Autrement dit, sans ce confetti qui représente 0,6 % du territoire national, les deux grandes terres du pays dériveraient peut-être au diable vauvert. Et puis, parmi les habitants, il y a aussi les étrangers qui n'ont jamais voulu prendre le ferry du

La poste fait office de bibliothèque et... de loueur de clubs de golf !



KIWI AUSTRAL

J. Sudraud / Naturimages - Photofew Zealand.com / Biosphoto ; S. Bernier / Naturagency ; S. Salter / Agefotostock.com

retour. C'est le cas de Holger Lachmann. La quarantaine et le souffre du gars que l'exil rend plus heureux, cet Allemand occupe une caravane bleu et blanc où il concocte «les meilleurs fish and chips du Pacifique sud». Holger, qui a accosté à Stewart en 1996 par un beau matin de Pâques, se souvient avoir prononcé cette phrase quelques heures après son arrivée : «Oui, je pourrais vivre ici.» Chris, sa femme, ajoute alors : «Moi aussi.» Quatre jours plus tard, le couple achetait une maison sur l'île. «Mais pour rester, il faut apprendre à tout faire, prévient le cuistot. Être plombier, couvreur, docker, jardinier... Et accepter de mener une vie simple.»

Pourquoi alors s'accrocher à ce caillou des antipodes ? A cette question, les locaux répondent avec humour. En déclinant par exemple une liste bizarre qui finit par former une ritournelle : kākā, tui, kākāriki, pihipihi, tou-touwai, titi, pipipi... Des noms donnés jadis par les Maoris à quelques volatiles rares, souvent endémiques, qui peuplent encore les forêts vierges de l'île, ses fjords

secrets, ses plages au sable d'or, ses criques luxuriantes, ses montagnes, ses dunes et ses marais. Si Stewart Island conserve ses habitants, c'est peut-être grâce à ces oiseaux de paradis.

Le robin de Stewart vient picorer sur votre épaule

«Cette contrée cache un miracle insoupçonné», confirme l'artiste Janice Gill, 68 ans. Célèbre pour peindre la Nouvelle-Zélande à la manière du Douanier Rousseau, c'est une habituée des lieux. «Il faut chauffer ses bottines de randonnée, enfiler des guêtres pour se protéger de la boue, ne pas oublier ses jumelles, puis s'enfoncer dans le bush, explique-t-elle. Et là, on comprend soudain que Stewart est une pépite.»

L'Etat néo-zélandais l'a bien compris. En 2002, contre la volonté des habitants, il a nationalisé 85 % du territoire pour mieux le protéger. Ainsi est né le parc national de Rakiura. Il est vaste comme le Grand Londres, doté de 300 kilomètres de sentiers et de dizaines de refuges perdus dans les bois. Et il faut neuf jours de

marche pour en faire le tour. Certains parcours trop humides ont même été recouverts de gravillons importés par hélicoptère.

Aujourd'hui, l'île reçoit 35 000 visiteurs par an. Stewart-la-Boueuse, comme on la surnommait, est devenue la Mecque du *tramping*, un sport local qui consiste à crapahuter des jours durant, en famille ou entre amis, quelle que soit la météo. «La création du parc a permis de rompre notre isolement, concède l'ornithologue Matt Jones. Il a révélé à tout un pays une terre dotée d'une biodiversité unique.» Et permis d'engager la bataille contre les rats. Leur invasion menaçait les équilibres naturels, les oiseaux en particulier. Des centaines de pièges ont donc été posés par les rangers. La tâche est immense mais sur certains des 170 îlots lilliputiens au large de Stewart, l'éradication porte déjà ses fruits. Sur l'enchanteresse Ulva, par exemple, que l'on rallie en cinq minutes de bateau, la vie a repris comme au premier matin du monde. Le weka, sorte de grosse poule sauvage, déambule désormais avec insouciance sur les plages. Le robin de Stewart, un passereau endémique, vient picorer sur votre épaule. Le kererū, un pigeon des bois reconnaissable à son plastron vert, danse sur la canopée. Quant au kiwi, icône nationale en voie d'extinction, Stewart Island est devenu son ultime refuge. Il y en aurait plus de 10 000 cachés dans les bois. Du genre timide, l'oiseau au long bec ne sort qu'à la nuit tombante. Alors, au pub du South Sea Hotel, les anciens, peu avares en plaisanteries, s'amusent à révéler un «secret» : pour apercevoir l'oiseau rare, jurent-ils, il suffit d'arpenter au crépuscule le terrain de rugby qu'ils ont aménagé en lisière de forêt. Là, sous le ciel rougeoyant, des kiwis sont au rendez-vous. Mais, attention, cette espèce-là est du genre rustique, suant... et agrippée à son ballon ovale. ■

Sébastien Desurmont

NOS BONS PLANS AU PAYS DU

Contempler cimes et rivières sauvages depuis un wagon, arpenter des plages
La sélection de GEO pour profiter au mieux des grands espaces de Nouvelle-Zélande

1 DES MILLÉSIMES À BICYCLETTE

Echouée au milieu du golfe de Hauraki, l'île volcanique de Waiheke n'est qu'à quarante minutes de bateau d'Auckland. Un paradis bohème aux airs presque hawaïens, avec plages désertes, coquettes maisons de vacances en bois, et surtout, des vignobles à n'en plus finir. Une trentaine d'exploitations viticoles ouvrent leurs portes aux amateurs. Pour circuler, ne pas hésiter à louer un vélo électrique à Oneroa Bay (à cinq minutes à pied du débarcadère).

2 LA SYMPHONIE DE LA MER

Derrière un amphithéâtre rocheux, le sable noir s'étend à perte de vue. L'air chargé d'embruns, les vagues brutales ajoutent à la dramaturgie du lieu. La plage de Karekare, utilisée par Jane Campion dans *La Leçon de piano*, film primé à Cannes en 1993, est bien plus qu'un simple décor de cinéma : laissée vierge de toute installation balnéaire, elle

constitue un univers en soi, unique par son mystère et son isolement. C'est aussi la plus dangereuse de l'île du Nord. Pour se baigner, mieux vaut aller juste à côté, à Piha, un repaire de «babas cool» et de surfeurs, où les Aucklandais aiment passer le week-end.

3 UN HAKA SOUS LE GEYSER

S'il fallait se contenter de visiter un seul lieu dans le «maori land» de Rotorua, ce serait bien Te Puia : entourant le grand Pohutu, un geyser qui jaillit à trente mètres de haut vingt fois par jour, ce musée en plein air dédié aux premiers habitants du pays existe depuis 1967. Là, on peut assister à un pōwhiri (cérémonie d'accueil) ou à un haka (danse guerrière), manger un hāngi (repas cuit sous la terre chaude des volcans), ou écouter des chants traditionnels... Les tickets d'entrée financent une école d'artisanat, où sont formés chaque année une quinzaine d'élèves, notamment à la sculpture sur bois et au tissage.

4 SUR LES VOLCANS EXACTEMENT

Avec 60 000 trekkeurs par an, c'est la randonnée la plus populaire du pays. Et pour cause ! Le Tongariro Alpine Crossing, long de dix-neuf kilomètres, ondule dans un paysage riche de trois volcans encore actifs. Au menu : lacs d'altitude d'un bleu irréel, steppes exemptes de toute végétation, roches pétrifiées par les éruptions et fumerolles imprédictives... Le sentier est accessible à tout bon marcheur.

5 PETITS VIGNOBLES MAIS GRANDS CRUS

Ici, on fait du vin à la manière des jardiniers : tel est le refrain des vignerons installés autour de l'adorable bourgade de Martinborough. Tout l'inverse des exploitations géantes de la région de Marlborough, sur l'île du Sud. Caves incontournables : Poppies, pour ses crus à forte personnalité, Palliser, fournisseur de la reine d'Angleterre, et Colombo, pour son ambiance familiale.

6 METTRE LE CAP SUR LE CAP PALLISER

Au départ de Wellington ou de Martinborough, cette escapade en voiture (compter une demi-journée) offre un panorama grandiose sur un littoral balafre par les tempêtes. La route qui mène au cap Palliser traverse d'abord des vallons où broutent une nuée de moutons hirsutes, avant de multiplier les points de vue sur le détroit de Cook, qui sépare de ses eaux couleur de jade l'île du Nord de celle du Sud. Puis, elle mène à un village de pêcheurs où l'on remonte les barques de l'eau avec... des bulldozers ! Suivent d'immenses plages de sable gris. Au bout, la chaussée est en travaux depuis des lustres. Ne pas hésiter à se garer et marcher jusqu'au phare.

7 PAGAYER AVEC LES DAUPHINS

A l'ouest de la ville de Nelson, le parc national Abel Tasman veille sur une côte sauvage baignée de soleil. Le meilleur moyen de l'admirer ? Naviguer en kayak au départ de Marahau ou de Kaiteriteri durant une, deux, voire trois journées, et passer la nuit en camping ou en refuge. Une route maritime permet de voguer de criques turquoise en plages dorées et d'observer dauphins, manchots ou bancs de poissons endémiques, comme le kōkopu...

8 MENER GRAND TRAIN DANS LES MONTAGNES

En voiture pour l'un des voyages ferroviaires les plus photogéniques de la planète : le TranzAlpine traverse l'île du Sud dans sa grande largeur, du Pacifique jusqu'à la mer de Tasman. Départ le matin de Christchurch, sur la côte est, pour une arrivée à Greymouth, sur le littoral ouest, cinq heures

REPÈRES

LES CONSEILS DE NOS REPORTERS

QUAND PARTIR ?

De novembre à avril, pour bénéficier de belles journées ensoleillées.

COMMENT VISITER ?

Pour bien explorer le pays, la location d'une voiture est incontournable (permis international indispensable). Mais pour les longs trajets, mieux vaut prendre l'avion.

OÙ DORMIR ?

Ne pas avoir peur de réserver des auberges de jeunesse (notamment l'excellente chaîne YHA) ou des refuges sur les sentiers de randonnée. Les chambres sont simples mais propres, bien équipées, et surtout, très cool, «kiwi spirit». Et les prix, imbattables. Autre option,

le wwoofing : ce réseau mondial de fermes, qui offrent un hébergement gratuit en échange d'une participation aux tâches (quatre heures par jour maximum), est très développé ici. Contacts : yha.co.nz et www.woof.co.nz

AVEC QUI PARTIR ?

La Maison de l'Océanie, qui nous a aidés à réaliser ces

reportages, propose des voyages sur mesure dans tout le pays, et ces deux circuits : «la Nouvelle-Zélande à sa guise», à la découverte de paysages grandioses, (19 j., à partir de 2 950 €), et «Balades néo-zélandaises», concentré de randonnées à couper le souffle (21 j., à partir de 4 200 €). Contact : maisondeloeceanie.com

LONG NUAGE BLANC

d'ébène, randonner sur des steppes volcaniques...

PAR SÉBASTIEN DESURMONT (TEXTE) ET HUGUES PIOLET (INFOGRAPHIE)

plus tard. De quoi admirer, par la fenêtre du wagon, des paysages démentiels : plaines fertiles, rivières vagabondes et cimes enneigées de la chaîne des Alpes du Sud.

9 DES MANCHOTS ET DES... FRANÇAIS !

Impossible de s'ennuyer sur la Summit Road. Depuis Christchurch, cette route suit la crête d'anciens cratères sur une centaine de kilomètres pour mener jusqu'à la sublime baie d'Akaroa, un village jadis peuplé de colons français : certains des 600 habitants revendiquent encore leurs origines nantaises ou bordelaises ! Mais c'est surtout un site idéal pour observer le dauphin d'Hector, le plus petit du monde, et une colonie protégée de manchots à ailerons blancs.

10 LE REPAIRE DE L'ALBATROS ROYAL

Près de Dunedin, dans une verte contrée qui n'est pas sans rappeler l'Ecosse, le Pacifique frappe de plein fouet les falaises. Sur cette côte déchiquetée, des anses

solitaires cachées entre les hameaux de pêcheurs constituent un parfait refuge pour les oiseaux marins. Mais c'est à l'extrême nord de la péninsule d'Otago, au fort militaire de Taiaroa Head, que l'observation est la plus fructueuse. On y trouve le Royal Albatross Centre, seule réserve au monde dédiée aux albatros royaux. Venir de préférence entre février et avril, et un jour de grand vent, pour savourer le spectacle de leur vol acrobatique dans les rafales.



GRAND REPORTAGE



Enorme, et étonnamment bien conservé, ce crâne de mammouth laineux vieux de 9000 ans git, avec des dizaines d'autres, sur l'archipel de Nouvelle-Sibérie.

L'ÎLE AUX MAMMOOUTHS

C'est un incroyable ossuaire préhistorique à ciel ouvert, un rêve pour chasseurs d'ivoire et paléontologues. Mais là-bas, sur les îles Liakhov, en Sibérie, les visiteurs ne sont pas vraiment bienvenus...

PAR CHRISTELLE PANGRAZZI (TEXTE) ET JEAN-FRANÇOIS LAGROT (PHOTOS)



CES FRIGOS GÉOLOGIQUES CONSERVENT DES ESPÈCES DISPARUES IL Y A 10 000 ANS

Tombant dans l'océan Arctique, ces falaises de pergélisol – un sol gelé en permanence – dévoilent régulièrement des restes très bien conservés de mammifères préhistoriques. Une conséquence du réchauffement climatique, la fonte accélérée contribuant aux éboulements.





LE CHASSEUR D'IVOIRE PEUT SOURIRE : CETTE DÉFENSE VAUT 50 000 EUROS

Première saison de fouille réussie pour Semon, un lakoute venu du continent russe. Extraite de la boue, cette défense de mammouth de près d'un quintal lui ramènera un beau pactole. L'ivoire des anciens cousins de l'éléphant se monnaie au minimum à 600 euros le kilo.







Comme Semon, en plein travail, un nombre croissant d'aventuriers traverse chaque été le détroit de Laptev depuis la côte sibérienne pour prendre part à la chasse aux mammouths. Leur connaissance du terrain en fait de précieux auxiliaires pour les paléontologues.



Wouter Bonhof, étudiant néerlandais participant à l'expédition «Ecuménie du Nord», pose pour la postérité avec un fémur de *Mammuthus primigenius*. Plus que l'ivoire, c'est ce type d'ossement qui intéresse les chercheurs en quête d'indices sur le paléoenvironnement.

POUR CUEILLIR CRÂNES ET OSSEMENTS, IL SUFFIT DE SE BAISER : IL Y EN A PARTOUT

B

aignées par la lumière rasante de cette fin de mois d'août, les falaises surgissent enfin au-dessus de l'océan Arctique. Mais déjà, au loin, le vent sibérien lève une houle mêlée à un ciel d'encre. Il faut faire vite. Plus vite. Les vagues croisées du détroit de Laptev font tanguer les estomacs. Partis de Iakoutsk, la ville la plus froide du monde (-50 °C en hiver), capitale de la république de Iakoutie, en Sibérie, quinze scientifiques de la mission «Ecuménie du Nord» ont embarqué sur des hors-bords, pour rejoindre la Grande Liakhov, à soixante-dix kilomètres des côtes. Sur l'île, 4 600 kilomètres carrés (la moitié de la Corse) de toundra vert-de-gris et spongieuse, les attend un trésor : un gigantesque cimetière de mammouths.

Ici, en effet, vivaient jadis – essentiellement au pléistocène (-800 000 à -12 000 ans avant notre ère) – quantité de *Mammuthus primigenius*, des mammouths laineux. C'est le cosaque Iakov Permiakov qui découvrit l'endroit en 1712, puis des aventuriers, dont Ivan Liakhov, qui a donné son nom à l'archipel, repérèrent qu'à la belle saison émergeaient de la couche de terre dégelée au-dessus du pergélisol des squelettes entiers d'énormes animaux et ils firent commerce de leur ivoire. Ces dernières décennies, cette dernière activité a pris des proportions spectaculaires. A cause du réchauffement climatique, la fonte d'été survient plus tôt et dure de plus en plus longtemps : trois mois et demi contre deux il y a une cinquantaine d'années. Alors la Grande Liakhov, comme sa voisine, la Petite Liakhov, sont devenues des lieux de choix pour les chasseurs d'ivoire et pour les paléontologues, un immense muséum d'histoire naturelle à ciel ouvert, où émergent du pergélisol quantité de restes particulièrement bien conservés de ces mastodontes longs de cinq mètres, qui pesaient jusqu'à huit tonnes. Certains chercheurs espèrent, après la découverte en 2012 dans l'archipel d'une pointe de sagaie en corne de rhinocéros, attester d'une présence humaine en ces lieux à l'époque paléolithique. Mais d'autres caressent un rêve bien plus fou : tomber sur un cadavre congelé de mammouth en suffisamment bon état pour espérer faire revivre un jour, par clonage, l'imposant animal.

«Sur la Grande Liakhov, c'est un peu comme partir à la cueillette aux ossements et aux défenses : il suffit de se baisser», raconte Jean-François ***



LE DERNIER REFUGE DES GÉANTS

Les chasseurs d'ivoire ont les yeux braqués sur la Grande Liakhov, mais celle-ci n'est pas l'unique cimetière de mammouths de la région. Depuis leur découverte à la fin du XVIII^e siècle, chacune des douze autres îles de l'archipel de Nouvelle-Sibérie a livré des vestiges de mégafaune en grande quantité. Pourquoi une profusion de fossiles dans cette région ? Les animaux fuoyaient-ils les chasseurs ? Des spécialistes avancent une autre hypothèse : lors du dernier âge glaciaire, ces terres étaient des collines sur l'immense steppe où vivaient les mammouths. Il y a 10 000 ans, la fonte des glaces a inondé la plaine, formant l'océan Arctique et contrignant peut-être les pachydermes à se réfugier sur les hauteurs où, privés de nourriture, ils finirent par s'éteindre. Leurs ossements gisent ainsi non seulement dans le pergélisol des îles de Nouvelle-Sibérie, leur ultime refuge, mais aussi sous la mer alentour. Découvert en 1908 sur la Grande Liakhov, le squelette d'un de ces colosses trône aujourd'hui au Muséum d'histoire naturelle de Paris.



1



2



3



4

UNE EXPÉDITION RISQUÉE L'équipe de chercheurs (2) a été mobilisée un mois en août et septembre 2015 par le musée du Mammouth de Iakoutsk afin d'explorer cette île inhospitalière située au-dessus du cercle arctique, où aucun avion ne s'est jamais posé. Ses nerfs ont été mis à rude épreuve. Débarquement sportif (1), immuable repas de poisson (3) et de thé, logement rudimentaire (4)... La vie de paléontologue n'est pas une sinécure ! Jusqu'au départ dans l'urgence, plusieurs fois retardé à cause de la météo.

••• Lagrot, vétérinaire français, spécialiste de l'ivoire, présent en qualité de photographe de l'expédition et auteur des images de ce reportage. «Le plus incroyable, c'est l'état de préservation des reliques. Elles dorment ici comme si elles étaient dans un congélateur naturel», ajoute-t-il.

Trois bungalows de bois apparaissent enfin sur les hauteurs de la côte. «C'est Zimovié, la base», explique Sacha, le pilote aguerri de l'un des hors-bords, solide gai-lard au cheveu dru et au verbe doux. Après vingt heures de voyage, le chef d'expédition, Semyon Grigoriev, conservateur du plus grand musée du monde consacré aux mammouths, à Iakoutsk, accompagné entre autres, de Pavel Nikolskyi, chercheur à l'Académie des sciences de Russie et ses confrères le Moldave Theodor Obadă et l'archéologue russe Alexander Kandyba, mais aussi du professeur Hwang Woo-suk, un Coréen connu pour ses recherches sur les cellules souches, touchent enfin terre. Au recensement officiel, Liakhov ne compte pas un seul habitant. Et pourtant, du monde s'active sur la grève où l'équipe a enfin posé le pied, près de l'embouchure du fleuve Zimovié, qui donne son nom à la base. Sur la plage de cailloux gris, des dizaines d'hommes sont là, qui traînent des défenses en ivoire dont certaines mesurent jusqu'à trois mètres. Vestiges démesurés et impressionnantes de mastodontes d'un autre temps. Le commerce de l'ivoire d'éléphant est interdit depuis 1989 au niveau international par les pays signataires de la convention de Washington. En revanche, puisque cela ne met pas en péril une espèce en danger de disparition, vendre celui de son ancestral cousin reste autorisé, à condition d'avoir obtenu un permis. Résultat : la Grande Liakhov attire non seulement des spécialistes du paléoenvironnement mais également beaucoup de chasseurs d'ivoire iakoutes et russes, venus eux aussi du continent pendant l'été. Certains de ces prospecteurs sont à peine majeurs, d'autres ont l'âge de la retraite. Les uns sont des habitués. Les autres des novices. Eleveurs de rennes, lutteurs ou pêcheurs... tous ont fait le voyage afin de recueillir le précieux matériau qui les rendra peut-être riches. Une défense pèse jusqu'à 150 kilos, or le

SUR L'ÎLE, PALÉONTOLOGUES ET CHASSEURS D'IVOIRE COHABITENT DANS LA MÊME DATCHA



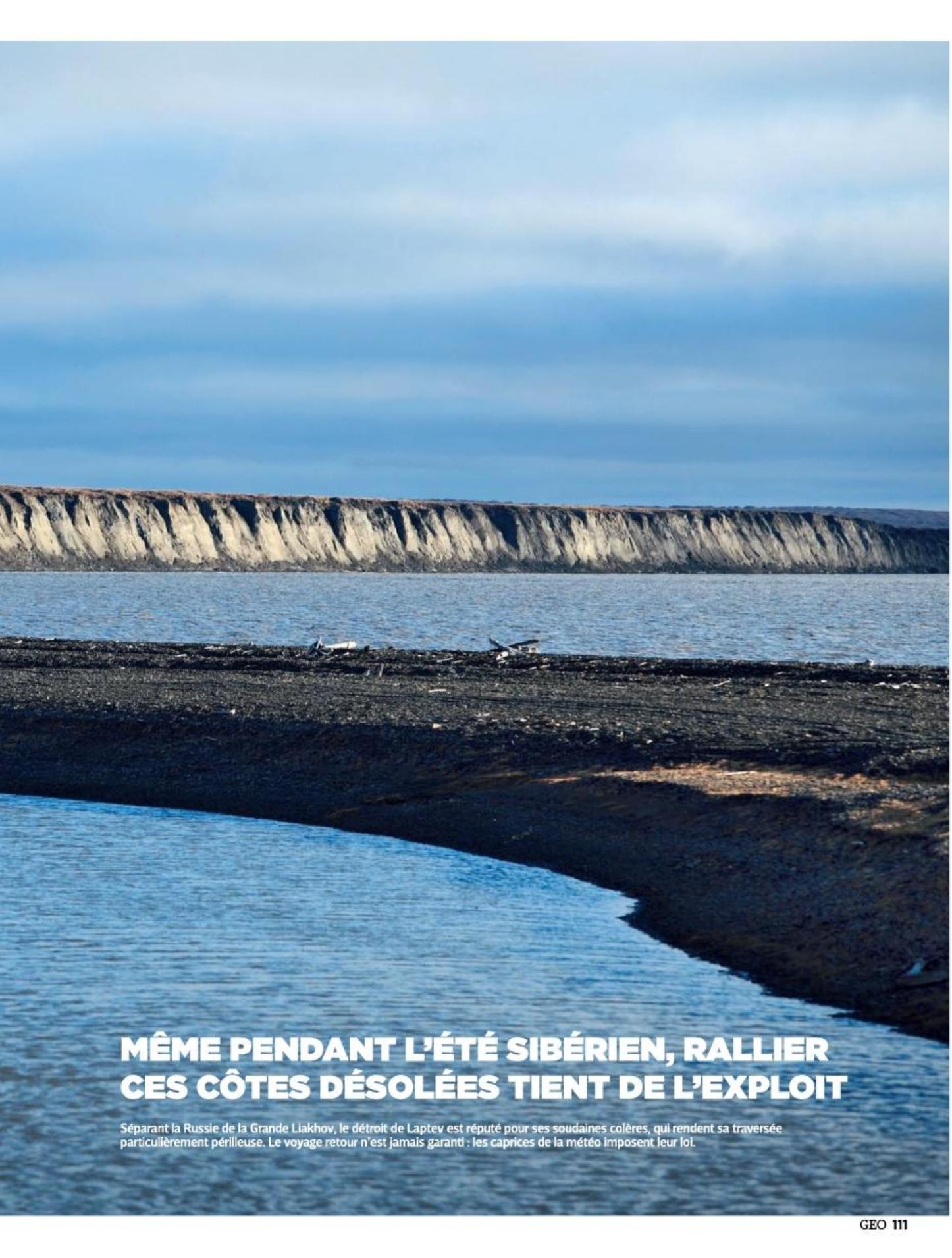
cours de l'ivoire de mammouth tourne autour de 600 euros le kilo. En une seule journée de travail, les chasseurs d'ivoire de Liakhov peuvent ainsi gagner un an de salaire. Parfois beaucoup plus.

La nuit est enfin tombée. Le vent fait vibrer les cloisons de la datcha qui sert de dortoir aux scientifiques comme aux chasseurs d'ossements. C'est l'heure de découvrir le butin de ces derniers jours. Devant le poêle brûlant qui fait rougir les joues, l'un des prospecteurs de la toundra, visage buriné et œil gris acier, s'assoit à la table du réfectoire et exhibe un objet jaunâtre d'une dizaine de centimètres, en forme de boomerang. Semyon Grigoriev, le chef de

l'expédition, en perd son iakoute avant d'exulter car il pourrait s'agir d'une canine de tigre à dents de sabre (voir encadré p. 112), l'ancêtre préhistorique de nos félins. «Si cette hypothèse se révélait exacte, ce serait une découverte exceptionnelle !» s'exclame Semyon. Jamais cette espèce n'avait encore été décrite sous cette latitude ! Fier de son effet, le prospecteur poursuit le grand déballage. Voici un crâne de loup, un autre de glouton, un carnivore de la taille d'une énorme fouine qui rôde toujours aujourd'hui dans la taïga, et aussi une dent de rhinocéros laineux, une autre espèce qui colonisait ces régions froides durant le pléistocène. Dans la nuit arctique, un bestiaire disparu semble reprendre vie entre les mains des flibustiers ***

Essentiellement iakoutes, les chasseurs d'ivoire travaillent, souvent sans autorisation, pour des négociants russes. Lesquels revendront la marchandise en toute légalité (alors que le négoce d'ivoire d'éléphant est interdit).





MÊME PENDANT L'ÉTÉ SIBÉRIEN, RALLIER CES CÔTES DÉSOLÉES TIENT DE L'EXPLOIT

Séparant la Russie de la Grande Liakhov, le détroit de Laptev est réputé pour ses soudaines colères, qui rendent sa traversée particulièrement périlleuse. Le voyage retour n'est jamais garanti : les caprices de la météo imposent leur loi.

UN CHERCHEUR CORÉEN RÊVE DE CLONER UN MAMMOUTH À PARTIR D'ADN CONGELÉ

••• de l'ivoire. Au fil des expéditions, ces aventuriers sont devenus de précieux alliés des scientifiques. Ils ont appris à identifier ce qui pouvait les intéresser, et ont même fini pour certains par prendre goût à la paléontologie. Pour les inciter à poursuivre leur collaboration, Semyon Grigoriev et ses compagnons russes font vibrer la corde nationaliste iakoute en leur expliquant que les fossiles pourront être exposés au musée du Mammouth de Iakoutsk. Et échangent fémurs et autres mandibules contre des espèces sonnantes et trébuchantes. Sur ce territoire rude où l'on peut passer des semaines sans prendre une douche et se contenter, dîner après dîner, d'oumoul (un poisson très gras) et de thé, il faut savoir se montrer généreux – mais chacun préfère rester discret sur les tarifs en vigueur.

En ce matin de début septembre, à quarante kilomètres à l'ouest de la base de Zimovié, des hommes s'affairent à charger des défenses de mammouths laineux à bord d'un bateau. Les gestes sont aussi délicats que s'il s'agissait d'embarquer du cristal. Bientôt, 650 kilos d'ivoire vogueront vers Iakoutsk, avant, probablement, de filer vers l'Asie, en particulier Hongkong. Qui sont les acheteurs ? Impossible d'obtenir plus de précisions. Pas de photo, non plus. «Stop !» lâche une armoire à glace en se cachant le visage avec le bras. Personne ne veut être reconnu. Une chose est sûre : la plupart de ces hommes récoltent l'ivoire sans autorisation. Pour le compte d'une seule filière et pour un seul homme. On n'en saura pas plus. Le temps se gâte. Les premières tempêtes d'automne s'annoncent.

Depuis quelques jours, les scientifiques enchaînent les découvertes exceptionnelles. La Grande Liakhov n'est pas qu'un ossuaire à ciel ouvert, c'est aussi un immense puzzle. «En me promenant sur la plage, j'ai reconstitué en grande partie un pachyderme à partir des différents ossements apportés par le flux et le reflux de l'océan Arctique», raconte le paléontologue moldave Theodor Obadă en époussetant sur sa doudoune les premiers flocons de neige de la saison. A ce stade de l'expédition, inquiets de la météo, le professeur Hwang Woo-suk et son assistant, qui travaillent pour l'institut de biotechnologie coréen Sooam, ont préféré repartir en bateau. Non sans avoir laissé une consigne claire aux autres : si des tissus mous ou de la peau sont retrouvés, il faut respecter la chaîne du froid afin de les conserver en bon état. En 2005, le professeur Hwang avait clamé avoir réussi à cloner des cellules souches embryonnaires humaines. Une information inexacte qui lui valut quelques démêlés avec la justice. Depuis 2013, il est reparti à l'attaque. Cette année-là, sur la Petite Liakhov, une autre expédition scientifique russe dirigée par Semyon Grigoriev avait fait une découverte stupéfiante : une carcasse de mammouth laineux vieille de 28 000 ans, parfaitement congelée, d'où, à l'examen, s'est mis à perler du sang liquide. De quoi relancer l'espoir de voir un jour des clones de *Mammuthus primigenius* repeupler la toundra sibérienne. Un projet largement chimérique toutefois (voir encadré p. 114).

Pour l'heure, l'expédition «Ecuménie du Nord» n'a trouvé que des lambeaux de peau desséchés et inutilisables. Pas de chair fraîche de mammouth en vue. Ni de tigre à dents de sabre. •••

FIGÉ DANS LE PERGÉLISOL, UN STUPÉFIANT BESTIAIRE

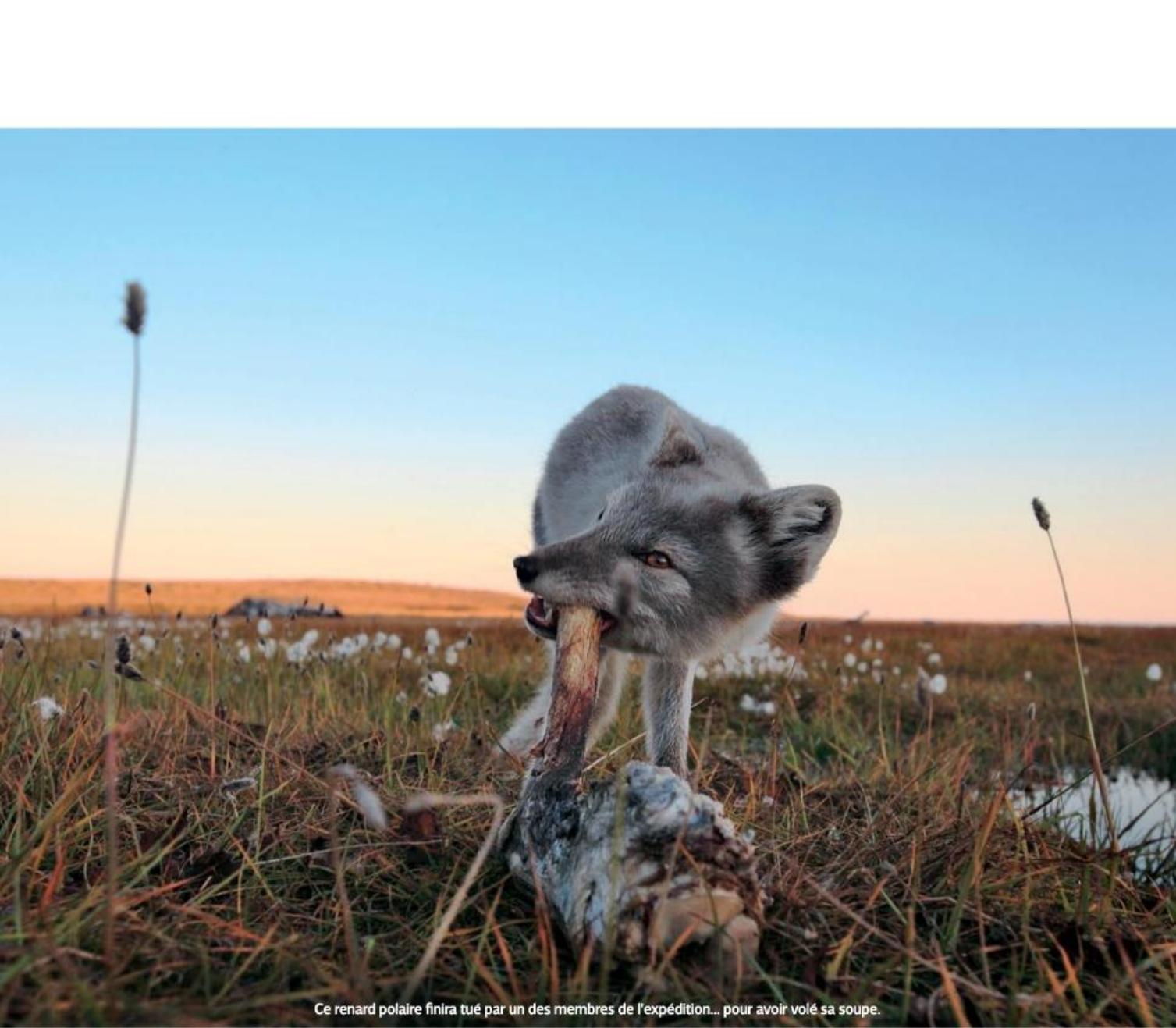
Natural History Museum, London / SPL / Corbis



LE MAMMOUTH LAINÉUX tient son nom de ses longs poils (90 cm). Le poids de ce mastodonte allait jusqu'à six tonnes et sa taille, 3,40 m au garrot. Il ingurgitait 200 kilos d'herbe et de branches par jour. Les mammouths vivaient dans des groupes fondés sur le matriarcat : la femelle la plus âgée dirigeait un clan de deux à neuf individus. Les mâles, eux, demeuraient solitaires jusqu'à la période du rut. Une variété naine du mammouth laineux vivait encore dans le nord de la Sibérie 2000 ans avant notre ère.



Mauricio Anton / SPL / Corbis



Ce renard polaire finira tué par un des membres de l'expédition... pour avoir volé sa soupe.

LE TIGRE À DENTS DE SABRE Ses proies n'avaient aucune chance de lui échapper. Grâce à des canines acérées de 20 cm, le *Smilodon fatalis* était une machine à tuer. Sa structure osseuse massive et ses os longs le rendaient adapté à la capture de grosses proies : chevaux, bébés mammouths, bisons. Les scientifiques pensent que seules les femelles chassaient en groupe alors que le clan obéissait à un mâle dominant. Ce prédateur a disparu il y a 10 000 ans, à la fin de la dernière période glaciaire.



Natural History Museum, London / SPL / Contrasto

LE RHINOCÉROS LAINEUX Trois tonnes, 2 m de haut, 3,5 de long, ce rhinocéros était sans doute l'une des espèces animales les plus robustes des steppes froides du pléistocène. Il possédait deux cornes – dont la plus grande mesurait 1,30 m – qui ne servaient pas seulement à se défendre des autres animaux mais aussi à repousser la neige. A mesure que le climat se réchauffait, les rhinocéros laineux ont perdu leurs longs poils brun foncé. Ils ont totalement disparu environ 8000 ans avant notre ère.

UN MOIS DE HUIS CLOS... LA TENSION MONTE D'UN CRAN CHEZ LES CHERCHEURS

POURRA-T-ON UN JOUR FAIRE REVIVRE LE MAMMOUTH ?



La découverte en 2013 sur la Petite Liakhov d'un cadavre congelé de mammouth contenant encore du sang a ravié les espoirs de clonage.

Et si Jurassic Park devenait réalité ? Depuis que les scientifiques russes ont exhumé, il y a deux ans, du pergélisol sibérien un mammouth laineux dont le corps contenait du sang, on peut se poser la question. Ressusciterait-on un jour le pachyderme préhistorique ? Pascal Tassy, paléontologue au Muséum national d'histoire naturelle répond aux questions que pose cette quête un peu folle.

GEO Le clonage du mammouth sera-t-il bientôt possible ?

Pascal Tassy La science avance à grands pas mais je ne pense pas que nous verrons ces proboscidiens revenir à la vie de sitôt. L'idée est de séquencer le génome de différents individus pour aboutir à un génome de mammouth complet. Aujourd'hui, il est reconstitué à 80 %. Une fois qu'il le sera totalement, une technique envisagée consistera à faire muter le génome de l'éléphant en génome de mammouth, puis à implanter le noyau d'une cellule mutante dans l'ovule énucléé d'une éléphante. Idéalement, les chercheurs aimeraient trouver une cellule

vivante exploitable dans une carcasse de mammouth... mais cela tient du rêve. Il y a encore du chemin avant d'espérer voir le géant gambader parmi nous. Sans compter que le développement d'un animal cloné est très aléatoire.

Qui finance ces expériences ? Des privés, des mécènes qui veulent mettre leur nom sur une découverte. Il y a une fascination pour cet animal parce que nous l'avons vu peint dans les grottes où vivaient nos lointains ancêtres. Il est comme une mascotte, qui évoque pour chacun les temps préhistoriques. Mais ce fantasme est avant tout un enjeu technologique.

Si le fantasme devenait réalité, cela poserait des questions morales ?

Evidemment, car ces animaux n'ont plus leur place dans nos sociétés. Le climat et le fourrage ne sont plus adaptés. Alors quoi ? Les faire venir au monde et les voir déprimer ? Vous m'accorderez qu'il y a un paradoxe à s'évertuer à faire revivre le mammouth alors que nos grands mammifères actuels – dont les éléphants – sont en train de mourir sous nos yeux.

Semyon Grigoriev

••• Après cinquante kilomètres de marche dans le froid et le vent et des heures sur le site où avait été trouvée l'énorme canine, l'équipe de chercheurs est bredouille... Pavel Nicolskyi, de l'Académie des sciences russes, réconforte ses compagnons : «L'âge géologique de la strate où la dent a été découverte est déjà une donnée de grande importance.» Soit. Mais entre les raids dans les intempéries et le confinement, les scientifiques commencent à fatiguer. Le soir, il n'y a rien d'autre à faire que de regarder glisser les heures auprès du poêle à bois ou se risquer dehors pour admirer un ciel phosphorescent où dansent les aurores boréales. Le tout sans boire un verre d'alcool. «La vodka est prohibée ici, souligne Jean-François Lagrot. Trop risqué. Personne ne peut se permettre de perdre son calme.»

Car du calme, il en faut : un ours polaire, affamé et agressif, a été vu à dix kilomètres à l'ouest de la base. Qui plus est, la météo ne permet plus désormais d'explorer de nouveaux endroits au cœur de l'île. «Mais même des zones que nous avions déjà balayées continuent à livrer des trésors», remarque Jean-François Lagrot. Comme ces deux découvertes de taille : une molaire de *Mammuthus trogontherii*, un ancêtre du mammouth laineux, plus lourd et muni de défenses plus rectilignes, qui n'avait jamais été répertorié sur Liakhov, et une défense de mammouth nain. Alexander Kandyba, l'archéologue de l'expédition, est pour sa part déçu : il n'y a pas de trace de présence humaine préhistorique autour de la base, il en est désormais certain. Alors, depuis quelques jours, il coupe rageusement du bois à la hache pour se défouler. Météo oblige, il n'aura pas l'opportunité d'explorer le nord-ouest de l'île où avait été retrouvée la pointe de sagaie et de prouver, lors de cette expédition, la présence de chasseurs paléolithiques. Certains d'entre eux auraient-ils marché jusqu'ici pour traquer les derniers mammouths (voir encadré p. 107) ? Selon les travaux – contestés – de deux chercheurs de l'université du Michigan, rendus publics en octobre, ces terres de l'extrême nord de la Sibérie ont pu être, il y a 10 000 ans, l'ultime refuge des grands mammifères. Qui les auraient rejoints en parcourant l'Arctique gelé, pendant que, 100 kilomètres plus au sud, leurs congénères disparaissaient sous



1



2



3



4

PLÉISTOPUZZLE Les fouilles révèlent de fascinants vestiges. Comme cet atlas (vertèbre cervicale) de rhinocéros laineux (2) ou cette mâchoire (4) de glouton (cousin ancestral de la fouine) datant du pléistocène. Pour faire parler ces reliques, le paléontologue moldave Theodor Obadă, en train d'examiner une mandibule de mammouth (1), et son équipe ont dû se livrer à de longues parties de puzzle. Ainsi, sur cette plage (3), où ils tentent de reconstituer un squelette de pachyderme.

les lances des hommes. Six millénaires plus tard, soit 2 000 ans avant notre ère, au temps des pyramides, c'était au tour du mammouth nain de s'éteindre sur l'île Vrangel, à en croire les découvertes effectuées sur ce territoire russe situé près du détroit de Béring, encore plus à l'est.

Mi-septembre. Voilà un mois que les scientifiques sont sur place et l'expédition tire à sa fin. Il est grand temps. Les réserves en nourriture s'amenuisent et, depuis des jours, la météo ne permet plus de partir à la pêche. La tension est montée d'un cran. Jean-François Lagrot, qui s'était pris d'affection pour un petit renard polaire, l'a retrouvé mort à quelques encablures de la datcha, représailles sévères pour avoir mangé la soupe de la veille laissée sur le rebord de la fenêtre. L'arrivée des petits bateaux à coque en aluminium venus du continent remonte le moral. Qui retombe aussi sec. Sacha, le pilote, prévient qu'au large, les creux atteignent dix mètres. Impossible de prendre le chemin du retour. Il faut parier sur l'avion ou alors se condamner à passer l'hiver ici en sachant que personne ne viendra vous chercher. En Russie, il faut se débrouiller seul. Problème : aucun avion n'a jamais réussi à atterrir sur la Grande Liakhov à cause des vents violents et du sol instable, trop spongieux. Mais l'équipe de scientifiques fait tout de même venir un biplan, un Antonov, seul appareil capable de se poser dans ces conditions hasardeuses. A ce stade, il faut tout tenter. Par deux fois, l'appareil tente une approche. En vain. Seule solution : partir à quarante kilomètres de Zimovié afin de trouver un sol dur en gravier, propice au terrassement d'une nouvelle piste. S'y rendre suppose de prendre le bateau et de caboter au long de la côte sud de l'île, sous la neige qui fouette les visages transis. Faire apparaître cette nouvelle piste à coups de pelles et de râteaux, après deux jours d'efforts, alors que la faim tenaille, relève du travail de goulag. Inutile de surcroît, car pour finir, le pilote de l'avion est formel, la piste n'est toujours pas assez large. L'avion repart, laissant les hommes seuls.

Retour à la base. Il faut composer dehors avec le froid et l'humidité glaçante, dedans avec la chaleur des poêles qui brûle la peau et avec la crasse car plus personne ne se lave. On balaye le sol avec des ailes de canards cassées. Les aventuriers ***



**APRÈS QUATRE SIÈCLES DE FOUILLES, SUR
L'ARCHIPEL, BIEN DES MYSTÈRES DEMEURENT**



Crâne de cheval préhistorique, os de bisons, de loups, de mammouths ou de rhinocéros... Pas de pachyderme entier congelé, mais la moisson de fossiles est bonne ! Reste à rapatrier ce bestiaire sur le continent.

••• du pléistocene sont épuisés. Ils tentent la construction d'une troisième piste d'atterrissage. Echec encore. L'Antonov refuse de se poser. Des chasseurs d'ivoire croisés sur la route signalent une base météo à une dizaine de kilomètres. Dernier espoir de ne pas passer de longues journées supplémentaires affamés et gelés. L'équipe baisse la tête et repart sous la neige. Le bâtiment, qui date de l'époque soviétique, se dessine enfin. Les marcheurs sont accueillis chaleureusement par le personnel de la station. Pour qui la paléontologie est la moindre des préoccupations : eux ont l'œil sur le thermomètre. En effet, les îles Liakhov bordent le couloir maritime de la route du nord-est qui relie l'Atlantique au Pacifique en longeant les côtes sibériennes. Or le réchauffement climatique libère plus longtemps certains chenaux de l'étreinte de la banquise, permettant à la navigation de s'étendre sur quatre mois et à un nombre grandissant de cargos venus d'Europe – ils étaient cinquante-trois en 2014 – d'emprunter ce raccourci pour rallier la Chine et la Corée du Sud. Résultat : Moscou s'intéresse de plus en plus à ce couloir géostratégique et au climat qui y règne. Et au rythme actuel du réchauffement planétaire, il y a fort à parier que l'océan Arctique sera libre de glace en 2050.

Michelle Obama, la première dame américaine, peut encore acheter chez la designer new-yorkaise Monique Péan des colliers et bracelets d'ivoire «équitable», ciselés en Chine à partir des quatre-vingts tonnes de défenses de mammouths que la Russie vend chaque année à ce pays après les avoir sorties de son pergélisol sibérien. Mais, fouillés depuis quatre siècles, les gisements d'ossements et d'ivoire de mammouths de la Grande et de la Petite Liakhov finiront peut-être un jour par se tarir. D'ici dix ans, déjà, le stock d'ivoire de l'archipel pourrait baisser au point que s'aventurer jusqu'ici, dans des conditions aussi difficiles, ne vaudra plus la peine.

Les météorologues russes avertissent les chercheurs : dans quelques heures il y aura une fenêtre de tir pour prendre la mer. Peut-être la seule ouverture d'ici des semaines. Voir la dernière avant l'hiver. Il faut embarquer tout de suite. Cette nuit-là, sur les trois coques en aluminium prévues pour le retour, une seule ralliera la terre ferme. Egardées dans la nuit et victimes d'une avarie de moteur, les deux autres devront faire demi-tour. Leurs passagers attendront une semaine de plus avant de rejoindre le continent. Épuisés mais vivants. ■

Christelle Pangrazzi

ENFANTS ET DÉJÀ SOLDATS

PAR JEAN-CHRISTOPHE SERVANT (TEXTE)
ET LÉONIE SCHLOSSER (ILLUSTRATION)

Moins chers, manipulables... Et traumatisés à vie. Des dizaines de milliers de jeunes de moins de 18 ans, garçons et filles, sont, selon Leila Zerrougui, représentante de l'ONU pour les enfants et les conflits armés, engagés contre leur gré dans des guerres. Le terme «enfant soldat» ne désigne pas seulement ceux qui manient des armes, mais des mineurs utilisés comme porteurs, messagers, espions, objets sexuels, voire kamikazes (au Sahel) ou donneurs de sang pour combattants blessés (en Syrie). Certes, ces adolescents sont moins nombreux que dans les années 2000, quand les guerres civiles du Liberia et de Sierra Leone faisaient rage et que les conflits en Colombie et dans l'est de la RDC battaient leur plein. Mais la nouvelle génération est confrontée «à une violence qui a atteint un niveau sans précédent», s'alarme Leila Zerrougui. Particulièrement en Syrie, au Soudan du Sud, au Nigeria et au Yémen. En 2014, année des dernières données dont dispose l'ONU, on trouvait des enfants soldats dans une quinzaine de pays (voir carte). En majorité recrutés par des groupes non étatiques, ils sont aussi enrôlés de force par les armées régulières de neuf nations. Depuis 1998, l'Unicef a contribué à réinsérer plus de 100 000 enfants dans leurs communautés. Mais la montée de l'intégrisme rend aujourd'hui ce travail de dé-mobilisation particulièrement difficile. ■

14 ans
Age moyen d'enrôlement

40 %
de filles

57

groupes armés listés par l'ONU
pour recrutement
et utilisation d'enfants

9

Etats comptent des mineurs
au sein de leurs forces
de sécurité ou leurs milices
et groupes supplétifs

250 millions
d'enfants vivent dans
une région ou un pays
en proie à un conflit

15 millions
d'enfants sont directement
touchés par un combat armé

14 ans

c'est la peine que purge
le Congolais Thomas Lubanga,
unique chef de guerre jugé
par la Cour pénale
internationale pour
recrutement
d'enfants soldats

COLombie

Nations où des enfants soldats sont enrôlés uniquement dans des groupes rebelles et/ou radicaux

Pays où des enfants soldats sont aussi recrutés par les forces régulières et/ou supplétives et milices progouvernementales

SYRIE

DES MINEURS SUR TOUS LES FRONTS

En quatre ans de drame, le pays a vu l'enrôlement d'enfants s'accroître considérablement chez toutes les parties du conflit. Plusieurs soutiens du régime en place, dont les milices du Hezbollah, sont concernés. En 2014, l'ONU a recensé 25 nouveaux cas de recrutements par le groupe djihadiste Al Nusra, 142 par l'armée syrienne libre, 24 par les rebelles kurdes de l'YPG et 69 par l'organisation Etat islamique. Laquelle, selon l'Observatoire syrien des droits de l'homme, basé en Europe, aurait entraîné au combat plus de 400 mineurs en 2015.

NIGERIA

DES FILLETTES MUÉES EN KAMIKAZES

Entre 2013 et 2014, 1 500 enfants ont été enlevés par la secte islamiste Boko Haram, pour lui servir de force d'appui, et, pour les filles, d'esclaves sexuelles. Ce groupe extrémiste, aujourd'hui aux abois, emploie de plus en plus de ces mineures pour mener ses attentats suicides dans le nord-est du pays, mais aussi dans les pays limitrophes tels que le Tchad et le Cameroun. Depuis avril 2014, 120 jeunes filles ont été utilisées pour commettre 80 attentats différents qui ont causé la mort de plus de 750 personnes.

SOUUDAN DU SUD

TRAGIQUE INDÉPENDANCE

Après des décennies de guerre avec le Nord, puis son indépendance en 2011, le Soudan du Sud a replongé fin 2013 dans le chaos, suite à une rivalité politique sur fond de tensions ethniques. L'Unicef estime que 16 000 mineurs auraient été contraints de participer à cette guerre civile. Début 2015, l'agence des Nations unies a obtenu la démobilisation de 3 000 d'entre eux. Mais les combats se poursuivent et, selon l'Union africaine, l'emploi d'enfants reste «largement répandu» chez tous les belligérants.

YÉMEN

NOUVEAU CONFLIT, VIEILLE PRATIQUE

Selon les Nations unies, dans ce pays plongé dans la guerre civile depuis fin 2014, plus d'un millier d'enfants ont été recrutés par les deux camps, comités populaires soutenant le président Hadi et milices chiites houthis. Ces dernières recenseront jusqu'à 80 % des enfants enrôlés de force au Yémen. L'Unicef rappelle que le recrutement de mineurs est une vieille pratique nationale. En 2012, elle avait recensé 40 000 enfants dans les rangs de la police et des services de sécurité.

NOUVEAU : DÉCOUVREZ L'ANIMATION VIDÉO
DU MONDE EN CARTES SUR GEO.FR

RETROUVEZ L'INTÉGRALITÉ DE L'INTERVIEW
DE LEILA ZERROUGUI SUR GEO.FR

Grande
série
2016

LA FRANCE Terre d'Histoire

C'est un pays que son passé lointain ou proche fait toujours vibrer, sous la houlette de passionnés, archéologues, marins, architectes, châtelains ou artistes, curieux et érudits. Toute l'année, **trois photographes de GEO**, Laurent Monlaü, Ian Teh et Paolo Verzone sillonnent l'Hexagone et nous livrent un portrait vivant de cette France qui aime son histoire.

LAURENT MONLAÜ



IAN TEH



PAOLO VERZONE



LYON ET SA RÉGION

PAR HUGUES DEROUARD (TEXTE) ET LAURENT MONLAÜ (PHOTOS)

→ Saint-Romain-en-Gal, une banlieue chic gallo-romaine. → Les murs qui parlent des héros de la cité. → Au château de Fléchères, un parfum d'Italie. → Ces canuts de la Croix-Rousse qui reprennent du métier. → Mystère et légendes urbaines en sous-sol. → Montluc, l'antichambre de la mort devenue mémorial. → Les nouveaux Pennons, des descendants d'anges gardiens → Mysticisme et lumières en harmonie à Fourvières.





A travers des reconstitutions en costumes, Pax Augusta, un groupe de Lyonnais fascinés par le mode de vie à Ludgunum fait revivre la civilisation gallo-romaine au siècle d'Auguste. Le groupe est dirigé par l'historien François Gilbert.



LES FRESQUES DU CENTRE-VILLE

Des murs qui racontent en trompe-l'œil la ville et ses héros

L'empereur romain Claude côtoie l'abbé Pierre, la poétesse Louise Labé, le médecin Claude Bernard et les frères Lumière. Dans le centre historique, la *Fresque des Lyonnais* retient depuis vingt ans l'attention des passants, dans un monumental trompe-l'œil de 800 mètres carrés. Cette fresque – comme une soixantaine d'autres disséminées dans l'agglomération, dont le fameux *Mur des Canuts*, une immense peinture murale à la Croix-Rousse évoquant l'histoire et la vie de ce quartier emblématique de la soierie lyonnaise – est l'œuvre du collectif d'artistes Cité-Création. «Nos peintures parlent aux gens parce qu'elles reflètent l'âme des lieux où elles sont réalisées, explique Halim Bensaïd, l'un des fondateurs de cette coopérative. Sans mémoire, pas de futur. Notre objectif est de jeter des ponts entre les générations en faisant découvrir aux jeunes un pan d'histoire de leur quartier. Et en rendant à certains endroits défavorisés l'identité qu'ils avaient perdue.» Financées par le mécénat et le secteur privé, ces fresques font désormais partie intégrante de la cité. Et les fresquistes lyonnais exportent leur savoir-faire jusqu'en Chine ou au Brésil.



Halim Bensaïd a travaillé sur cette Fresque des Lyonnais, qui représente trente personnalités



emblématiques de la ville, à l'angle du quai Saint-Vincent et de la rue de la Martinière. A gauche, l'abbé Pierre, né en 1912 dans une famille de négociants en soie.



M'hammed Behel, conservateur du Musée gallo-romain de Saint-Romain-en-Gal (à droite) pose devant les vestiges des thermes des Lutteurs. A gauche, le détail de mosaïques en cours de restauration, sur les ruines d'une villa antique.



SAINTE-ROMAIN-EN-GAL

La mise au jour d'une banlieue chic en version gallo-romaine

Voici des années excitantes en perspective : seulement trois hectares sur sept ont été fouillés à Saint-Romain-en-Gal. En 1967, quelques coups de pelles mécaniques lors de la construction d'un lycée mirent au jour ici de magnifiques mosaïques. Les travaux furent stoppés, des archéologues convoqués. «On savait que Vienna, qui s'étendait sur la rive gauche du Rhône, était l'une des grandes villes de la Gaule romaine, mais on ignorait que la rive droite était aussi largement occupée», indique M'hammed Behel, conservateur du Musée gallo-romain local. Une voie dallée de granit, de somptueux thermes, des vestiges de maisons de maître... Peu à peu, se dessina un quartier d'une grande richesse. L'ampleur des villas – jusqu'à 3 000 mètres carrés –, le raffinement des mosaïques, des colonnades, des bassins ou des poteries témoignent du luxe de l'endroit. «Le quartier, fondé au I^{er} siècle avant notre ère, fut occupé jusqu'au III^e siècle», explique le conservateur. Son équipe a une double mission : étudier le quotidien de ce lieu, ultramoderne pour son époque en termes de gastronomie ou de techniques viticoles, et continuer à travailler sur les précieux vestiges.



LE CHÂTEAU DE FLÉCHÈRES

Un parfum d'Italie dans l'élégante demeure d'un notable protestant

Difficile d'imaginer que Fléchères était une ruine il y a encore une dizaine d'années. La vaste demeure s'élève, majestueuse, à Fareins, à quelques encablures de Villefranche-sur-Saône. Le château a été construit au début du XVII^e siècle pour Jean Sève, un notable protestant, prévôt des marchands de Lyon. Les propriétaires, après avoir acquis les lieux en 1998, ont entamé une ambitieuse restauration qui a, par le plus grand des hasards, permis de mettre à jour un chef-d'œuvre d'art baroque, dissimulé derrière plâtre et boisseries : un ensemble de fresques signées Pietro Ricchi (1606-1675) extraordinairement bien préservé. «Cet artiste toscan avait orné une dizaine de salles, ce qui faisait du château une villa à l'italienne, précise Marc Simonet-Lenghart, l'un des copropriétaires. Jean Sève s'était inventé une parenté avec une famille noble italienne. Il s'agissait d'accréditer cette origine à travers ce décor !» Scènes de chasse, mythologiques ou allégoriques... Les fresques témoignent du rôle de l'ancien maître des lieux dans les émeutes qui ont ramené Lyon sous l'autorité du roi Henri IV en 1594. Fléchères, grâce à ses fresques, est sauvé.



La chambre d'Hercule, dans le château de Fléchères, est ornée des fresques du XVII^e siècle de l'artiste



italien Pietro Ricchi, redécouvertes ces dernières années. Le héros antique a les traits d'Henri IV, roi qu'avait soutenu Jean Sève, le premier propriétaire.



Fortifications souterraines, galeries d'adduction d'eau creusées par les Romains, labyrinthe «arêtes de poisson», caves et carrières...



LES SOUTERRAINS DE LYON

Aventures, mystère et imagination en sous-sol

Silence total. Loin des rumeurs de la ville, hors du temps, l'endroit est interdit à la visite. Pourtant certains s'aventurent dans ces souterrains, lampe vissée sur le casque. Le réseau, dense, compte une cinquantaine de kilomètres et descend jusqu'à soixante-cinq mètres sous la surface. Un bon tiers des galeries ont été fondées par les Romains pour capter et drainer les eaux. D'autres, sous les forts ceinturant la ville, étaient utilisés à des fins militaires au XIX^e siècle. Ces galeries excitent l'imagination, surtout depuis la catastrophe de Fourvière en 1930 – une partie de la colline s'était effondrée. «Les légendes abondent : on a parlé d'un lac sous Fourvière, d'un passage souterrain sous la Saône...», énumère un cataphile – qui tient à rester anonyme. L'un de ses lieux favoris : les «arêtes de poissons», un labyrinthe de trois kilomètres sous la Croix-Rousse. «On ne sait ni quand ni par qui ce souterrain a été creusé, explique-t-il. Il servait à stocker quelque chose, mais quoi ? Trop humide pour des armes ou des vivres...» Pour qui voudrait un aperçu autorisé des lieux, l'Ocra, une association lyonnaise, organise des visites des profondeurs militaires du fort de Vaise.

Jusqu'à soixante-cinq mètres sous la terre s'étend un réseau aux ramifications immenses.



LES CANUTS DE LA CROIX-ROUSSE

Bobines, navettes, bistanclaque... et des ateliers qui reprennent vie

C'est un atelier de passementerie comme il en existait des milliers au XIX^e siècle sur les pentes de la Croix-Rousse. L'un des tout derniers, resté dans son jus. «Les maisons-ateliers des canuts, les ouvriers de la soie, ont des plafonds très hauts pour accueillir les métiers à tisser et de grandes fenêtres pour travailler à la lumière du jour», explique Hélène Carleschi, animatrice de l'association Soierie vivante. «La soie a fait la prospérité de la ville depuis François 1^{er} et jusqu'au XIX^e siècle, poursuit Hélène Carleschi. On ne soupçonne pas à quel point elle a façonné Lyon, des luttes sociales à l'industrie chimique, qui est née à l'origine pour confectionner les colorants...» L'industrie se métamorphosa considérablement au XIX^e siècle avec l'invention des mécaniques Jacquard. Pour travailler sur ces imposantes machines, les ouvriers durent migrer du Vieux-Lyon et de la Presqu'île vers la Croix-Rousse. En 1890, la colline comptait 40 000 métiers à tisser, autant que d'habitants. Aujourd'hui, bobines, poulies, cordes et navettes servent à montrer le savoir-faire des «soyeux» et à faire entendre le «bistanclaque», le son typique des métiers à tisser.



Cet étudiant en stylisme modélisme, Fortuné Kobé, effectue un stage dans les ateliers de l'association



Soierie vivante où des bénévoles font revivre les techniques de tissage utilisées jadis par les canuts de Lyon. Un savoir-faire mis au point durant cinq siècles.



Chaque 24 août, depuis soixante-dix ans, l'association des Rescapés de Montluc commémore la libération, en 1944, de la sinistre prison lyonnaise. Le lieu où furent séquestrés Jean Moulin et 10 000 victimes des nazis est un mémorial depuis 2010.





LA PRISON DE MONTLUC

L'antichambre de la mort devenue mémorial au service du public

On entre ici en retenant son souffle, accueilli par la photo de Jean Moulin et celles de centaines d'anonymes au destin tragique. Dans la prison militaire de Montluc, construite en 1921 et déclarée insalubre onze ans plus tard, 10 000 hommes, femmes et enfants furent emprisonnés par les nazis entre janvier 1943 et août 1944. Des résistants, juifs, communistes, parfois torturés avant d'être exécutés ou déportés vers les camps d'extermination. «Dans les cellules de quatre mètres carrés, on entassait huit détenus et dans la cour, une "baraque aux juifs" en bois vétuste servait de lieu de transit, surpeuplé, pour les hommes juifs de plus de 15 ans», détaille Antoine Grande, chargé de la valorisation des lieux. Grâce à diverses associations, le site est aujourd'hui un mémorial ouvert gratuitement au public. «Il s'agit de faire comprendre son rôle de première étape dans un processus de déshumanisation, explique Antoine Grande. Ce n'était plus une prison, mais un lieu de stockage, pour des gens bientôt envoyés à la mort.» Durant son procès en 1983, Klaus Barbie, le «boucher de Lyon», y fut symboliquement emprisonné une semaine, à l'initiative de Robert Badinter.



Ces Pennons du quartier Baraban, ici devant la cathédrale Saint-Jean, sont les héritiers de Lyonnais qui, jadis, se chargeaient de protéger leur cité.

LES NOUVEAUX PENNONS

En costume d'époque pour jouer les citoyens anges gardiens



Tous les mercredis soirs, les Pennons du quartier Baraban sont une vingtaine à se retrouver au Château Sans-souci, dans le 3^e arrondissement. Ils enfilent leur tenue de marquise, de comte ou de bouffon, qu'ils ont le plus souvent eux-mêmes confectionnée d'après des documents d'archives. Les voici alors danseurs et acteurs de saynètes du Moyen Âge ou de la Renaissance. Cette troupe de passionnés d'histoire perpétue une tradition médiévale, quand les Pennons constituaient une milice civile, porteuse d'un drapeau semblable à celui des chevaliers (le pennon), qui protégeait Lyon contre les attaques ou les incendies. L'organisation fut dissoute à la Révolution. Les Pennons d'aujourd'hui, présents dans une petite dizaine de quartiers depuis 1987, ont conservé un système très codifié et une hiérarchie toute militaire avec grades et bannières. «Il s'agit de faire revivre ces "anges gardiens de Lyon", explique Gisèle Pelissier, "capitaine" des Pennons barabans. Mais aussi, en créant une animation rappelant le riche passé de la ville, de renforcer le lien social entre les différents quartiers.»



Chaque 14 août, le diocèse de Lyon organise le soir une montée aux flambeaux jusqu'à Notre-Dame de Fourvière pour fêter l'Assomption.

LA COLLINE DE FOURVIÈRE

Une montagne mystique où le sacré ne craint pas les lumières



Fourvière, la colline qui prie.» La formule de Michelet n'a rien perdu de sa puissance : il flotte toujours sur cette butte dominant le Vieux-Lyon une ambiance empreinte de sacralité. Chaque 8 septembre, le «voeu des échevins» de 1643 qui permit, dit-on, d'épargner la ville de la peste, y est commémoré. Mais l'endroit vit surtout au rythme du culte de la Vierge, depuis qu'au XII^e siècle une petite chapelle fut construite sur les ruines du forum romain. «L'Eglise affirma ainsi sa suprématie sur le paganisme», analyse l'historien Bruno Benoit. La colline se couvrit de couvents, des communautés religieuses s'installèrent. Puis, en 1872, débute le chantier de la basilique Notre-Dame. Ce monumental édifice néo-byzantin rendait grâce à Marie... d'avoir réussi à repousser l'invasion prussienne. La grande statue dorée de la Vierge, elle, fut inaugurée vingt ans avant, le 8 décembre 1852. Pour l'occasion, les Lyonnais allumèrent des bougies à leurs fenêtres, geste à l'origine de la Fête des lumières (annulée en 2015 pour raisons de sécurité), quatre jours de liesse qui attirent chaque année trois millions de visiteurs.

EN KIOSQUE

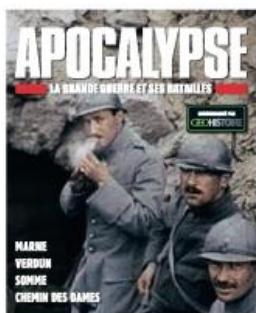
LÉONARD, UN SUPER HÉROS AU TEMPS DE LA RENAISSANCE

Léonard est un génie ! Du moins, c'est ce qu'il croit... Dans la petite ville toscane de Vinci, à la fin du XV^e siècle, l'homme invente les machines les plus insolites et les expérimente sur son fidèle disciple, Basile, qui se retrouve toujours couvert de plaies et de bosses. Caricature amusante de l'illustre Léonard de Vinci, Léonard le génie entraîne ses fidèles amis Basile, Mathurine, Raoul et Bernadette dans ses folles expériences. Une bande dessinée qui instruit et divertit à la fois ? Ce trésor d'humour et de culture existe ! La collection Léonard, en édition collector, vous invite à une plongée vertigineuse dans l'histoire des sciences et des inventions. A la fin de chaque album, retrouvez « Le coin du génie », un cahier inédit qui donne un éclairage sur divers sujets passionnants tels que les super-héros, le réchauffement climatique ou encore les chats. Et un aperçu de la vie et l'œuvre gigantesque de Léonard de Vinci, comme d'autres inventeurs majeurs de l'histoire des sciences et techniques.

Une édition introuvable en librairie à découvrir en kiosque dès le 1^{er} février.
La collection «Léonard», n° 1, Super-Génie, 2,99 €.



UN REGARD INTIME SUR LA GRANDE GUERRE



Comment un conflit aussi cruel a-t-il été possible ? Le sacrifice d'une génération entière aurait-il pu être évité ? Comment hommes et femmes ont-ils pu supporter cette horreur pendant quatre longues années ? Adapté de la série de films documentaires *Apocalypse, la Première Guerre mondiale*, ce beau livre collector propose un récit stratégique et complet sur la Grande Guerre, complété d'images d'archives cinématographiques mises en couleur, de chronologies et de cartes. A l'occasion du centenaire du premier conflit mondial et de ses batailles tristement célèbres telles que Verdun ou la Somme, il permet de mieux comprendre comment le monde, il y a un siècle, a pu basculer dans le chaos. Mais aussi et surtout, il offre un regard intime et sensible, à hauteur d'homme.

Apocalypse, *La Grande Guerre et ses batailles*, éd. Prisma, 256 pages, 19,99 €, en kiosque.

GEO EXTRA COLLECTION LE MONDE EST CHAT

Ils sont partout et depuis toujours, apprivoisés ou sauvages, choyés ou adulés : les chats ! Dans ce numéro grand format consacré à nos chers félin, retrouvez les nouvelles stars de l'Internet, mais aussi les animaux célèbres de l'histoire, compagnons de nos princes ou acteurs d'événements majeurs. Ici, à Saint-Pétersbourg, en Russie, ils veillent sur les galeries de l'Ermitage, là, à Istanbul, ils sont les pachas indolents des ruelles du port. Quant au Japon, c'est de la pure folie : émissions, festivals, magasins spécialisés et même des îles leur sont consacrés. La science n'est pas en reste : elle certifie que la «ronrothérapie» est une méthode efficace – pour preuve, le succès des bars à chats. Quant au business autour

du bel animal, il est ébouriffant comme en témoigne notre enquête. Un numéro collector à admirer et à lire, son fauve préféré sur les genoux.



GEO Extra Collection,
148 pages, 12,90 €,
en kiosque le 18 février.

SUR INTERNET

LES COULISSES DE NOS GRANDS REPORTAGES SUR GEO.FR



Le photographe Jean-François Lagrot raconte son périple avec les chasseurs d'ivoire de Sibérie.

Depuis plus d'un an, les journalistes partis sur le terrain pour GEO reviennent, en plus de leur sujet pour le magazine, avec des vidéos «making of». Parmi les derniers en date : le Colorado, le vieux Dubai. Ce mois-ci, découvrez les coulisses de notre grand reportage sur les chasseurs d'ivoire de l'île aux mammouths, en Sibérie, avec le récit passionnant du photographe Jean-François Lagrot. Il revient sur les conditions éprouvantes de son enquête sur un territoire où les visiteurs ne sont pas vraiment les bienvenus.

bit.ly/geo-making-of

SUIVEZ GEO SUR FACEBOOK ET TWITTER

Vous êtes désormais plus de 100 000 à nous suivre sur Facebook et 30 000 sur Twitter. Sur ces réseaux sociaux, la rédaction partage chaque jour ses coups de cœur parmi les blogs de voyageurs GEO, ainsi que des reportages, des diaporamas, des vidéos. Et, à travers de petits quiz photo, vous met au défi pour tester votre connaissance du monde. Enfin, chaque mois, les meilleurs tweets et messages sur Facebook sont publiés dans le courrier des lecteurs du magazine. N'hésitez pas à venir converser avec nous, nous vous attendons !

facebook.com/GEOmagazineFrance/twitter.com/GEOfr



VIDÉOS, PHOTOS ET INTERVIEWS EN BONUS SUR LA VERSION DIGITALE DE GEO



Acheter GEO en PDF c'est désormais aussi avoir accès à une foule de vidéos, d'interviews, de diaporamas photos inédits ainsi qu'à la version vidéo du sommaire... et de l'édition ! A découvrir ce mois-ci : des portfolios sur les Maoris et le trek de Milford Track pour prolonger notre dossier consacré à la Nouvelle-Zélande et encore plus d'images sur les lieux d'histoire de la ville de Lyon. Quant au «Monde en cartes», il prend vie : notre rubrique de datajournalisme s'enrichit chaque mois d'une vidéo !

Télécharger dans
l'App Store bit.ly/pdf-geo

À LA TÉLÉ

«GEO 360°», votre rendez-vous avec le reportage

Le samedi à 20 h 00

6 février Terre-Neuve, les chasseurs d'icebergs (43'). Rediffusion.

Au printemps, certains Terre-neuviens tirent parti des énormes icebergs qui défilent le long de leurs côtes pour obtenir une eau unique au monde, la plus pure qui soit !

13 février Kazakhstan, les bienfaits du lait de chameau (43'). Rediffusion. L'élevage de chameaux et dromadaires dans les étendues désertiques du Kazakhstan est vital pour le pays. Et le lait de chameau, un aliment vieux comme le monde, fait fureur.

20 février La forêt secrète de la Spree (43'). Inédit.

A une petite heure de route de Berlin, la région du Spreewald est un paradis avec ses innombrables canaux et bras de rivières. Un rêve de citadin stressé : certains villages ne sont accessibles qu'en barque.

27 février Cocos, L'île des requins (43'). Inédit. Des requins marteaux, des requins tigres ou pointes blanches...

De nombreuses espèces se reproduisent au large de la côte pacifique du Costa Rica. Mais beaucoup de squales sont chassés par des pêcheurs qui revendent à prix d'or en Asie les fameux ailerons.



arte

À LA RADIO



Retrouvez la chronique «Planète GEO» sur France Info, chaque dimanche : en quatre minutes, un reportage raconté par un journaliste de GEO.

Ce mois-ci : ■ Dossier : la Nouvelle-Zélande ■ Etats-Unis : au royaume des Gullahs ■ Grand reportage : avec les chasseurs de mammouths en Sibérie ■ Regard : dans la foule des mégacités. Le dimanche à 8h15, 8h25, 14h25, 20h50, 0h40.

41€
d'économies*

Abonnez-vous à GEO et



1 an - 12 numéros

Notre mission : vous permettre de voir le monde autrement

Vous rêvez d'évasion ? Vous souhaitez mieux comprendre le monde et ses enjeux ? Découvrez chaque mois GEO, un magazine qui offre un nouveau regard sur la Terre et qui satisfait votre envie de découverte et d'ailleurs.

VOS AVANTAGES ABONNÉS



Vous bénéficiez de **41€ d'économies** par rapport au prix de vente au numéro



Vous recevez vos magazines **chez vous** sans risque de rater un numéro



Vous pouvez **gérer votre abonnement en ligne** sur www.prismashop.geo.fr



Vous faites partie du club des abonnés et **VOUS RECEVEZ DES OFFRES EXCLUSIVES POUR DES PRODUITS GEO**



L'abonnement, c'est aussi sur www.prismashop.geo.fr

ses hors-séries !



1 an - 6 numéros

GEO vous propose **6 hors-séries par an** qui permettent d'approfondir un sujet spécifique. De la découverte des océans à l'alimentation dans le monde en passant par l'exploration de la saga James Bond, **GEO Hors-Série** satisfera votre curiosité !



Si vous lisez
la version
numérique
de GEO,
cliquez ici !

BON D'ABONNEMENT

À compléter et à retourner sous enveloppe non affranchie à :
GEO - Libre réponse 10005 - Service abonnements - 62069 ARRAS CEDEX 9

JE CHOISIS MA FORMULE D'ABONNEMENT

Je m'abonne à **GEO & SES HORS-SÉRIES**

GEO + GEO HORS-SÉRIES
(1 an - 18 n°) pour **66€** au lieu de **107€^{60*}**.

41€
d'économies*

Je préfère m'abonner à **GEO SEUL** (1 an - 12 n°)
pour **45€** au lieu de **66€**.

J'INDIQUE MES COORDONNÉES

Mme M (Civilité obligatoire)

Nom*: _____

Prénom*: _____

Adresse*: _____

Code Postal*: _____

Ville*: _____

**MERCI DE M'INFORMER
DE LA DATE DE
DÉBUT ET DE
FIN DE MON
ABONNEMENT**

Tél. _____
E-mail _____

Je souhaite être informé(e) des offres commerciales du groupe Prisma Media.
 Je souhaite être informé(e) des offres commerciales des partenaires du groupe Prisma Media.

JE RÈGLE MON ABONNEMENT

Chèque bancaire à l'ordre de GEO

Carte bancaire (Visa ou Mastercard)

N°: _____

Date d'expiration: **MM / AA**

Signature: _____

Cryptogramme: _____

Si vous êtes à l'étranger et que vous souhaitez vous abonner :

Suisse
Par téléphone : (0041) 22 860 84 00
Par mail : Prisma-suisse@edigroup.fr
Site internet : www.edigroup.ch/fr/S156-geo

Belgique
Par téléphone : (0032) 70 233 304
Par mail : Prisma-belgique@edigroup.fr
Site internet : www.edigroup.be/S156-geo

Canada
Par téléphone : 514 355-3333 ou 1 800 363-1310 (sans frais, service en français)
Par mail : expressmagSAC@ls-dna.com
Site internet : www.expressmag.com

*Prix de vente au numéro. **Information obligatoire. A défaut, votre abonnement ne pourra être mis en place. Offre réservée aux nouveaux abonnés de France Métropolitaine. Délai de livraison du premier numéro : 4 semaines environ. Les informations recueillies font l'objet d'un traitement informatique à des fins d'abonnement à nos services de presse, de fidélisation et de prospection commerciale. Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 janvier 1978 modifiée, vous disposez d'un droit d'accès, de modification, de rectification, de suppression et d'opposition au traitement des informations vous concernant. Pour exercer ces droits, il vous suffit de nous écrire en envoyant un e-mail ou un courrier à cl@prismamedia.com ou PRISMA MEDIA, Le Correspondant informatique et Libertés, 13, rue Henri Barbusse - 92230 Gennevilliers. Si vous acceptez que ces informations soient transmises à des partenaires du Groupe Prisma Media, ceux-ci peuvent être situés hors de l'Union Européenne.

GEO44D

LE MOIS PROCHAIN

Palomba / Wallis.fr



ROME ET LES TRÉSORS DU LATIUM

La Ville éternelle est un émerveillement pour les amoureux d'histoire et de *dolce vita*, même à l'écart des sentiers battus du Forum ou du Colisée. Partout, le charme agit. Puissant. La région alentour n'est pas en reste. De Castel Gandolfo à Ostia, de thermes en jardins, GEO vous emmène dans une terre de lacs, de collines et de légendes.

Et aussi...

- **Découverte.** Le Kamtchatka : 300 volcans, 20 000 ours et quelques hommes.
- **Société.** Chine, Sénégal, Bangladesh... le tour du monde des amours taboues.
- **Grand reportage.** Déforestation en Indonésie : enquête sur un désastre.
- **Regard.** Holi, en immersion dans l'incroyable festival indien des couleurs.

En vente le 25 février 2016

GEO

L'ABONNEMENT À GEO

Pour vous abonner ou pour tout renseignement sur votre abonnement

France et Dom Tom : Service abonnement GEO, 62 066 Arras Cedex 9.
Tél. 0 811 23 22 21 (prix d'une communication locale)

Site Internet : www.prismashop.geo.fr

Abonnement pour un an / 12 numéros : 59 €

Belgique : Prismax/Edigroup-Bastion Tower, Etage 20 - Place du Champ de Mars 5 - 1050 Bruxelles. Tél. : (0032) 70 233 304 - Fax : (0032) 70 233 414 - e-mail : prisma-belgique@edigroup.be

Abonnement pour un an / 12 numéros : 59 €

Suisse : Prismax/Edigroup - 39, rue Peillonnex - CH-1225 Chêne-Bourg, Tél. (0041) 22 860 94 00 - Fax : (0041) 22 348 44 82 - e-mail : prisma-suisse@edigroup.ch

Abonnement pour un an / 14 numéros : 102 CHF

Canada : Express Magazine, 8155, rue Larrey, Anjou (Québec) H1J 2L5. Tél. (800) 363 1310 - e-mail : expmag@expressing.com

Abonnement pour un an / 12 numéros : 103,37 CAN \$ avec taxes

Etats-Unis : USA Can Media Corp 123A Distribution Way Building H-1, Suite 100 Plattsburgh, NY 12901, Express Magazine, PO Box 2769 Plattsburgh New York 12901 - 0239. Tél. (877) 363 1310 - e-mail : expmag@expressing.com
abonnement pour un an / 12 numéros : 79 US \$

Editions étrangères :

Allemagne : Tél. 00 49 40 3703 3950 - e-mail : abo.service@gui.de

Espagne : Tél. 00 34 91 436 98 98 - e-mail : suscripciones@gy.es

Russie : Tél. 00 7 095 937 60 90 - e-mail : grauer_jahr@co.ru

RÉDACTION GEO

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Standard : 01 73 05 45 45 Fax : 01 47 92 66 75
(Pour joindre directement votre correspondant, composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom)

Rédacteur en chef : Eric Meyer

Secrétaire : Claire Brossillon, Corinne Barouger (6061)

Rédactrice en chef adjointe : Catherine Segal

Directrice artistique : Delphine Denis (4873)

Directrice photo : Magdalena Herrera (6108)

Chefs de service : Aline Maume-Petrović (6070),

Nadège Monschau (4713), Jean-Christophe Servant (4991)

Chef de rubrique : Nicolas Ancellin (6065)

Chef de rubrique geo.fr et réseaux sociaux : Muriel Sulougu (6089)
avec Élodie Montrier (cadreuse-monteur)

Service photo : Christine Laviolette, chef de rubrique (6075),
Nataly Bideau (6062), Fay Torres-Yap / Bluedot (E-U)

Maquette : Dominique Salfati, chef de studio (6084), Béatrice Gaulier (5943),
Christelle Martin (6059), premières maquettes

Premiers secrétaires de rédaction : Vincent de Lapazurde (6083),

Laurence Maumoury (5776)

Cartographe géographe : Emmanuel Vire (6110)

Comptabilité : Carole Clément (4531)

Fabrication : Stéphane Roussies (6340), Anne-Kathrin Fischer (6286)

Ont collaboré à ce numéro : Clément Imbert, Hugues Piolet, Alice Sanglier,

Léa Santacroce (geo.fr et réseaux sociaux), Léonie Schlosser

Magazine mensuel édité par **PM** PRISMA MEDIA

13 rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Société en nom collectif, au capital de 3 000 000 € d'une durée de 99 ans,
ayant pour gérant Gruner + Jahr Communication GmbH.

Ses principaux associés sont Média Communication S.A.S.

et G+J Communication GmbH

Directeur de la publication : Rolf Heinz

Éditeur : Martin Trautmann

Directrice marketing adjointe : Julie Le Floch

Chef de groupe : Hélène Coin

(Pour joindre directement votre correspondant,
composez le 01 73 05 + les 4 chiffres suivant son nom)

PUBLICITÉ

Directeur exécutif Prisma Pub : Philipp Schmidt (5188)

Directrice commerciale : Virginie Lubot (6450)

Directrice commerciale (Opérations spéciales) : Géraldine Pangrazzi (4749)

Directeur de publicité : Arnaud Malland (4981)

Directrice de clientèle : Evelyne Allain Tholy (6424),

Karine Azoulay (69 80), Sabine Zimmermann (64 69)

Directrice de publicité (Secteur automobile et luxe) : Dominique Bellanger (4528)

Responsable back office : Céline Baude (6467)

Responsable exécution : Rachel Eyang'o (4639)

Assistante commerciale : Corinne Prod'homme (6450)

MARKETING DIFFUSION

Directrice des études éditoriales : Isabelle Demilly Engelsen (5338)

Directeur marketing client : Laurent Grélie (6025)

Directeur commercialisation réseau : Serge Hayek (4471)

Direction des ventes : Bruno Recut (5676), Secrétariat : (5674)

Directrice marketing opérationnel et études diffusion : Béatrice Vaunière (5342)

PHOTOGRAPHIE ET IMPRESSION

MÖHN Media Mohndruck GmbH, Carl-Bertelsmann-Straße 161 M,

33111 Gütersloh, Allemagne

© Prisma Média 2016. Dépôt légal février 2016,

Diffusion Presstalis - ISSN 0220-8245

Création : mars 1979. Commission paritaire : n° 0918 K 83550



ARPP
référence professionnelle
à suivre ses recommandations en faveur d'une publicité
loyale et respectueuse du public. Contact : contact@arpp.org
ou ARPP, 11, rue Saint-Florentin - 75001 Paris



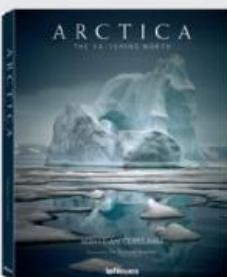
ACTUALITÉS COMMERCIALES



308 GTi by PEUGEOT SPORT : LA COMPACTE SPORTIVE ULTIME

Depuis que la marque a dévoilé la PEUGEOT 308, sa version sportive était unanimement attendue tant sa conduite délivre des sensations incomparables. Le défi était élevé : offrir à une clientèle particulièrement pointue le modèle le plus radical de la gamme. Pour satisfaire les exigences de ces passionnés, il fallait une équipe de développement parlant le même langage, nourrie à la même passion, celle de la performance. La marque a confié cette mission à des experts : les ingénieurs de PEUGEOT SPORT au savoir-faire acquis sur les terrains du monde entier. Avec la 308 GTi by PEUGEOT SPORT, le pilote dispose de l'engin ultime : moteur 1.6L THP S&S de 270 ou 250 ch, différentiel à glissement limité Torsen®, réglages du châssis, PEUGEOT i-Cockpit®.

www.peugeot.fr



NAPAPIJRI

Napapijri présente le nouveau livre de son ambassadeur, Sebastian Copeland « Arctica, the Vanishing North ». Présenté aux éditions teNeus 2015, le livre parcourt, à travers la photographie, dix ans d'explorations dans le Grand Nord. Le photographe rend hommage à la beauté de cette terre lointaine mais alerte aussi de sa situation critique. Même si une vision poétique ressort de ses pages, le but du livre est pragmatique : séduire et inspirer le monde afin de favoriser la transformation du marché globalisé autour d'un futur durable.

www.napapijri.com/fr - www.teneues.com

NUTRIOLOGIE NUIT DE VICHY

La nuit est « LE » moment idéal pour apporter à la peau tous les éléments dont elle a besoin pour se reconstruire. Les Laboratoires Vichy l'ont bien compris et ont créé Nutriologie Nuit. Un nouveau soin dédié aux peaux sèches, avec deux actifs phares : le sphingo-lipide breveté qui permet à la peau de récréer ses propres lipides et le bourgeon de hêtre qui hydrate la peau et augmente le métabolisme énergétique cellulaire. Ces actifs sont associés à l'Eau Thermale de Vichy, enrichie en 15 minéraux rares, qui rééquilibre, renforce et régénère la peau.

www.vichy.fr



MAMIE NOVA

À l'occasion de la Saint-Valentin, succombez au Gourmand® Coeur de Mousse. Mamie Nova joue la romantique en mêlant dans une généreuse recette un cœur fondant caché dans une mousse aérienne et onctueuse. Couronnez votre soirée avec une note sucrée en dégustant le Gourmand® Coeur de mousse pour vivre un moment de tendresse, de plaisir et de gourmandise. Un dessert doux et léger, à partager à deux !

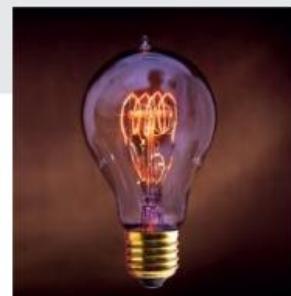
www.mamie-nova.com

TRITON : LA RENAISSANCE D'UNE MARQUE HORLOGÈRE FRANÇAISE

Connue des passionnés et des collectionneurs de montres de plongée, la Triton Spirotechnique, conçue en 1962 par J.R. Parmentier, refait surface avec un tout nouveau modèle, la montre « Subphotique » grâce à un duo français de passionnés, J.S. Coste et P. Friedmann. Plus moderne et plus technique, la montre n'en conserve pas moins les codes esthétiques du tout premier modèle, avec notamment une couronne à 12 h et un protège-couronne articulé fixé au boîtier. Ce modèle figure parmi les premiers à supporter une profondeur de 200 mètres.



www.tritonwatch.ch



LES AMPOULES JURASSIC LIGHT POUR ILLUMINER VOS INTÉRIEURS

Traditionnelles et disponibles sous de multiples formats, les ampoules Jurassic Light sont modernes et s'inscrivent parfaitement dans la tendance actuelle. En suspension ou à poser, ces objets décoratifs atypiques sont destinés aux plus férus de décoration comme aux consommateurs en quête d'une touche d'originalité chez eux. Le filament renforcé en molybdène des ampoules leur permet de durer 3000 heures. Tous les produits sont livrés en 48h après commande !

www.jurassic-light.com



L'académicien Jean-Marie Rouart aurait pu ne jamais retourner à Venise, une ville où, à ses débuts, il n'avait pas trouvé l'inspiration qu'il espérait tant. Mais fasciné par la Sérénissime, il y est revenu souvent, sur les traces d'écrivains qu'il évoque dans son dernier livre, *Ces amis qui enchantent la vie* (éd. Robert Laffont).

GEO Etrangement, votre premier séjour à Venise n'a pas été joyeux...

Jean-Marie Rouart Entre 20 et 30 ans, j'ai connu un très grand malheur, qui était celui de vouloir écrire et de ne pas y parvenir. Je me rendais alors dans des lieux que j'imaginais devoir m'inspirer, des endroits où avaient vécu des écrivains. C'est ainsi qu'en 1969, je suis allé à Venise, en particulier sur l'île de Torcello où avait séjourné Hemingway vingt ans plus tôt. Il était alors amoureux d'une jeune fille, Adriana Ivancic. C'est là-bas qu'il avait commencé à écrire *Au-delà du fleuve et sous les arbres*. Je suis descendu dans le même hôtel que lui, le Locanda Cipriani, un tout petit établissement de seulement quatre chambres, à la fois très simple et extrêmement chic : je me suis ruiné pour trouver l'inspiration. Il y avait quelques touristes dans la journée, mais le soir, le lieu était désert. On était en novembre, j'étais seul et l'île était sinistre. Des canards sauvages criaient dans un ciel

sombre... sur une mer sombre. Je ne parvenais pas à écrire et ces trois semaines m'ont paru très longues. La journée, j'allais un peu à Venise, en vaporetto, et je suivais les traces d'Hemingway, notamment au Harry's Bar où il avait ses habitudes. Je visitais les musées aussi, mais rien n'est pire que d'aller dans un musée quand on n'est pas amoureux.

Malgré votre état d'esprit du moment, avez-vous perçu la beauté de Venise ?

Au bout d'un certain temps, j'ai quitté Torcello pour l'hôtel Pensione Seguso sur le Zattere. Eh oui, bien sûr, je me suis aperçu que Venise était une ville à la beauté originale. Elle a gardé ce que les autres, Paris, Anvers ou Amiens, ont perdu : ses canaux. Il y a la magie des gondoles, le miroitement de l'eau... S'ajoute à cela une beauté architecturale avec des constructions magnifiques et exotiques, inspirées par l'art oriental, avec des fenêtres en ogive. Et ces souvenirs du passé qui imprègnent la cité, où l'on trouve, partout, les traces d'écrivains.

Vous portez un regard très littéraire sur Venise...

Je vois toujours les choses avec un regard littéraire et artistique. Je vais «sur les pas de...». Les sensations, celles des autres et les miennes se superposent. C'est encore plus vrai à Venise, référence commune de tous

les écrivains que j'aime : Lord Byron, Chateaubriand, Maurice Barrès ou encore Henri de Régnier (qui a écrit *L'Altana ou la Vie vénitienne*). C'est au cours de mon premier séjour que j'ai découvert à la bibliothèque Marciana, sur la place Saint-Marc, le manuscrit des *Mémoires du Cardinal de Bernis*, que je cherchais partout et que j'ai fait publier dix ans plus tard. C'est à Venise que j'ai puisé des éléments qui, plus tard, m'ont permis de nourrir mes livres.

Après ce premier séjour, y êtes-vous retourné ?

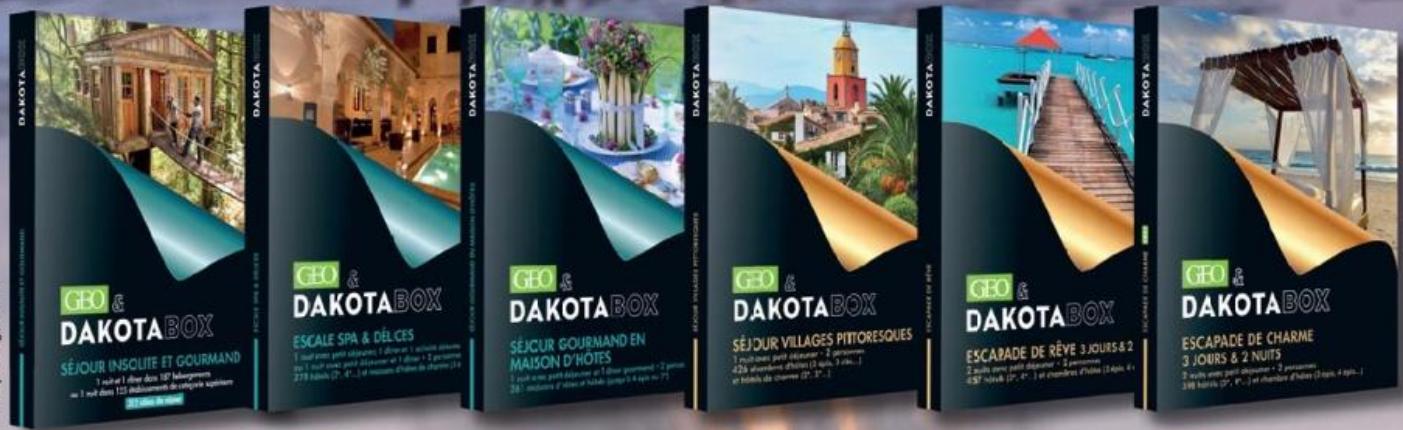
Oui, dix ans après. Le soleil brillait cette fois-ci, au sens propre comme au figuré. Et après, je n'ai plus jamais laissé passer trois ans sans aller à Venise. Le Zattere et le Dorsoduro, ouverts sur la lagune et sur l'infini, sont mes quartiers préférés. On y respire. J'adore les petits restaurants et je ne connais rien de plus merveilleux que de déguster du poisson frais dans une trattoria. J'aime prendre des vaporetto la nuit, avec ce bruit de moteur qui gronde quand il se cogne contre l'embarcadère. L'ambiance est grisante. On est en permanence sur la scène d'un opéra. Je recherche la vie poétique, romanesque et avec Venise je suis servi. Y arriver, le soir, en taxi-bateau est un moment riche de promesses. Et ces promesses sont tenues. ■

A Venise, on est sur la scène d'un opéra

DAKOTA BOX



OFFREZ L'EXTRAORDINAIRE



**CHOISISSEZ PARMI 12 COFFRETS CADEAUX
SÉJOURS ET SÉJOURS GOURMANDS**

sélectionnés par **GEO**

Rendez-vous sur www.dakotabox.fr

LÓR
ESPRESSO

OSEZ
LA PUISSANCE
ULTIME



CAPSULES 100% COMPATIBLES